NAZIONALE
B. Prov.
XIX
07
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIV
Palchetto 8
40-a-26
Num.° d' ordine 12

B Phil
XIX
97

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.
TOME VII.

542.684

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE,
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,
CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 28.

AN XIII. — 1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Tom. 7.

Abregé des Voyages en Europe

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

VOYAGE EN ALLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Précis historique sur l'Allemagne.

Allemagne.

Les peuples de l'Europe qui sont aujourd'hui les plus fiers de leur civilisation et de leurs lumières, sont sortis des forêts de la Germanie, et nous pourrions retrouver dans les institutions grossières des Barbares qui l'habitaient au commencement, les principes originaux de nos lois et de nos mœurs. La

Allemagne. civilisation née dans les heureux climats du midi de l'Asie, s'était propagée d'orient en occident, dans les contrées méridionales de l'Europe, et tandis que l'Asie abusant des bienfaits de la civilisation, croulait sous le faix de ses richesses, de son orgueil et de sa corruption, les semences de cette civilisation, recueillies chez un peuple neuf, produisaient des fruits précieux, et élevèrent peu à peu des peuplades ignorées et resserrées dans des bornes très-étroites, à un degré de puissance et de gloire, qui n'eut jamais d'exemple. Les petites peuplades de la Grèce, victorieuses des peuples innombrables de l'Asie, détruisirent leurs vastes empires; mais parvenus à ce haut degré de puissance, qui enivre les ames et n'y laisse plus de place pour les vertus, les Grecs succombèrent eux-mêmes sous les coups d'un peuple nouveau au milieu duquel ces vertus avaient formé un nouveau foyer de supériorité et de gloire. Les Romains devinrent les maîtres du monde policé; mais corrompus à leur tour, par l'abus des richesses et de la puissance, ils furent écrasés par des hordes sorties du fond de la Germanie, qu'ils avaient méprisées jusqu'alors, sans avoir pu les

dompter. Les vainqueurs du monde furent subjugués par les sauvages du nord, et le monde devint la proie de ces sauvages qui se partagèrent l'empire Romain et fondèrent la plupart des états qui existent aujourd'hui. Allemagne.

Cependant ces peuples, auxquels l'orgueil impuissant avait imposé cette avilissante dénomination, étaient bien loin de la mériter. Etrangers aux vices de leurs superbes détracteurs, ils avaient su jusqu'alors conserver les vertus qui procurent l'indépendance, et ils prouvèrent aux Romains que ces vertus étaient plus utiles que ces connaissances brillantes et fastueuses qui n'offrent qu'un éclat sans solidité.

Un des auteurs les plus célèbres de l'antiquité, et que nul auteur de nos jours n'a pu égaler encore, loin de le surpasser, a pleinement justifié les Germains des reproches qui leur ont été faits par sa nation avilie et corrompue. Tacite, en peignant les mœurs des Germains, leur état primitif, leur caractère, leur simplicité, leur indépendance, a rendu justice à ces peuples braves et vertueux; et le tableau sublime qu'il en a fait, s'est trouvé en-même-temps la satyre la plus sanglante et la plus juste,

Allemagne.

des mœurs, des institutions et de la corruption de ses concitoyens.

Son excellent ouvrage, qui renferme plus d'idées que de mots, a d'abord été commenté par une foule de savans. De nos jours, il a exercé le génie et la pénétration des historiens philosophes. D'habiles auteurs ont si souvent travaillé sur cette matière, leurs recherches ont été si heureuses, que, malgré l'importance du sujet et l'étendue dont il est susceptible, on ne peut présenter au lecteur de nouvelles observations ; on doit se contenter de lui rappeler quelques-unes des circonstances les plus intéressantes du climat, des mœurs et des institutions qui rendirent ces peuplades si redoutables à la puissance de Rome.

L'ancienne Germanie comprenait le tiers de l'Europe. La Suède, le Dannemarck, la Norwège, la Finlande, la Livonie, la Prusse, presque toute l'Allemagne, et la plus grande partie de la Pologne, étaient originairement habités par une seule nation divisée en différentes tribus, dont les traits, les mœurs, le langage attestaient une origine commune, et laissaient apercevoir entre elles, une ressemblance frappante. Le Rhin bornait à l'occident ces vastes contrées, et vers le

midi, les provinces Illyriennes en étaient séparées par le Danube. Une chaîne de montagnes, connues sous le nom de monts Crapacs, couvrait la Germanie du côté de la Hongrie et du pays des Daces. Le nord resta toujours inconnu aux Romains ; ils en étaient repoussés par la valeur des peuples qui l'habitaient, valeur qui suppléait aux ressources de la discipline, et aux combinaisons savantes de l'art militaire. D'ailleurs, la pauvreté de ces peuples vertueux ne laissait aux Romains aucun moyen de les subjuguer après les avoir vaincus. Sans habitations fixes, sans places fortes, sans propriétés, l'ennemi pouvait exterminer quelques-unes de leurs troupes ; mais le vainqueur, après sa victoire, se trouvait isolé au milieu des forêts et des marais de la Germanie, il n'y trouvait ni ressources pour sa subsistance, ni retraites convenables à sa mollesse ; et de nouvelles troupes accoutumées à ces austères climats venaient bientôt l'exterminer à l'improviste, au moment où il était affaibli et découragé sur le sol inculte et inhabité qu'il avait conquis. Allemagne.

Si les anciens Romains ont fait et font encore aujourd'hui l'admiration de l'univers, parce que, d'une petite bourgade de pas-

teurs et de vagabonds, ils sont parvenus à
Allemagne. faire la première ville du monde, et à former un peuple, vainqueur et dominateur de l'univers policé; à combien plus forte raison, les Allemands, méprisés de ces Romains, comme des peuples barbares, ne devraient-ils pas mériter notre admiration, pour avoir subjugué ces mêmes Romains si fiers et si superbes, et s'être partagé leur empire, où leurs descendans ont régné et règnent encore aujourd'hui en très-grande partie. Rome a subjugué le monde, mais elle-même a été vaincue et subjuguée; les Allemands ont fait la conquête de l'empire romain, et jamais un ennemi étranger n'a pénétré dans le cœur de leur empire; les principes de leur antique constitution, nés dans leurs forêts, adoptés par leurs peuplades, se remarquent encore dans leur constitution actuelle. Les Etats qu'ils ont fondés subsistent en grande partie, tandis qu'il ne reste plus de la gloire de Rome, que les ruines; de son empire, qu'un territoire presqu'aussi borné qu'à son origine; de sa puissance absolue sur tous les peuples, qu'une autorité faible et arbitraire, prête à lui échapper entièrement.

Tous les auteurs Grecs et Latins, les seuls

qui nous aient transmis quelques notions sur les anciens peuples de la Germanie, s'accordent à la représenter comme un pays froid, désagréable, rude, couvert de forêts et de marécages, que les naturels seuls du pays pouvaient habiter. Il est probable d'un côté que les Grecs et les Romains, accoutumés au beau ciel de leur patrie, ont un peu exagéré cette peinture du climat de la Germanie; et il faut croire aussi que si cette contrée ne présente pas aujourd'hui les mêmes caractères, il faut en chercher la cause dans les progrès de l'agriculture et les défrichemens d'un grand nombre de forêts. La grande quantité d'arbres forment des ombrages, attirent les nuages, conservent dans leurs feuillages épais, une humidité continuelle, mettent en mouvement, par leur agitation continuelle, la moyenne région de l'air, et de là résultent des pluies, des marais, du froid. Les forêts étaient si considérables en Allemagne, que selon César, il fallait soixante jours de marche pour parcourir la forêt Hercinienne dans sa longueur, et neuf dans sa largeur; et Pline assure que toute la Germanie était couverte de chênes qui, par leur ombrage, augmentaient beaucoup la froideur naturelle du climat. Allemagne

Allemagne.

Quoi qu'il en soit, il paraît que les naturels de ce pays ne se trouvaient pas très-bien dans le climat qui les avait vu naître, puisque, pendant près de six siècles, ils n'ont cessé de chercher à se procurer, les armes à la main, d'autres habitations, et qu'ils n'ont resté en repos qu'après en avoir trouvé sur les ruines de l'empire romain.

Nous pouvons avancer avec plus d'assurance que les peuples du Septentrion avaient reçu de la nature de grands corps et une vigueur inépuisable, et qu'ils avaient en général, sur ceux du midi, l'avantage d'une taille élevée. L'air âpre de la Germanie donnait aux naturels de ce pays, une sorte de force plus propre aux exercices violens qu'à un travail soutenu. Il leur inspirait une intrépidité qui résultait de leurs fibres et de leur organisation particulière. En temps de guerre, ces hardis enfans du nord, étaient à peine sensibles aux rigueurs d'un hiver qui glaçait le courage du soldat Romain.

Les Germains, du temps de Tacite, ne connaissaient ni les lettres, ni les arts purement agréables ; ils n'avaient d'autres passions que l'amour des combats, de la li-

berté et de l'indépendance. Un jeune homme ne commençait à faire partie de la société, qu'au moment où on lui mettait des armes entre les mains ; et du moment où il les avait reçues, il ne les quittait plus, pas même à la mort ; elles étaient enfermées avec lui dans son tombeau. Allemagne.

Cet esprit militaire s'étendait sur toutes leurs actions, sur tout ce système de leurs idées. Leurs cérémonies étaient militaires, même celles qui ne devaient exciter que des sentimens doux et paisibles, telles que les noces et les autres de cette espèce. Leur religion était militaire ; le ciel qu'ils espéraient après leur mort était militaire ; leurs femmes mêmes étaient guerrières. Sénèque les a peints en peu de mots. *Les Allemands*, dit-il, *naissent dans les armes, sont nourris dans les armes ; les armes font leur unique soin ; ils négligent tout le reste.*

Néanmoins, dans ces anciens temps, les Allemands avaient déjà leur poésie et leur musique ; et si leurs vers manquaient d'harmonie, ce défaut disparaissait sous l'originalité et la force des idées. Les poètes allemands étaient connus sous le nom de Bardes. Leur occupation était d'immortaliser les actions des héros, et d'enflammer

Allemagne.

le courage de leurs contemporains pour les exciter à des actions semblables ; et c'est pour cela qu'ils les accompagnaient à la guerre. Leurs chants contenaient en-même-temps les annales et les maximes de la nation. L'empereur Julien ayant fait chanter quelques-uns de ces Bardes, compare leurs chants aux cris des oies sauvages.

On compte maintenant en Allemagne environ deux mille trois cents villes entourées de murs. Dans une étendue de pays beaucoup plus considérable, Ptolémée n'a pu y découvrir que quatre-vingt-dix places. Elles ne méritaient pas sûrement le titre pompeux que leur donne ce géographe. Tacite rapporte, comme un fait certain, que de son temps ces barbares n'avaient aucunes villes. Toutes ces enceintes redoutables leur paraissaient plutôt une prison qu'un lieu de sûreté. Le fer, l'argent et l'or étaient extrêmement rares en Germanie. Les naturels n'avaient ni la patience ni le talent nécessaires pour tirer de la terre ces riches mines d'argent, qui depuis, ont récompensé si libéralement les soins des souverains de Saxe et de Brunswick.

En général, leur commerce ne pouvait pas être considérable. C'est du temps de

Pline, qu'ils apprirent des Gaulois à faire de la toile; mais ces fabriques n'étaient pas assez considérables pour fournir des vêtemens à la nation. Les marchands étrangers tiraient d'eux le succin, ou des peaux d'animaux, des plumes d'oie, des chevaux, des bestiaux, et surtout des esclaves, en échange des armes, des habits, du vin et des autres choses qu'ils leur fournissaient. Dans la suite, ils surent tirer de l'argent des Romains, en se faisant payer leur inaction, promettant, pour certaines sommes, de ne pas ravager les provinces romaines. Allemagne.

Du temps de Pline, les vaisseaux des Allemands étaient de gros chênes creusés, dans lesquels s'embarquaient quelquefois jusqu'à cinquante hommes; dans la suite, ils apprirent des Romains l'art de la navigation, qu'ils exercèrent moins pour le commerce que pour la piraterie. Aux troisième et quatrième siècles, ils y avaient fait tant de progrès, qu'ils faisaient trembler non-seulement les côtes voisines de la grande Bretagne, mais aussi celles des Gaules et de l'Espagne; et que malgré tous leurs efforts, ces nations ne purent empêcher leurs descentes et leurs brigandages.

Selon la remarque d'un écrivain, les Ger-

Allemagne.

mains étaient tour-à-tour les plus indolens et les plus impétueux de tous les hommes : ils aimaient l'oisiveté, ils détestaient le repos. La guerre et ses horreurs avaient seuls des charmes pour ces caractères féroces. Dès que le bruit des armes se faisait entendre, le Germain transporté, sortait de son engourdissement, il volait aux combats, il se précipitait au milieu des dangers.

Les Germains ne formaient point un corps d'Etat réuni ; ils étaient divisés en une infinité de petits peuples souvent désunis et en guerre les uns avec les autres ; mais dont les mœurs et la constitution politique ne différaient point. L'amour de la liberté était l'ame de leurs actions ; et c'est afin de la mieux conserver, qu'ils ne souffraient aucune ville dans leur pays. La plupart des peuples Germains avaient ou des rois ou des princes, dont les revenus et le pouvoir étaient très-bornés. Les revenus consistaient dans les dons gratuits des sujets. Les affaires de quelque importance étaient toujours terminées dans l'assemblée du peuple. Le roi, le prince ou quelque personnage célèbre proposait l'affaire, et le peuple décidait. Chacun avait droit de se faire justice soi-même : le principal emploi des

magistrats était seulement de mettre des bornes aux inimitiés et aux violences qui naissaient de cet arrangement ; ce qui était d'autant plus nécessaire, que tous les parens d'un offensé prenaient son parti, et devaient lui procurer satisfaction. Le coupable, quand même il s'agissait d'un meurtre, en était quitte pour une certaine quantité de chevaux ou de bêtes à cornes, à la volonté du magistrat : une partie de cette amende était adjugée à la partie lésée et à ses parens, le magistrat retenait l'autre. Ils ne connaissaient point les peines de mort judiciaires, et ne concevaient pas comment un homme pouvait avoir le droit d'ôter la vie à son semblable. Allemagne.

Ils n'entretenaient point de soldats engagés, chaque homme libre était soldat né. Quand il s'agissait de défendre le pays, tout homme en état de porter les armes, était obligé de marcher ; quand on formait une attaque chez les étrangers, c'était rarement l'affaire de toute la nation. Tel ou tel chef proposait ordinairement son dessein en public, et engageait autant de monde qu'il pouvait à le suivre. Une fois décidé, il fallait lui tenir parole.

On distinguait parmi eux deux classes

Allemagne.

principales d'hommes, les nobles et les hommes libres.

Dans les siècles de la chevalerie, du moins si l'on en croit les vieux romans, tous les hommes étaient braves, toutes les femmes étaient chastes. La dernière de ces vertus, quoique bien plus difficile à acquérir et à conserver que la première, est attribuée presque sans exception aux femmes des Germains.

Quoique ces peuplades fussent très-nombreuses, les adultères y étaient très-rares, et s'il s'en commettait un par hazard, il était puni sur-le-champ ; le mari offensé était lui-même l'exécuteur. Il coupait les cheveux à l'infidèle, la chassait de sa maison, en présence de ses parens, et la battait dans tout le canton. Elle n'avait aucun pardon à espérer. Ni la beauté, ni la jeunesse, ni les richesses ne pouvaient lui procurer un autre mari.

Le système religieux des Germains, si l'on peut donner ce nom aux opinions grossières d'une nation sauvage, avait pour principes leurs besoins, leurs craintes et leur ignorance ; ils adoraient des objets visibles et les grands agens de la nature, le soleil et la lune, la terre et le feu ; ils avaient

en même temps imaginé des divinités qui présidaient, selon eux, aux occupations les plus importantes de la vie. Ces barbares croyaient pouvoir découvrir la volonté des êtres supérieurs par quelques pratiques ridicules de divination, et le sang des hommes, qu'ils immolaient aux pieds des autels de leurs dieux, leur paraissait l'offrande la plus précieuse et la plus agréable. On s'est trop empressé d'applaudir à leurs notions sur la divinité qu'ils ne renfermaient pas dans l'enceinte d'un temple, et qu'ils ne représentaient sous aucune forme humaine. Rappelons-nous que les Germains n'avaient aucune idée de la sculpture, et qu'ils connaissaient à peine l'art de bâtir : il nous sera facile d'assigner le véritable motif d'un culte qui venait bien moins d'une supériorité de raison que d'un manque de génie. Des bois antiques, consacrés par la vénération des siècles, étaient les seuls temples des Germains. Là résidait la majesté d'une puissance invisible : ces sombres retraites, en ne présentant aucun objet distinct de crainte ou de culte réel, inspiraient un sentiment bien plus profond d'horreur religieuse; et l'expérience avait appris à des prêtres grossiers tous les artifices qui pou-

Allemagne.

Allemagne.

vaient maintenir et fortifier des impressions terribles, si conformes à leurs intérêts.

L'immortalité que la superstition présentait aux héros du nord, comme une récompense de leurs vertus, leur était en quelque sorte conférée par les Bardes. Cette classe d'hommes singuliers a mérité l'attention de tous ceux qui ont étudié les antiquités des Celtes, des Scandinaves et des Germains : on sait combien leurs emplois importans inspiraient de vénération pour leurs personnes.

Telles étaient la situation et les mœurs des Germains. Le climat, l'ignorance de ces barbares, qui ne connaissaient ni les lettres, ni les arts, ni les lois ; leurs notions sur l'honneur, sur la galanterie et sur la religion, le sentiment qu'ils avaient de la liberté, leur inquiétude dans la paix, leur ardeur pour la guerre, tout contribuait à former un peuple de héros. La vaste étendue de leur contrée pouvait contenir environ un million de guerriers, puisque tous ceux qui étaient en âge de porter les armes desiraient de s'en servir. La Germanie renfermait plus de quarante états indépendans, et même dans chaque état, les différentes tribus qui le composaient, ne tenaient entre

entre elles que par de faibles liens. Les plus formidables affectaient d'étendre autour de leurs territoires d'immenses solitudes et des frontières dévastées. La distance qu'ils observaient entre eux et leurs voisins imprimait la terreur, et les mettait, en quelque sorte, à l'abri du danger d'une invasion subite. Allemagne.

Les Germains commencèrent à connaître les Romains lorsque César passa le Rhin; et leur communication avec ce peuple s'étendit tous les jours. Depuis cet événement les Romains bâtirent plusieurs grandes villes sur les bords du Rhin; mais dans toutes les vastes provinces qui s'étendent depuis cette rivière jusqu'aux côtes de la mer Baltique, il y avait à peine une seule ville avant le neuvième siècle de l'ère chrétienne.

Sous Charlemagne et les empereurs de son sang, l'état politique de l'Allemagne commençant à prendre une meilleure forme, on fonda plusieurs villes, et les hommes s'accoutumèrent à se réunir et à vivre ensemble dans un même lieu. Ses successeurs en augmentèrent le nombre; et comme les évêques faisaient leur résidence dans ces villes, et qu'ils y célébraient le service divin,

Allemagne.

cette circonstance engagea bien des gens à s'y établir.

Mais Henri l'Oiseleur, qui monta sur le trône en 920, doit être regardé comme le grand fondateur des villes en Allemagne: elles devinrent plus peuplées et plus riches. Les Allemands empruntèrent des Italiens l'institution des communautés. Différentes circonstances contribuèrent à leur accroissement depuis le règne de Henri l'Oiseleur, jusqu'au temps où elles eurent la possession entière de leurs immunités. Les villes commencèrent au troisième siècle à former des ligues pour leur défense commune, et pour réprimer les désordres occasionnés par les guerres particulières des nobles aussi bien que par leurs vexations. Ces associations rendirent la condition des habitans des villes beaucoup plus sûre que celle des autres classes, et engagèrent un grand nombre d'hommes à se faire recevoir membres des communautés. Les villes d'Allemagne acquirent plus tard que celles de France la liberté; mais elles étendirent leurs priviléges beaucoup plus loin. Toutes les villes impériales et libres, dont le nombre est considérable, acquirent en entier le titre d'*immédiates*, terme qui, dans la jurispru-

dence germanique, désigne qu'elles étaient sujettes de l'empire seul, et qu'elles possédaient dans leur district tous les droits d'une souveraineté parfaite et indépendante. Allemagne.

L'empire de Charlemagne était un édifice immense élevé en trop peu de temps, pour être durable. Sous le premier de ses successeurs, l'édifice commença à s'ébranler, et bientôt il s'écroula entièrement.

La branche allemande de la famille Carlovingienne s'éteignit enfin; les lâches descendans de Charlemagne, qui occupaient le trône de France, étaient tombés dans un tel degré de mépris, que les Allemands, sans égard aux prétentions de ces princes, usèrent du droit qui appartient à un peuple libre; et, dans une assemblée générale de la *nation*, *élurent* empereur Conrad; comte de Franconie. L'autorité impériale, quoique ranimée par intervalles sous l'administration de quelques empereurs habiles, continua de décliner; il n'en resta plus que l'ombre, dans l'anarchie du long interrègne qui suivit la mort de Guillaume de Hollande.

Rodolphe de Hapsbourg, qui fonda la maison d'Autriche, et prépara les semences

Allemagne.

de sa future grandeur, fut enfin élu empereur; non qu'on le crût en état de relever et d'étendre la puissance de cette dignité, mais au contraire, parce que ses domaines et son crédit ne paraissaient pas assez considérables pour exercer la jalousie des princes d'Allemagne, interressés à conserver les formes d'une constitution dont ils avaient anéanti la vigueur et le pouvoir. Plusieurs de ses successeurs furent élevés par le même motif, au trône de l'empire; et ces faibles princes furent encore dépouillés de presque tous les droits qui leur restaient, et qu'ils n'étaient plus en état d'exercer ni de défendre.

Les princes, la grande noblesse, le haut clergé, les villes libres, avaient profité de l'interrègne dont j'ai parlé, pour affermir et étendre leurs usurpations. Les principes d'ordre, d'union politique, qui avaient formé un seul corps de différentes provinces d'Allemagne, étaient entièrement effacés. Il n'y eut plus, dans le gouvernement germanique, aucune force suffisante pour maintenir l'ordre public, ni même pour défendre la sûreté personnelle. Depuis l'avénement de Rodolphe de Hapsbourg au trône impérial, jusqu'au règne de Maximilien,

prédécesseur immédiat de Charles-Quint, l'empire éprouva toutes les calamités auxquelles est exposé tout état où les ressorts du gouvernement ont perdu leur vigueur et leur activité. Allemagne.

Parmi cette multitude de membres dont le corps germanique était composé, mille causes inévitables de troubles et de confusion s'élevaient sans cesse, et allumaient de toutes parts des guerres particulières, soutenues avec toute la violence du ressentiment personnel, qui n'est point réprimé par une autorité supérieure. L'oppression, les rapines, les outrages, devinrent universels. Le commerce cessa, l'industrie fut suspendue; toutes les provinces de l'Allemagne ressemblèrent bientôt à un pays ravagé et dévasté par l'ennemi.

Maximilien parvint cependant à rétablir enfin l'ordre public dans l'empire, en instituant la chambre impériale, tribunal composé de juges nommés en partie par l'empereur, en partie par les différens états, et autorisé à juger en dernier ressort tous les procès entre les membres du corps germanique. Quelques années après, Maximilien donna une nouvelle forme au conseil

aulique, où se portaient toutes les causes
Allemagne. féodales, et celles qui appartiennent à la juridiction immédiate de l'empereur; et par là il rendit quelque degré de vigueur à l'autorité de sa couronne.

Malgré les effets salutaires qui résultèrent de ces nouveaux établissemens, la constitution de l'empire, au commencement du seizième siècle, était d'une espèce si particulière, qu'elle ne ressemblait à aucune forme de gouvernement connu, ni chez les anciens, ni chez les modernes. C'était un corps complexe, formé par l'association des différens états, qui exerçaient, chacun dans son propre domaine, une juridiction souveraine et indépendante. Tous les membres qui composaient ce grand corps avaient l'empereur pour chef; c'étoit en son nom qu'on publiait tous les édits et réglemens qui concernaient des objets d'un intérêt commun, et il avait le pouvoir de les faire exécuter. Mais cette apparence de pouvoir monarchique était plus que contrebalancée par l'influence et l'autorité que les princes et les états exerçaient dans tous les actes d'administration.

En considérant sous ce point de vue la constitution de l'empire, on voit une con-

fédération régulière, semblable à la ligue achéenne dans l'ancienne Grèce, ou à celles des Provinces-Unies et des cantons Suisses, dans les temps modernes; mais si on l'envisage sous un autre aspect, on y observe des particularités qui la distinguent. Le corps germanique n'est pas formé par l'union des membres, absolument distincts et indépendans. Tous les princes et états réunis dans cette association, étaient anciennement sujets de l'empereur, et le reconnaissaient pour leur souverain. Cette dépendance politique est, il est vrai, anéantie, et l'influence des relations féodales est très-affaiblie; mais on a conservé les formes et les institutions anciennes qui s'étaient introduites lorsque les empereurs gouvernaient l'Allemagne avec une autorité aussi étendue que celle des autres souverains de l'Europe. Il se trouve ainsi, dans l'empire germanique, une opposition sensible entre l'esprit du gouvernement et les formes de l'administration. Allemagne.

Le corps germanique a donc, dans son organisation même, des principes de division qui affectent chacun de ses membres, en rendant imparfaite leur union intérieure, et en les empêchant de mettre dans leurs

opérations politiques, de la vigueur et de la régularité.

Allemagne.

Les empereurs d'Allemagne sont encore distingués par les titres les plus pompeux, et par des marques extérieures de dignités, qui semblent annoncer une autorité supérieure à celle des autres monarques. Les plus grands princes de l'empire les accompagnent et les servent en certaines occasions, avec le titre d'officiers de leurs maisons. Ils conservent des prétentions sur tous les droits que leurs prédécesseurs avaient exercé dans les temps les plus reculés. Mais, en même temps, au-lieu de posséder ces vastes domaines qui avaient appartenu anciennement aux empereurs d'Allemagne, et qui s'étendaient le long des deux rives du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Cologne, ils ont été dépouillés de toute espèce de possession territoriale, et n'ont pas une seule ville, un seul château, un seul arpent de terre qu'ils possèdent comme chefs de l'empire. Leurs domaines étant aliénés, les revenus attachés à leur dignité sont presque réduits à rien, et les subsides extraordinaires qu'ils obtiennent en quelques occasions, sont accordés avec beaucoup d'économie et payés avec répugnance. Les princes et les états

de l'empire ne sont sujets que de nom, quoiqu'ils paraissent reconnaître l'autorité impériale; car chacun d'eux exerce, dans les limites de son territoire, une juridiction municipale presque absolue. Allemagne.

Une forme de gouvernement si mal combinée a produit des inconvéniens inévitables. Les empereurs, éblouis de l'éclat de leurs titres, et des marques extérieures d'une grande autorité, doivent être aisément portés à se regarder comme les véritables souverains de l'Allemagne, et à s'occuper sans cesse des moyens de recouvrer l'exercice des droits et des prérogatives, que les formes de la constitution semblent leur accorder, et dont leurs prédécesseurs ont réellement joui. Les princes et les états, qui n'ignorent pas la nature et l'étendue de ces prétentions, sont continuellement sur leurs gardes pour observer tous les mouvemens de la cour impériale, et circonscrire sa puissance dans des bornes encore plus étroites. Les empereurs appellent au secours de leurs prétentions les formes et les institutions anciennes, que les états de leur côté regardent comme tombées en désuétude, et ceux-ci fondent leurs droits sur une pratique récente et des privilèges

Allemagne.

modernes que les empereurs traitent d'usurpations.

Cette jalousie qu'inspire l'autorité impériale, et l'opposition qui subsiste entre elle et les droits des états, s'accrurent encore d'une manière bien sensible, lorsque les empereurs furent élus, non par le corps entier de la noblesse d'Allemagne, mais par un petit nombre de princes distingués par leur dignité. Pendant très-long-temps, tous les membres du corps germanique s'étaient assemblés pour choisir leur chef, lorsque le trône impérial était vacant. Mais au milieu des troubles et de l'anarchie auxquels l'Europe fut en proie pendant plusieurs siècles, sept princes, possesseurs de vastes territoires, obtinrent un droit héréditaire aux grandes charges de l'état, et s'arrogèrent le privilége exclusif d'élire l'empereur. Ce privilége leur fut confirmé par la bulle d'or, qui détermina la manière de l'exercer, et ils furent distingués par le titre d'électeurs. La noblesse et les villes se voyant ainsi dépouillées d'un privilége qu'elles avaient possédé long-temps, furent moins attachées à un prince dont l'élévation n'était plus leur ouvrage; elles commencèrent même à craindre davantage les progrès de son au-

torité. La grande puissance et les priviléges importans dont jouissent les électeurs, les ont rendus redoutables aux empereurs, dont ils se trouvent presque les égaux dans l'exercice de plusieurs actes de juridiction. Ainsi l'introduction du collége électoral dans l'empire, et l'autorité qu'il a acquis, loin d'affaiblir les principes de division inhérens à la constitution germanique, n'a fait qu'y donner plus de vigueur et d'activité. Allemagne.

Ces semences de discorde sont encore fortifiées par les formes diverses et même opposées, établies dans le gouvernement civil des états différens qui composent le corps germanique. Il n'est pas aisé d'assurer une union entière et parfaite entre des états indépendans, lors même que le caractère et les formes de leurs gouvernemens respectifs se trouvent semblables; mais dans l'empire germanique, qui est une confédération de princes, d'ecclésiastiques et de villes libres, il est impossible de former de ces différentes parties un tout bien uni. Les villes libres sont de petites républiques, où règnent les maximes et l'esprit de liberté propres à cette forme de gouvernement; les princes exercent dans leurs domaines une espèce de pouvoir mo-

narchique, et les formes de leur adminis-
Allemagne. tration intérieure ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve établies dans les grands royaumes, gouvernés suivant le système féodal. Les intérêts, les principes, les vues qui animent des états si diversement constitués, ne peuvent être les mêmes. L'amour de la liberté et les intérêts du commerce étant les principes dominans des villes; l'ambition du pouvoir et l'enthousiasme de la gloire militaire étant les passions dominantes des princes et des nobles, il est impossible que leurs délibérations respectives soient dictées par le même esprit, et dirigées sur le même plan.

On ne voit pas plus d'union entre les membres ecclésiastiques et séculiers de l'empire, qu'entre les villes libres et la noblesse. L'éducation de ces ecclésiastiques, l'esprit de leur état et leurs liaisons avec la cour de Rome concourent à leur donner un caractère et des intérêts différens de ceux des autres membres du corps germanique, avec qui ils devraient agir de concert. C'est une autre source de jalousie et de discorde qui mérite d'être observée lorsqu'on veut connaître la nature de la constitution germanique.

L'inégale distribution du pouvoir et de la richesse, parmi les différens états de l'empire, a donné naissance à un nouveau principe de discussion, qui se joint à ceux que je viens de développer. Les électeurs et les nobles du premier rang sont des princes puissans qui règnent sur des pays vastes, riches et peuplés, où ils exercent une juridiction souveraine : plusieurs des autres états jouissent aussi des droits de la souveraineté ; mais leurs domaines sont peu considérables, et leur pouvoir réel n'a aucune proportion avec celui des premiers. Il est impossible de composer avec des parties si dissemblables, une confédération vigoureuse et bien unie : les plus faibles sont jaloux, timides, incapables de faire valoir et de défendre leurs droits légitimes; les plus puissans sont disposés à usurper et à opprimer. Les électeurs et les empereurs s'occupent réciproquement à étendre leur propre autorité en empiétant sur les droits des membres les plus faibles du corps germanique; et ceux-ci, intimidés ou corrompus, abandonnent lâchement leurs justes priviléges, ou plus lâchement encore favorisent les entreprises formées contre eux-mêmes. Allemagne.

Allemagne.

Lorsqu'on fait attention à ces principes divers de discorde et d'opposition qui se trouvent dans la constitution politique de l'empire d'Allemagne, il est aisé de trouver la cause du défaut d'accord et d'uniformité qu'on remarque dans toutes ses résolutions et ses démarches. Cet esprit de lenteur, de défiance et d'irrésolution qui caractérise toutes ses délibérations, paraît naturel à un corps dont les différentes parties, unies par des liens si faibles, se heurtent sans cesse avec tant de violence. Cependant, l'empire germanique embrasse des pays d'une si grande étendue, et habités par des peuples si guerriers et si robustes, que rien ne pourrait résister au choc de cette masse énorme, si les talens d'un empereur ou le zèle pour la cause commune la mettaient en mouvement, et lui faisaient déployer toutes ses forces.

CHAPITRE II.

Entrée dans la Suabe. — Kell. — Anciens habitans de cette province. — Son état actuel. — Ville de Fribourg en Brisgaw. — Traité de Rastadt. — Bade. — Les fameuses lignes de Stolhseffen. — Duché de Wirtemberg. — Stutgard. — Palais du prince et ses réflexions sur nos spectacles.

Suabe.

J'ÉTAIS arrivé à Strasbourg avec le dessein de voyager en Allemagne. Le voisinage de la Suabe m'a déterminé à prendre ma route par cette province. Après avoir traversé le Rhin sur plusieurs ponts de bois, le premier endroit que nous avons trouvé au-delà du fleuve est le fort de Kell. C'est un très-petit endroit où il y avait autrefois quelques bonnes fortifications. C'était aussi, il y a quelques années une espèce d'entrepôt pour les livres dont il plaisait au gouvernement français de défendre le débit. Beaumarchais y avait une imprimerie, d'où est sortie son édition des œuvres de Voltaire. Ce poste appartient au margrave de Bade, qui y tient quelques soldats.

Suabe.

Nous étions déjà en Suabe. Cette contrée tire son nom des anciens Suèves, ainsi appelés de leur longue chevelure, dont ils avaient coutume de former une tresse ronde, que Tacite donne pour la marque distinctive de ces peuples; qu'ils habitèrent long-tems les bords de la Vistule et de l'Oder; que ce n'est que du temps de César qu'ils se rapprochèrent des rives du Rhin; qu'ils furent d'abord gouvernés par des rois qui n'étaient proprement que leurs chefs; mais qu'ayant été battus par les Francs, ils tombèrent sous la domination de leurs vainqueurs. Ceux-ci établirent des ducs que Charlemagne abolit, et leur substitua des gouverneurs. Ce duché passa ensuite dans différentes maisons, dont une prit le nom de Suabe, et donna plusieurs chefs à l'empire. Conradin, qui eut le duc d'Anjou pour concurrent au royaume de Naples, fut le dernier de cette race; et ce pays tomba à la maison d'Autriche, qui y a possédé encore plusieurs domaines jusqu'à ces derniers temps.

Le cercle de Suabe, limitrophe de la France du côté de l'Alsace, est aujourd'hui celui où il y a le plus de principautés et de souverainetés. Les unes sont ecclésiastiques, les

autres

autres séculières, auxquelles il faut ajouter les villes impériales. Parmi les abbayes souveraines dispersées dans le cercle de Suabe, est celle de Kempten, dont l'abbé se qualifie archi-maréchal de l'empire, et prétend en cette qualité être en droit de s'habiller en séculier les après midi, tandis qu'on élève chez lui six gentilshommes habillés en religieux. Suabe.

Depuis que la reine de Hongrie a fait démolir les fortifications de Fribourg et de Brisach, le Brisgaw n'offre plus à cette puissance de boulevards contre la France; mais il représente encore aux voyageurs le théâtre de deux grands événemens. L'un est le siége et la prise de Fribourg par Louis XV; l'autre, cette journée également sanglante et glorieuse, où deux généraux fameux, le duc d'Enghien et Turenne se signalèrent sous les murs de cette place.

Ici je vois le général Merci campé sur une hauteur, et couvert d'un côté par des montagnes, de l'autre par des bois qui n'en sont séparés que par une gorge qui défend un ravin. Le front de son camp est fortifié par un retranchement large et profond, soutenu par des redoutes, environné d'un abatis de sapins. L'élévation de la montagne

Suabe.

est coupée par des murailles qu'il faut franchir avant d'arriver au retranchement. Là, je vois Turenne et le duc d'Enghien qui s'avancent, l'un vers la gorge, l'autre vers le front qu'ils doivent attaquer à-la-fois pour diviser les forces de l'ennemi. L'action commence par le duc d'Enghien à travers un feu terrible, et nos troupes trouvent tant de résistance, que déjà elles cherchent à gagner la montagne, pour prendre la ligne par le côté. Le prince, qui sait que la chose est impossible, met pied à terre et ramène le courage par son exemple, il retourne à l'assaut, tout le monde le suit; il se fait des prodiges de valeur: enfin les impériaux sont contraints d'abandonner leurs postes et de chercher une retraite dans les bois à la faveur de la nuit.

Fribourg, sous les murs duquel se sont passés ces événemens mémorables, ne conserve aucun vestige de ses anciennes fortifications. J'ai vu seulement sur une tour intérieure, les marques de quelques boulets qu'on y jeta pendant le dernier siége. Cette place, défendue autrefois par une citadelle et par deux forts situés sur une montagne, a souvent été prise et rendue par les Français, et ensuite rasée. On y arrive du côté

de l'Alsace, par une plaine agréable et fertile qui aboutit à la forêt Noire. Sans être très-grande, cette ville m'a paru assez peuplée. On y voit de belles maisons. Le clocher de la collégiale est remarquable par sa structure et par sa hauteur. Suabe.

Nous étions à Rastadt le quatrième jour de notre départ. Ce lieu n'a rien de remarquable : la vue est assez belle du côté du château : on découvre distinctement le clocher de Strasbourg, qui est à douze lieues de là.

Cette ville est principalement connue par le traité de 1714, où les deux généraux qui s'étaient le plus distingués pendant la guerre, Eugène et Villars, eurent encore l'honneur de mettre la dernière main au rétablissement de la paix. Le maréchal, en abordant le prince, lui dit : Monsieur, nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à Vienne et les miens sont à Versailles.

Cette paix qui fut si glorieuse à la France, aurait pu l'être davantage, si nous avions eu moins d'empressement à la conclure. L'Allemagne se trouvait ouverte ; les cercles les plus exposés ne voulaient plus entendre parler de guerre. L'empereur était hors d'état de resister long-temps avec ses seules forces : tout concourait à nous mettre en

Suabe.

situation de nous dédommager du côté du Rhin de ce que nous avions cédé du côté de la Flandre et des Alpes. Mais c'eût été prolonger la guerre, et Louis XIV se voyant dans un âge avancé, voulut donner la paix à ses peuples, et la laisser à son petit-fils quand il monterait sur le trône.

C'est ainsi que la tranquillité publique fut rétablie après des événemens bien divers, où la fortune se joua des desseins et des espérances des hommes. L'empereur qui commença la guerre, et le roi qui la soutint, se virent tour à tour à deux doigts de leur perte, l'un en danger d'être assiégé dans Vienne, l'autre peu en sûreté à Versailles. Le premier risqua tout plutôt que de faire un pas vers la paix, le second la demanda plus d'une fois et ne put l'obtenir. La bataille d'Hochstet affermit la couronne sur la tête de Léopold: l'affaire de Denain rendit à Louis tout son éclat et toute sa gloire. La maison d'Autriche ne perdit pas la succession entière de Charles II; mais la maison de France en conserva la meilleure partie. Cette paix, cimentée par le sang de plus d'un million d'hommes, se fit ardemment désirer, et avait coûté bien cher à l'Europe.

Ainsi la guerre finissait par un partage

entre les concurrens. Ainsi cette guerre si longue et si funeste, si ruineuse pour toutes les puissances, avait été inutile, et on eût pu épargner bien du sang et bien des trésors, en s'en tenant aux traités de partage qui avaient été faits précédemment, ou à celui qui fut adopté à Utrecht. Suabe.

On a beaucoup cité cette paix d'Utrecht et celles de Rastadt et de Bade, qui en furent la suite, comme un exemple des grands événemens opérés par de petites causes. L'Europe était en feu, la France accablée et humiliée; on exigeait de Louis XIV qu'il détrônât son petit fils, et qu'il remît lui-même à l'archiduc toute la monarchie espagnole; et voilà que l'Espagne reste à la France, que l'Autriche est obligée de se contenter d'un faible partage; que la Hollande obtient avec peine et à titre de grâce une légère partie de ce qu'elle exigeait impérieusement à Gertruidenberg. Quelle cause a produit ces grands changemens! une jatte d'eau qu'une femme aigre et jalouse répand sur la robe de sa rivale. La chute de la duchesse de Marlboroug entraîne celle de son mari, et celle-ci celle des Wighs. Les Torris font la paix, parce que les Wighs voulaient la guerre, et ils

s'accordent à des conditions douces, parce
Suabe. que les Wighs voulaient du-moins imposer des conditions dures. Tout cela part de la jatte d'eau répandue.

En général, cette idée des grands effets produits par de petites causes, a eu le succès d'un paradoxe brillant, et n'est peut-être pas autre chose; peut-être doit-on penser au contraire qu'il y a toujours une relation nécessaire et une proportion juste entre les causes et les effets, quoique cette relation et cette proportion ne soient pas toujours saisies; peut-être ces petites causes auxquelles on aime à attribuer les grands événemens, ne sont-elles le plus souvent que l'occasion qui fait éclore un effet préparé depuis long-temps par des causes plus générales et plus efficaces: tout paraît arriver brusquement et subitement, tandis que dans l'ordre politique et moral comme dans l'ordre physique, tout arrive par des gradations insensibles, et en vertu des dispositions que le temps a formées et mûries: tout est le produit de combinaisons, quelquefois cachées, qui échappent à l'œil et au calcul.

Mais les véritables causes des changemens dont il s'agit, ne sont pas difficiles à con-

naître. Ces causes sont l'insolence des Wighs; le despotisme de la duchesse de Malbourough; l'énorme puissance du duc, qui ne convenait ni à une monarchie, ni à une république; l'évidence des droits de la maison de France, qui ne laissait pas de faire impression sur ceux que la haine et la vengeance n'aveuglaient point; l'indécence et la dureté des Hollandais au congrés de Gertruydenberg; leurs propositions qui révoltèrent toutes les ames honnêtes et humaines. Suabe.

La plus efficace de toutes ces causes fut le changement d'intérêts arrivé par la mort de l'empereur Joseph, et la nécessité de changer le système politique pour empêcher une réunion de puissance non moins redoutable que celle à laquelle on avait voulu s'opposer.

Une autre cause qui avait beaucoup influé sur la pacification générale, c'est que Louis XIV était âgé, le reine Anne infirme, que tous deux voulaient mourir en paix et ne pas laisser exposés aux hazards de la guerre deux empires, dont l'un allait passer sous la domination d'un prince étranger, l'autre tomber sous une minorité.

Une cause plus générale et plus efficace

encore, c'est que toutes les nations étaient
Suabe. épuisées par une si longue guerre, et qu'elles avaient un besoin pressant de la paix.

La ville de Bade tire son nom de ses eaux thermales, dont la célébrité remonte aux temps les plus reculés. Bade, en allemand, signifie bain. Elle était assez jolie lorsque les Français la ruinèrent en 1689, avec le château situé sur le haut de la colline.

A peu de distance de Bade, et assez près du Rhin, est le village de Stolhoffen, où le prince Louis de Bade avait établi ces fameuses lignes, qu'on regardait comme le boulevard de l'empire. Tout en effet les rendait respectables, retranchemens, digues, chaussées, redoutes, fortins construits de distance en distance, et dans lesquels on avait placé une nombreuse artillerie, le tout défendu par une armée de quarante-deux bataillons et soixante-douze escadrons. Voilà ce que le maréchal de Villars entreprit, et vint à bout de forcer; ou plutôt, sans combattre, sans perdre un seul homme, il se rendit maître de ces retranchemens formidables. Il y trouva cent soixante-dix pièces de canon, une grande quantité de poudre et de boulets, quarante mille sacs de farine, autant d'avoine, une

prodigieuse provision de fourrage, des habits, des chemises, des souliers, pour habiller plusieurs régimens, un pont de bateaux, et un nombre infini de pontons de cuivre. Suabe.

Dourlach était une petite, mais jolie ville, lorsqu'elle fut brûlée par les Français. Le margrave, après l'avoir rétablie, fit construire, dans le voisinage, une autre ville, nommée Carlsruh, avec un château pour sa demeure ordinaire. Elle forme un demi-cercle, et toutes les rues vont aboutir au palais, qui leur sert de centre. Entre le château et la ville, il y a de magnifiques jardins, percés d'autant d'allées qu'il y a de rues qui y répondent. La forêt, qui se trouve derrière, est coupée par d'autres allées, longues d'une lieue, qui aboutissent toutes à la tour du château, et forment une des plus belles promenades de l'Europe. Le château est beau; il a soixante-une croisées de face, la vue en est très-pittoresque.

Toute l'Allemagne retentissait alors de la magnificence du duc de Wirtemberg, et de cet accueil gracieux, qui, dans une cour brillante et agréable par la variété des fêtes et des spectacles, frappe et enchante les étrangers. Ce prince passe l'été à Louis-

Suabe.

bourg, qui chaque jour augmente et s'embellit par les beautés que la présence et le goût du souverain répandent sur tout ce qui l'environne. Les abords en sont charmans par la quantité de plantations, de bois percés et de routes qui se communiquent.

Le duché de Wirtemberg est l'état le plus étendu et le plus fertile du cercle de Suabe. Il tire son nom d'un château de cette province, et l'origine de ses princes se perd dans l'obscurité des temps. Cette maison est divisée en deux branches. La Ducale fut une des premières, en Allemagne, à embrasser le luthéranisme qui subsiste encore dans tous ses états.

Le duc de Wirtemberg, aujourd'hui régnant, qui s'est fait catholique, a garanti aux états, par des déclarations solennelles, qu'aucun changement ne serait fait dans la constitution religieuse, et qu'en toutes les églises et écoles de sa dépendance, on n'enseignerait que la doctrine luthérienne. Il s'est, de plus, engagé à n'ériger aucun temple, aucune chapelle, aucun autel, appropriés au rit romain, excepté à la cour, à ne tolérer aucune profession, aucun pélerinage, aucun cimetière catholique, à ne jamais faire porter le viatique publiquement

aux malades, à réduire le culte des catholiques de Louisbourg, à une dévotion purement privée, et à ne conférer aucun emploi qu'à des sujets de la confession d'Ausbourg. Les réformés ne sont tolérés et n'exercent leur religion à Stutgard que dans une maison particulière. Ce pays renferme aussi des colonies de Vaudois; et quoique la loi ne souffre point de Juifs, il y en a cependant quelques familles qui vivent sous la protection particulière du souverain, au milieu de la capitale. Suabe.

Stutgard est en même temps la résidence du duc. C'est une ville peu considérable: le vieux château est construit dans le goût des anciens châteaux forts, il n'a rien de remarquable; le château neuf est dans le goût moderne. Entre ces deux châteaux est une promenade assez agréable plantée d'arbres.

Quand nous passâmes dans cette ville, le prince qui aime les talens agréables, et les paie avec magnificence, avait alors à sa cour des hommes célèbres, que leur qualité de Français me mit à portée de connaître en arrivant. L'un est M. Noverre, ce savant et ingénieux chorégraphe, qui a écrit avec tant d'intelligence sur les principes

Suabe.

de son art, et s'est acquis par ses ballets une réputation brillante. L'autre est M. Lekain, dont l'ame tragique, faite pour tout sentir, tout exprimer, porte la déclamation au plus haut degré d'énergie et de chaleur, et rend nos chefs-d'œuvre dramatiques, sur la scène, tels qu'ils ont été conçus par le génie. Le prince s'entretenait souvent avec eux de nos spectacles, qu'il connaît, et dont il parle comme un Français qui les aurait suivis toute sa vie. Ce sont, disait-il, les seuls objets que le gouvernement abandonne à la critique et au raisonnement des Parisiens. Ce sont aussi les seuls qui peuvent les frapper; ils les ont toujours sous les yeux; ils s'en croient les souverains arbitres; ils y décident, ils y commandent: leurs jugemens sont des arrêts. Toutes les autres matières sont hors de leur portée. Votre théâtre est le premier de l'Europe. Je ne le croyais pas avant que d'arriver à Paris: j'ai été longtemps à combattre; mais enfin je ne cherche que la vérité: je l'ai trouvée, je m'y rends et je la dis.

Les premiers rayons de gloire de la scène française sont l'ouvrage de Pierre Corneille. Sa vie lui suffit pour voir le commencement

et le progrès de la réputation qu'il s'était acquise en Europe. Le Cid, tant persécuté, fut traduit dans toutes les langues vivantes, à l'exception de l'Esclavone et de la Turque. Mais la vie de Corneille fut longue, et par bonheur pour votre théâtre, ce beau génie se roidit en philosophe contre les obstacles; peut-être même n'en aurait-il pas triomphé, s'il n'avait survécu à la puissance redoutable qui les avait suscités. Suabe.

Le génie et le goût avaient fait voir à ce poète que des pièces froides et sans action, des déclamations tristes et sans force, un amour monotone et sans grandeur, des poèmes enfin sans vraisemblance, sans style, sans intérêt, sans unité, n'étaient point des tragédies. Ces mêmes guides montrèrent à Molière que des farces grossières, des représentations libres, des romans ridicules ou tristes, mis en mauvais dialogues, n'étaient point des comédies. Corneille avait eu à combattre un premier ministre. Molière eut pour lui un très-grand roi, maître d'une troupe protégée de la cour, et soutenue par le monarque lui-même: ses pièces parurent, instruisirent et charmèrent.

Le goût du théâtre une fois répandu en

Suabe. France, il ne faut plus s'étonner de ses progrès. Bientôt Racine s'ouvrit dans la tragédie une nouvelle carrière, et balança la réputation de Corneille. Regnard suivit de près Molière, et Destouches a donné, même après eux, d'excellentes comédies. Voltaire ne suit ni Corneille, ni Racine, ni Crébillon, et jamais homme n'a eu plus de goût. Il connaît l'esprit des Français et le cœur des Françaises, et réunit dans ses tragédies tout ce qui peut éblouir les uns, séduire les autres, et lui ménager une élévation, une force capables d'en imposer aux esprits et aux cœurs des autres nations.

J'ajoute que tous ces ouvrages sont admirablement bien représentés. J'ai vu à Paris un petit maître, le meilleur qui ait jamais paru sur aucun théâtre, une Mérope, une Cléopâtre qui n'ont point eu d'égales pour les rôles de grand sentiment; une amoureuse noble et naïve, qui rend toutes les grâces aimables de la plus simple et de la plus belle nature, deux valets excellens, et que la scène française aurait de la peine à remplacer; un acteur d'un goût et d'une intelligence infinie, que l'on admire sur-tout dans les premiers rôles de *Gustave*, du *philosophe marié*, et du *mi-*

santrope; une soubrette qui réunit aux charmes de la figure toutes les finesses et les grâces de l'art. Il faut donc laisser à votre théâtre la supériorité qu'on ne pourrait lui refuser, si le lieu de la représentation répondait à la perfection des pièces et des acteurs. Suabe.

Le prince était d'autant plus fondé à blâmer nos salles de spectacle, que celle de son château de Stutgard est une pièce de deux cents pieds de long, sur soixante-dix de large et cinquante de hauteur. Quoique le plafond forme un grand et superbe dôme, il ne porte cependant sur aucune colonne.

L'enceinte de cette ville n'est pas fort étendue, mais elle a des faubourgs vastes et bien bâtis; on remarque surtout l'hôtel de la chancellerie à côté du palais, celui des états, et une manufacture en soie, où l'on fabrique toutes sortes d'étoffes.

On fait dans d'autres endroits de ce duché divers ouvrages qui le rendent assez commerçant. La poterie d'Heindenheim, la porcelaine de Calw, les glaces de Spiegelberg, le papier doré, les toiles damassées, les draps de Louisbourg, les toiles peintes de Canstadt, sont les objets de négoce

Suabe.

dont s'occupent les habitans. Les marchandises qui sortent de toutes ces fabriques, réunies aux productions naturelles de ce pays riche et abondant, lui procurent une exportation considérable. On fait surtout beaucoup de vin dans la partie du duché située sur les bords du Néker, et je ne connais point d'endroits où les vignes soient mieux cultivées. La population du duché de Wirtemberg se monte à près de cinq cent mille ames, qui habitent soixante-huit villes, et plus de douze cents, tant bourgs que villages.

Quoique le duché de Wirtemberg puisse se glorifier d'avoir donné naissance au restaurateur ou fondateur de la vraie astronomie, ce n'est cependant pas le pays où cette science a été le plus cultivée. Jean Kepler, né à Wiel, en 1571, d'une famille illustre, s'étant d'abord attaché à la théologie, fit quelques discours au peuple qui annonçaient les plus grands talens pour le ministère, mais sa passion pour l'astronomie le dégoûta de toute autre occupation. Tycho-Brahé l'appela auprès de lui en Bohême; et depuis, ces deux grands hommes ne se quittèrent plus. Le disciple survécut trente ans à son maître, et mourut à Ratisbonne,

bonne, âgé de cinquante-neuf ans. Ce mathématicien fut le prédécesseur de Descartes en optique, celui de Newton en physique, et un législateur en astronomie. Il a eu la première idée des tourbillons célestes, et devina, par la seule force de son génie, les lois mathématiques des astres. C'est à lui qu'on doit la découverte de cette loi admirable, selon laquelle les planètes se meuvent dans l'immensité de l'espace. Il devina la rotation du soleil sur lui-même, plus de quinze ans avant que les yeux de Galilée la reconnussent à l'aide du télescope. C'est encore à lui qu'on est redevable de la vraie cause de la pesanteur des corps, et de la connaissance de cette loi de la nature dont elle dépend, que les corps mus en rond s'efforcent de s'éloigner du centre de la tangente. Képler était tellement enchanté de ses découvertes, qu'on lui a souvent entendu dire qu'il en préférait la gloire à l'électorat de Saxe. Suabe.

Addition au duché de Wirtemberg.

Le duc Charles de Wirtemberg, dont il est question dans ce voyage, avait bien changé de goûts et de conduite les dix à

douze dernières années de sa vie. Emporté d'abord par ses passions, il avait porté au plus haut point le luxe et la magnificence, séduit par le ton qui regnait en général dans les cours, lorsqu'il prit les rènes du gouvernement, et par l'exemple des cours de Saxe et du Palatinat: les spectacles et les fêtes étaient sa passion dominante. Il prodiguait l'argent pour attirer à sa cour les artistes les plus distingués; et les Noverre, les Lekain, les Jomelli, les Servandoni, les Vestris ont embelli ses fêtes et ses spectacles, qui, pendant plusieurs années, ne le cédèrent point à ceux des cours les plus brillantes de l'Europe. Ses revenus ne pouvant suffire à de si grandes dépenses, il fit des dettes; pour les payer on eut recours à de nouveaux impôts. Les états du pays s'y opposèrent, et parvinrent à obtenir une commission impériale, pour examiner les affaires. On trouva que le duc avait vingt-cinq à trente millions de dettes; on prit des mesures pour les payer, et l'on mit des bornes à ses dépenses. Depuis ce temps, le duc s'adonna avec autant d'ardeur aux choses utiles à son pays, et vraiment honorables pour lui, qu'il s'était adonné auparavant à un luxe excessif qui ne

Suabe.

convenait ni à ses revenus, ni à la position de son pays. Il fonda des écoles publiques, en fit lui-même les réglemens, et allait voir fréquemment, lui-même, la manière dont ils étaient exécutés. Il s'appliqua à encourager l'agriculture, les fabriques, les manufactures et tous les arts utiles; en un mot on eût dit qu'il prenait autant de plaisir à ces nouvelles occupations, qu'il en avait pris autrefois à ses extravagantes dissipations. Il avait établi à Stutgard une académie ou université, qui était vraiment ce qu'il y avait de mieux dans ce genre dans toute l'Allemagne, et peut-être en Europe. On y enseignait toutes les sciences, tous les arts, toutes les langues, et jusqu'aux arts qui ont rapport au théâtre. Un peintre et un graveur de l'académie de Paris, y enseignaient leur art; un maître des ballets français, la danse; un acteur français, la déclamation; un musicien italien, la musique. D'un côté on formait des chimistes, des mathématiciens, des politiques, des jurisconsultes, des militaires, des négocians, des peintres, des sculpteurs, des graveurs; de l'autre des acteurs français et italiens, des chanteurs, des joueurs d'instrumens, des danseurs et des danseuses.

Suabe.

Suabe.

Les jeunes gens élevés dans cette école jouaient tour à tour des pièces françaises, des pièces allemandes, et des opéra italiens; acteurs, actrices, danseurs, danseuses, musiciens de l'orchestre, tout était composé d'élèves, qui ne sortaient de la maison où ils étaient élevés que pour aller au théâtre, et qui s'y rendaient deux à deux, conduits par un inspecteur ou une inspectrice, à peu près comme des moines ou des religieuses, d'une règle austère, vont à l'église ou au réfectoire. La chanteuse Baletti, que Paris a entendu avec tant de plaisir sur le théâtre de Faideau, était sortie de cette école; Schiller, un des premiers auteurs dramatiques de l'Allemagne, y a été élevé, et un grand nombre de jurisconsultes, de médecins, de savans et d'artistes dans tous les genres, que plusieurs états d'Allemagne se glorifient de posséder, doivent leur science et leurs talens à cette magnifique institution.

L'université de Stutgard n'existe plus aujourd'hui. Elle n'avait point de fonds fixes assignés pour son entretien; le duc Charles est mort, et les malheurs de la guerre ont empêché ses successeurs de conserver cet utile établissement.

Une chose digne de remarque encore, dans le prince dont nous venons de parler, c'est qu'étant catholique, et ayant des sujets protestans, il avait tenté, et avec assez de succès; de rapprocher les deux communions; non par des écrits, des discours, et des réglemens, mais par une conduite propre à se concilier l'estime des protestans, et à faire disparaître, autant que possible les différences qui les choquaient. C'est dans cette vue qu'il avait sollicité et obtenu du pape la permission de faire dire une très-grande partie de la messe en Allemand, et qu'il entretenait six chapelains, choisis parmi les hommes les plus savans et les plus éclairés de l'Allemagne, et qui, à l'instar des ministres protestans, ne prêchaient ordinairement que sur des sujets de morale, et presque jamais sur les mystères ou le dogme. Ces orateurs catholiques attiraient à leurs sermons un grand nombre de protestans, qui abandonnaient les églises de leur communion, pour fréquenter la chapelle du château. Suabe.

CHAPITRE III.

Route de Stutgard à Ulm. — Description de cette ville. — Bataille de Nortlingue. — Ville d'Ausbourg. — État de cette ville. — Interim *de Charles-Quint. — Duché de Bavière. — Munich. — Évêchés de Salzbourg et de Passau. — Ratisbonne.*

Suabe.

De Stutgard à Ulm; le chemin va toujours en montant ou en descendant. Près de Blochingen, on passe à côté d'un pont de bois sans pilier, dans le genre de celui de Schaffouse; mais il est beaucoup plus petit.

Ulm, sur le Danube, est une ville de quinze mille ames. Elle renferme une belle église gothique à cinq nefs de trois cents pieds de long sur cent cinquante de large. C'est une ville impériale munie de fortifications, et dont le plus grand nombre des habitans professe la religion luthérienne. Les catholiques sont exclus des charges municipales, possédées par quarante-un magistrats, moitié nobles, moitié plébéïens.

On s'y occupe des arts et de diverses sortes de manufactures ; et le Danube, qui commence à y être navigable, y favorise le commerce. On y passe ce fleuve sur un pont de pierre, et de l'autre côté il y a plusieurs maisons de plaisance et de grands jardins, qui forment un faubourg. L'hôtel-de-ville est un beau bâtiment qui donne sur la place principale. On montre dans l'église soixante-trois chaudières de cuivre qui doivent être toujours pleines d'eau, pour éteindre le feu en cas d'incendie. Au haut de la tour, des hommes veillent sans cesse pour avertir les habitans de ce qui se passe à la campagne. Suabe.

On ne connaît en France la ville de Nortlingue, voisine d'Ulm, que par les succès victorieux des deux plus grands généraux du dix-septième siècle. Le duc d'Enghien, secondé de M. de Turenne, y défit les impériaux, commandés par le feld maréchal Mercy, qui s'était campé sur deux montagnes contigues, couvertes d'un côté par des bois, et défendues de l'autre par des marais impraticables. Turenne étonné de cette situation, n'était pas d'avis de livrer bataille ; mais celui du duc d'Enghien prévalut. Il y avait entre les deux armées

Suabe.

un hameau, auquel se porta le fort de l'attaque. Enghien et Mercy y crurent leur présence nécessaire. Le premier eut ses habits percés de coups, deux chevaux blessés sous lui et une contusion à la cuisse; Mercy, moins heureux, y reçut la mort. Son armée ne se battit pas avec moins d'ardeur, sous le commandement de Jean de Vert, qui, à la faveur de la nuit, fit sa retraite, laissant plus de quatre mille hommes parmi les morts, avec un si grand nombre de prisonniers, qu'on fut obligé de les renvoyer chez eux, faute de pouvoir les garder. Nortlingue ne tarda pas à se rendre, comme un hommage dû à la valeur française et à l'intelligence des chefs.

Un beau chemin conduit d'Ulm à Ausbourg: cette ville est une des plus anciennes, des plus belles et des mieux situées de l'empire. Elle est regardée comme la capitale de ce cercle. Auguste y envoya une colonie romaine, qui lui donna le nom de cet empereur. Tibère y résida pendant quelque temps; elle fut prise et pillée par Attila; mais sa situation, son commerce et ses autres avantages ont toujours engagé les habitans à la rétablir. Ses rues sont généralement larges et droites. Ses maisons, la plu-

part plâtrées, blanchies au dehors et chargées de peintures, ne sont pas communément belles. Sa population est d'environ trente-six mille habitans. L'hôtel-de-ville mérite d'être vu, quoiqu'au-dessous de l'éloge qu'en font quelques voyageurs. Le vestibule est fort beau, la salle du second étage superbe; elle a quatre-vingt-douze pieds sur quarante-huit. Suabe.

Le sénat, qui s'assemble à l'hôtel-de-ville, est composé de quarante-cinq nobles, moitié catholiques, moitié protestans, qui partagent entre eux l'administration de la justice et des finances: le gouvernement d'Ausbourg peut passer pour un des mieux policés de l'Allemagne. La justice n'y est point altérée, le travail y est récompensé, le luxe en est banni, les habitans y sont fort industrieux, principalement pour les ouvrages d'horlogerie, d'orfévrerie, et surtout pour les bijoux d'ivoire. Peu de gens y passent sans y acheter des babioles, inutiles à la vérité, mais qui prouvent une grande industrie dans l'ouvrier, telles que des puces attachées par le cou avec une chaîne d'acier ou d'argent, de la longueur de la main, qu'elles enlèvent en sautant.

Cette ville passait autrefois pour une des

Suabe.

plus riches de l'Allemagne, et l'on cite encore aujourd'hui les maisons Fugger et Welser, qui prêtèrent des millions aux empereurs. Elle est bien déchue à cet égard. On n'y compte pas maintenant plus de six maisons qui aient plus de 200,000 florins, et pas quinze qui en possèdent 100,000. La plus grande partie des négocians travaille sur des capitaux de 30 à 40,000 florins, et n'y fait qu'un commerce peu considérable, ou la commission. Après ces sortes de fabriques, la gravure sur cuivre et en bois et la peinture, occupent un grand nombre d'habitans. Mais leurs productions sont plus nombreuses qu'estimables; et s'il s'y trouve quelques hommes à talent, ils ne restent pas long-temps dans cette ville, où ils ne trouveraient aucune récompense. Ce sont les estampes, ou plutôt les images que l'on fabrique à Ausbourg, qui ornent les livres d'église et les chambres des paysans et des petits bourgeois de toute l'Allemagne catholique. Cependant il s'est élevé dans cette ville une académie des arts, sous la protection des magistrats; mais il paraît, malgré son titre, qu'elle n'a d'autre but que d'encourager le commerce et les manufactures, et de former des sujets qui y soient propres.

La ville tire l'eau qu'elle boit du Leck, qui coule à quelque distance. Ses aqueducs sont un ouvrage admirable. Comme il dépend de la cour de Bavière d'intercepter leur boisson, elle met souvent la ville à contribution en la menaçant de ce malheur. Suabe.

Cette cour a encore plusieurs autres moyens de tenir le conseil d'Ausbourg dans sa dépendance. Le conseil, pour s'opposer à ces sortes d'oppressions, s'adresse ordinairement à la cour de Vienne et se met sous sa protection, ce qui l'expose à une oppression plus grande encore. La différence des religions forme ici deux partis politiques. Les protestans sont attachés à la Prusse, les catholiques à la cour de Vienne.

On compte parmi les choses remarquables de cette ville, ce qu'on appelle le *Guichet*. Comme on avait soin, pendant les guerres du seizième siècle, de fermer les portes de bonne heure, ce qui incommodait les habitans et les étrangers, on inventa une certaine entrée secrète, qui subsiste encore et dont la structure est singulière. Cette porte s'ouvre et se ferme d'elle-même par le moyen d'une machine qu'on fait jouer, et à l'aide de laquelle chacun peut entrer à toute heure de la nuit. On commence, en

Suabe. arrivant, par dire son nom, d'où l'on vient, qui l'on est, où l'on va. On paie ensuite un petit droit, c'est-à-dire, environ deux ou trois sols par personne, et autant par chaque bête, même pour un chien. On met cet argent dans une boîte qui descend par une poulie et qui remonte aussitôt. Quand vous avez satisfait à ce petit tribut, un pont-levis se baisse et une porte s'ouvre. Vous passez, avec tout ce qui vous appartient; et dans l'instant, le pont se relève et l'entrée se referme. Un autre pont, une autre porte qui se trouvent devant vous, se baisse et s'ouvre de même, et vous entrez sans voir, sans entendre personne, car on n'est averti de votre arrivée que par le bruit d'une sonnette qu'une sentinelle met en mouvement. Il est permis d'entrer ainsi à toute heure, mais on ne laisse sortir personne sans la permission du magistrat.

Le nom de cette ville est surtout devenu fameux par la profession de foi que les protestans d'Allemagne présentèrent à Charles-Quint, et qui depuis est appelée la Confession d'Ausbourg. Ce prince publia aussitôt le formulaire reconnu sous le nom d'*Intérim*. Charles montra toujours pour la religion catholique, beaucoup de zèle

qu'il justifia par son empressement pour la tenue d'un concile : mais sans croire que ce zèle fût subordonné à son ambition, qui était la passion dominante de son ame, on peut assurer qu'il tâcha de concilier l'un avec l'autre, et ce fut l'objet de ces fréquens *intérim*, ainsi appelés, parce qu'ils étaient donnés en attendant que le concile eût prononcé sur les points contestés. Le plus remarquable de ces formulaires fut, sans contredit, celui qu'il publia à Ausbourg, et dont les deux articles principaux déplurent si fort aux catholiques. Le premier permettait l'usage de la coupe, c'est-à-dire, la communion sous les deux espèces : le second rendait aux prêtres le droit de se marier. Ce simulacre de paix ne plut pas davantage aux luthériens, qui trouvèrent qu'on ne leur accordait pas assez. L'empereur en fut d'autant plus affligé, que cet édit, loin de diminuer les disputes de religion, ne servit au contraire qu'à les accroître et à les multiplier. Suabe.

Cette ville a donné naissance à des savans recommandables qui ont éclairé et servi leur patrie par leurs lumières, et l'ont enrichie de leurs bibliothèques. L'un se

Suabe.

nommait Conrad - Peutinger, qui fit ses études avec succès en Italie, et fut employé en qualité de secrétaire de la république, dans les diètes de l'empire et en différentes cours de l'Europe. Ce savant est principalement célèbre par la fameuse table qui porte son nom, et qu'il tenait d'un autre savant qui l'avait trouvée dans un monastère d'Allemagne. C'est une carte dressée sous l'empire du grand Théodose, dans laquelle sont marquées les routes que tenaient alors les armées romaines. On l'appelle indifféremment table de Théodose, table de Peutinger, ou table d'Ausbourg. On en a fait, il y a quelques années, une magnifique édition à Vienne, enrichie de savantes dissertations et d'excellentes notes.

Les excursions qu'on fait dans les Etats du cercle de Suabe ne sont pas fort intéressantes. On visite une douzaine de villes libres impériales, ou nonobstant la forme républicaine du gouvernement, on ne voit pas une seule étincelle de liberté ou de patriotisme. Opprimés depuis long-temps par des voisins plus puissans, les habitans ne sentent plus le prix de l'indépendance. Dans le quinzième siècle, ces villes avaient

une existence fort différente. Elles étaient alors unies par des ligues, non-seulement entre elles, mais avec les villes de Franconie et du Rhin; elles étaient presque exclusivement le siége de l'industrie, et leur richesse attirait dans leur dépendance les princes voisins qui ne vivaient alors que de brigandage. Si l'esprit de commerce qui régnait encore dans ces villes leur eût permis d'attacher plus de prix aux possessions foncières, elles conserveraient encore aujourd'hui quelque chose de leur ancien éclat.

Suabe.

Presque toute la contrée consiste en montagnes bien boisées, et en vallées fertiles en pleine culture. On est étonné de trouver ce pays aussi peuplé, si l'on considère la position malheureuse des habitans, dont les causes sont les extorsions de ces petits souverains qui tous entretiennent des maîtresses, des chiens, des cuisiniers français et des chevaux anglais.

Le luxe est trop limité dans ce pays, pour admettre cette variété de métiers et de manières de s'enrichir, qui dans les autres contrées, diversifient à l'infini les spéculations des hommes. Il est impossible

Bavière.

que les manufactures réussissent chez eux, dans la situation où ils se trouvent, c'est-à-dire, environnés de princes puissans, qui, pour protéger leurs propres établissemens, imposent des taxes considérables sur les importations en Suabe, et confinés dans un pays qui fournit fort peu de matières premières, propres aux manufactures.

En partant d'Ausbourg pour Munich, on trouve une superbe fabrique d'indiennes ou toiles peintes dont il se fait des envois considérables. A une lieue d'Ausbourg, on passe le Leck sur un pont au bout duquel on entre en Bavière.

Ce duché est considérable et fort peuplé. Les sciences et les arts commencent à y être cultivés un peu plus qu'autrefois, mais ils sont encore bien loin de ce qu'ils devraient être. La religion catholique est la seule dominante en Bavière : la superstition règne encore dans cet état, et par conséquent, l'ignorance qui en est la cause ou la suite. Les grands chemins sont bordés de distance en distance de statues de saints, grossièrement sculptées. Les maisons, dans les bourgs et même dans les petites villes, ont des figures pareilles peintes sur les murs. Ces objets sont offerts à la vénération des fidèles; mais leur grande

grande quantité devient ridicule, et ferait manquer le but qu'on s'est proposé chez un peuple moins reculé. Bavière.

L'électeur de Bavière qui réunit plusieurs autres possessions, est un des plus puissans princes d'Allemagne : il jouit d'un revenu considérable, et peut mettre sur pied jusqu'à quarante mille hommes. Les troupes sont bien tenues, et ont l'air militaire; l'habillement du soldat n'est que de deux pièces, l'habit et la veste tenant ensemble.

Ma principale attention, en voyageant dans cette contrée, se portait principalement sur la variété du pays parsemé de bois, dont la quantité jointe à des forêts immenses, forme une chaîne presque sans interruption, jusqu'à Vienne. On est étonné de trouver sur les montagnes les plus escarpées et hérissées de rochers, des arbres qui se perdent dans les nues. Ces rochers sont si élevés, qu'on les prend de loin pour des tours ruinées. Le Danube se rétrécit souvent. La violence de son courant, les roches qui le barrent, rendent en certains endroits la navigation très-dangereuse. Près de l'abbaye de Wetelbourg, le passage est si étroit, qu'il a tout au plus dix toises de largeur. Il en a moins encore, lorsque les eaux sont bas-

Bavière.

ses, en approchant de Passau où un grand bateau ne passerait pas à côté d'un autre, sans courir risque de se perdre tous deux. Mais les matelots, qui s'informent de loin si personne ne remonte la rivière, prennent des précautions pour éviter le danger.

La plupart des villes de cet Etat ne demandent pas de longs détails. On y trouve la petite ville d'Hochtet, devenue si célèbre depuis la fameuse victoire que Marlboroug et le prince Eugène remportèrent sur les armées réunies de France et de Bavière, dans ces mêmes plaines où l'année précédente, Villars avait si glorieusement triomphé des impériaux. Mais l'électeur de Bavière, qui ne s'accordait pas avec le maréchal, fut assez mal avisé pour demander un autre général, et on lui envoya le duc de Talland.

Les Français et les Bavarois étaient au nombre de soixante mille hommes. L'armée ennemie n'en contenait guère que cinquante-deux mille. Sans suivre la disposition de cette bataille si connue et si malheureuse, on sait en gros que Talland fut pris par les ennemis; que plus de huit mille Français restèrent sur la place, outre un nombre infini de blessés et de prisonniers; que

vingt-six bataillons et quatre régimens de dragons effrayés de leur position se rendirent sans avoir combattu : cent pièces de canon, vingt-quatre mortiers, trois mille tentes, cent drapeaux et dix-sept paires de timbales demeurèrent aux vainqueurs qui, suivant leurs relations ne perdirent pas cinq mille hommes. Bavière.

Il y a peu d'exemples, dans l'histoire moderne, d'une pareille défaite. L'empereur ne put retenir les transports de sa joie à la nouvelle d'un événement qui le délivraitdes plus grandes inquiétudes ; non content de revêtir Marlborough de la dignité de prince de l'empire, il fit, dit-on, ériger une colonne, dont il voulait que l'inscription latine annonçât à la postérité le succès de ses armes. La fin en était outrageante pour Louis XIV, à qui on reprochait jusqu'au nom de Grand que les écrivains de toutes les nations lui donnaient depuis la paix de Nimègue.

Landshut n'est pas fort éloigné de Munich. Ce nom signifie en allemand le *Chapeau ou la Sauve-garde du pays*, parce que cette place servait autrefois de retraite aux habitans contre les brigandages de leurs ennemis. Le duc y a un château sur la

Bavière.

montagne, et au milieu de la ville un palais. On monte par six cents marches au clocher de l'église qu'on croit être le plus élevé de l'Allemagne. On dit que de tous ceux que l'on connaît, celui de Strasbourg est le plus beau, celui de Vienne, le plus fort, et celui de Landshut le plus haut.

Amberg est la capitale du Haut Palatinat de Bavière; cette ville, défendue par un château et quelques fortifications, fait un assez grand commerce en fer et en autres métaux tirés des montagnes. Les habitans racontent comme un fait certain, qu'un seigneur d'Amberg, nommé Babon, avait eu, de deux mariages, quarante enfans mâles, dont il lui en restait trente-deux vivans. Sa fortune ne lui permettant pas de les établir conformément à leur naissance, « Prenez, leur dit-il, vos cuirasses et vos armes, faites-vous accompagner chacun par un écuyer, et suivez-moi. » Il part et se présente avec ce cortège à l'empereur; lorsqu'il revenait de la chasse. Ce prince surpris demande quels sont ces cavaliers. « J'offre à votre majesté, lui dit « Babon, des sujets fidèles et tous dévoués « à ses ordres; je suis leur père qui les ai « tous élevés pour être utiles à l'empire et

« marcher sur les traces de leurs ancêtres. « Ma fortune est trop médiocre pour ache- « ver ce qui leur manque, et faire paraître « avec avantage leurs talens et leur indus- « trie; c'est à votre générosité, seigneur, « à faire le reste. » L'empereur, touché du discours de ce vieillard, et enchanté de la bonne mine de ces enfans, les embrassa tous avec bonté et les plaça suivant leurs talens et leur mérite.

Bavière.

On donne au duché de Bavière environ quarante lieues du levant au couchant, et trente-cinq du midi au nord. Ce pays est arrosé par un grand nombre d'étangs, de lacs et de rivières, dont les principales sont le Danube, l'Inn, l'Iser et le Leck. L'air y est tempéré et sain, le territoire fertile surtout en grains, car le peu de vin qu'il produit est médiocre. On y nourrit beaucoup de cochons; le gibier y est abondant; on y trouve des mines d'argent, de cuivre, de fer et de sel, mais on n'y est pas riche faute de commerce. On y compte plus de deux millions d'habitans, trente-cinq villes, quatre-vingt-quinze bourgs, plus de mille châteaux et environ douze mille villages.

On est étonné, lorsqu'on a parcouru la

Bavière. Bavière, pays fertile, de ne trouver aux environs de la capitale, à la porte d'une grande ville, la résidence d'un grand prince, ci-devant d'un empereur, que des landes, des marais dont les herbes ne peuvent servir à la pâture des bestiaux. C'est au milieu de cette espèce de désert qu'est situé le beau château de Nimphimbourg où l'électeur fait en été son séjour ordinaire. Des canaux d'une lieue de longueur, sur lesquels on peut naviguer dans des gondoles semblables à celles de Venise, serpentent dans l'enceinte du parc et vous mènent à différens pavillons. Schlesheim, le rendez-vous et le terme de toutes les fêtes que donne le souverain, est une autre maison de plaisance bâtie avec autant de magnificence que de régularité, et ornée d'une riche collection de tableaux des meilleurs maîtres.

La ville de Munich, située sur les bords de l'Iser, dans une plaine qui n'est bornée du côté du sud que par les Alpes, est presqu'aussi grande que Vienne, si vous en exceptez les faubourgs. Les rues mêmes en sont plus belles, plus larges, mieux alignées et la façade des maisons plus ornée, plus régulière. Du reste, ce n'est pas une

ville forte, et l'on n'y compte guère que quarante mille habitans. Bavière.

Le palais électoral est un des plus magnifiques et des plus décorés de l'Europe. Il renferme de grandes richesses en ameublemens; l'escalier est fort beau. Les marches ont douze pieds de large et sont en marbre, ainsi que les colonnes qui sont en haut. On y voit une grande salle, dite impériale, de cent dix-huit pieds de long sur cinquante-deux de large, elle est fort belle. On passe ensuite dans le grand sallon, dit des *quatre chevaux blancs*, au plafond duquel on voit une peinture représentant le char du soleil tiré par quatre chevaux blancs. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, de quelque côté qu'on regarde ces chevaux, ils présentent toujours la tête. La chapelle est surnommée la *Belle*, à cause des raretés qu'elle renferme. La galerie du palais offre peu de tableaux capitaux, quelques-uns attribués à Rubens, et un au Poussin. La collection du cabinet des miniatures est très-précieuse. On y voit un Orphée attirant les animaux au son de sa lyre, par Joachim Mœnig de Nuremberg, estimé trente mille florins. La chambre à coucher est remarquable par un lit dont la broderie est d'une

Bavière.

richesse étonnante, en tout infiniment de dorures qui sont le genre d'ornement le plus ordinaire dans ce pays-ci.

La galerie de tableaux a trois cent quatre-vingt-dix pieds sur vingt-huit, collection superbe. Il y a plus de six cents tableaux en sept salles. Les trois dernières renferment les morceaux les plus précieux.

Le trésor est très-riche ; beaucoup de diamans, une perle noire et blanche, unique, un très-beau rubis ; une colonne trajane, imitée dans les proportions de quatre à cinq pieds ; les bas-reliefs, en argent doré ; le piédestal en granit ; la bâse en marbre blanc, avec quatre angles de bronze doré, le tout d'un travail admirable ; elle a coûté dix mille ducats.

La galerie des antiques renferme une assez belle collection de bustes.

Il y a, dans la bibliothèque, un recueil de manuscrits très-précieux ; trois exemplaires de la bible, en allemand, imprimée à Ausbourg, en 1461, à ce que l'on croit, car l'année n'y est pas ; un beau manuscrit sur papyrus d'Egypte, que le pape a fait copier à son passage en 1782 ; un missel en trois grands volumes *in-folio*, et trois vo-

lumes d'explication, avec des ornemens et des miniatures de la plus grande beauté, bien supérieur au fameux missel de St-Ouen à Rouen; un beau manuscrit de Virgile, sur vélin. On travaille tous les jours à mettre en ordre cette collection, qui monte à plus de cent mille volumes. Bavière.

L'académie a de beaux instrumens de mathématiques et d'astronomie, ainsi qu'une riche collection de minéraux et de pétrifications; celle des médailles n'a rien de précieux.

Les hôpitaux de cette ville sont fort riches mais mal administrés. On a changé le lit de la rivière qui passe à Munich. Les travaux sont très-beaux et très-bien entendus, ainsi que tout ce qui regarde la partie des canaux.

Le palais électoral est accompagné de beaux jardins. Le duc Maximilien le fit construire dans le dix-septième siècle avec des dépenses qui étonnèrent toute l'Allemagne; encore, disait-il, que s'il croyait vivre dix ans, il le ferait abattre pour en bâtir un plus superbe. Les appartemens y sont si nombreux, qu'on y logerait, dit-on, tous les monarques de la chrétienté. On y

Bavière. compte onze cours, vingt grandes salles, dix-neuf galleries, douze caves, six chapelles, douze cuisines et trois cents chambres richement peintes ou lambrissées, le tout éclairé par deux mille six cents fenêtres.

On était persuadé qu'aucune plante étrangère ne pouvait réussir dans ce pays. Le jardin botanique, dirigé par un Français autrefois jardinier en chef de Brunoy, a prouvé qu'avec des soins, on pouvait faire à Munich ce qu'on fait ailleurs. Une infinité de plantes, tous les arbres fruitiers y viennent à merveille. A l'extrémité de ce jardin est un petit pavillon d'où l'on entend un des échos les plus parfaits. On le croit produit par un mur circulaire qui est à très-peu de distance du pavillon.

En général, les édifices publics, l'arsenal, l'hôtel-de-ville, le palais des Etats et quelques bâtimens ecclésiastiques ont presque toujours un air de grandeur, d'opulence et de goût.

On trouve à Munich des manufactures de velours, de soierie, de laine et de tapisserie. Le peuple y est naturellement grossier, mais bon, charitable, essentiellement occupé des devoirs et des pratiques

de sa religion, et surtout fort dévot à la vierge dont il possède nombre d'images miraculeuses, qui donnent lieu à de fréquens pélerinages. La religion romaine est la seule qui domine en Bavière, où l'on arrêta de bonne heure les mouvemens excités par la réformation de Luther. Les différentes parties du gouvernement civil, politique, militaire et ecclésiastique de la Bavière, la justice, la guerre, les finances, le commerce, sont administrées par autant de Conseils particuliers qui en prennent le nom. Bavière.

La route de Munich à Saltzbourg est fort triste. En approchant de cette dernière ville, le paysage devient plus agréable et plus varié. Environ un demi-mille avant d'y arriver, on aperçoit une superbe perspective. Figurez-vous un amphithéâtre; le fond du tableau est rempli par d'énormes rochers qui élèvent leur tête jusqu'aux nues; on en voit, sur le côté, quelques autres en forme de pyramides. Ces vastes masses se terminent, dans l'enfoncement, en montagnes couvertes d'arbres, et sur les côtes en collines riches et bien cultivées. La ville est précisément au milieu de ce beau théâtre. Elle est dominée par le fort situé sur le

Bavière.

haut d'un rocher. La rivière de Saltza donne encore de la vie au paysage, et ses bords sont ombragés et couverts par des touffes d'arbres.

Parmi les productions naturelles qui enrichissent cette contrée, on trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de calamine, du très-beau marbre, des eaux thermales, beaucoup d'étangs et de lacs, et surtout des salines qui sont d'un très-grand rapport.

La ville de Saltzbourg est fort belle; les maisons sont hautes et bâties en pierre; les toits sont à l'italienne, on peut se promener au-dessus. La cathédrale est un très-bel édifice; c'est une imitation de St.-Pierre de Rome: le portique est de marbre et le toit est en cuivre. Devant le portique est une grande place carrée avec des arcades et des galeries parmi lesquelles est la résidence du prince archevêque. Aux deux côtés de l'église sont deux autres places environnées de beaux édifices; au milieu de celle qui est à gauche, est une magnifique fontaine en marbre, et quelques statues remarquables, de grandeur gigantesque. Les habitans sont

fort sociables, d'un caractère ouvert et gai, et ils aiment beaucoup les étrangers. Bavière.

La portion de la montagne qui regarde la ville a la forme d'une immense pyramide. Il faut six ou sept heures pour en faire le tour. Lorsqu'on est arrivé au sommet, on découvre toute la Bavière, et l'on peut distinguer à l'œil nu, jusqu'à neuf lacs. A quelque distance, dans une large fente du rocher, est une chute d'eau fort extraordinaire. Un torrent rapide, qui dans le printemps, lorsque la neige commence à se fondre, doit être encore beaucoup plus gros, sort d'une crevasse dans laquelle on descend par un escalier artificiel. Lorsqu'on est à l'ouverture, où l'on tremble de froid, on entend, dans l'intérieur de la montagne, un bruit sourd qui ressemble à celui du tonnerre dans le lointain. La tradition du pays est que l'empereur Charles le Grand, et toute son armée y sont renfermés en attendant le jour du jugement. Il y a même un certain jour de l'année où, vers minuit, l'empereur sort de la caverne accompagné de ses ministres et de ses généraux, et va avec eux à la procession à la cathédrale de Saltzbourg. Cette ville fait un assez gros

Bavière. commerce d'épiceries et de drogues qui se consomment dans la Bavière. Les routes, à travers ce pays de montagnes, sont en général fort praticables, quoiqu'on soit obligé de passer de temps en temps sur des ponts de bois suspendus par des chaînes au-dessus de quelqu'abîme. Les voitures les plus pesantes peuvent y passer en sûreté.

Les habitans de ces montagnes sont si contens de leur état, qu'ils regardent leur pays comme une espèce de paradis. Ceux de la ville de *Dinter*, qui n'est qu'un trou effroyable entre des rochers pelés, disent communément, *si quelqu'un tombe du ciel, il doit tomber dans la vallée de Dinter*. J'ai cru d'abord que leur proverbe n'était qu'une ironie, mais on m'a appris, dans la suite, qu'il était très-sérieux, et que la liberté illimitée dont jouissent les habitans de cet étrange paradis avait donné naissance à cette hyperbole. Ils sont tous bergers, mineurs ou fondeurs de fer, et tous absolument exempts de taxes. Grâces à leur éloignement, le gouvernement semble les oublier. Plusieurs portent encore de longues barbes et vont la tête nue et la poitrine découverte dans toutes les saisons de l'an-

née. Comme ils ont des chevelures fort épaisses, et le visage hâlé, ils ont de loin un aspect formidable; mais de près, leur regard amical et leur air loyal, rassurent et disposent en leur faveur. Bavière.

Cette contrée est singulièrement intéressante pour un botaniste et un minéralogiste. Mais sous ce rapport, elle est malheureusement fort peu connue. La découverte des trésors qu'elle renferme est réservée à un autre temps, quand un homme de génie voudra se livrer à y faire des recherches. Enfin, il y a de quoi former des systêmes et sur les plantes du pays et sur ses productions aquatiques, et sur les diverses révolutions qui se sont opérées et qui doivent encore s'opérer dans la nature.

Avant de terminer cet article, je vais donner quelques relations sur un marquisat du St-Empire, dont l'existence est à peine connue des géographes. C'est le marquisat de *Berchrohgader*, qu'on découvre en plein du sommet de l'Underberg. Il consiste en une petite vallée étroite, entourée de rochers, et qui contient à peine trois mille ames. On y voit çà et là quelques lacs, et le fond des vallées est couvert de bois épais. La nature du sol n'étant favo-

Bavière.

rable ni à l'agriculture, ni au pâturage, les habitans se sont livrés aux travaux de l'art, qui sont une ressource certaine pour les hommes de toute la terre, et avec lesquels on est sûr de changer les pierres mêmes en pain. C'est dans ces vallées isolées que se font la plupart des joujoux dont Nuremberg et Ausbourg font un commerce si considérable. Les petits chevaux, les petites rapes, les hommes de bois, les rats, les souris et tous les jouets pour les petits enfans, comme aussi les boîtes à quadrille, boîtes à poudre et à pommade, et autres jouets pour les grands enfans; en un mot, la plus grande partie de ce que nous nommons joujoux d'Allemagne, nous vient de cette vallée. C'est un spectacle fort agréable, que d'y voir deux ou trois familles travailler ensemble dans une hutte, et les grosses mains des paysans donner un demi-poli à ces petits ouvrages. Il y a de l'occupation pour les vieillards taciturnes, comme pour les petits babillards qui savent à peine marcher. Ils donnent tous ces articles à si vil prix, qu'ils ne peuvent jamais s'enrichir; mais ils ont le nécessaire et s'en contentent. Ces bonnes gens sont loin de s'imaginer que leurs ouvrages viennent jusqu'à nous, et

que

que les Espagnols en font un commerce fort lucratif dans les deux Indes.

Bavière

Ingolstad est une ville forte et défendue par un bon château. Elle se glorifiait de n'avoir jamais été prise, lorsqu'en 1742, les Autrichiens en firent le siége, obligèrent la garnison de capituler et enlevèrent une nombreuse artillerie. On vante son université qui comptait anciennement, parmi ses professeurs, des hommes d'un rare mérite. On nomme entre autres Bellarmin, dont les ouvrages de théologie et de controverse forment vingt-trois volumes *in-folio*. On cite l'arsenal de cette ville comme le plus beau de toute l'Allemagne.

Passau, connu du temps des Romains parce qu'ils y avaient une garnison de Bataves, est le siége d'un évêque qui tient un rang distingué parmi les princes ecclésiastiques de l'empire. Ce prélat y fait sa résidence dans un château situé sur une hauteur. La cathédrale, placée dans le voisinage, et qui périt en 1662, par un incendie, fut magnifiquement reconstruite, et est aujourd'hui une des plus belles églises de l'Allemagne. Attenant à l'église est un cimetière autour duquel règne un cloître où l'on voit beaucoup de tombeaux. Nous avons remar-

qué un sablier, dans la chaire de cette église.
Bavière. Cet usage, à ce que nous avons appris, est assez commun en Allemagne; c'est sans doute, pour que les prédicateurs ne se laissent pas emporter par leur zèle, et ne lassent pas la patience des auditeurs. Cet usage est assez sage et devrait être adopté partout. Cette ville est surtout remarquable par le fameux traité qui devait pacifier les troubles de religion, et dont les Allemands ont fait la matière d'un proverbe: quand, dans une querelle, un parti a été maltraité, et qu'on défend les hostilités sans ordonner des réparations, on dit : *C'est la transaction de Passau, chacun garde ce qu'il a.*

Dès le seizième siècle, Ratisbonne était la capitale de la Bavière et la résidence de ses ducs. On y voit encore des restes appelés la cour des rois et la tour des empereurs. Sa situation presque au centre de l'empire l'a fait choisir pour le siège de la diète générale qui s'y tient sans interruption. Les évêques de Bamberg, de Salzbourg, de Passau, d'Ausbourg y ont leur palais, et plusieurs princes, des hôtels pour leurs envoyés. Le Danube qui en favorise le commerce et y procure toutes les diffé-

rentes aisances de la vie, y forme différentes îles dont la promenade est agréable. Le pont de pierre est le plus grand, le plus solide, le mieux bâti qu'il y ait sur cette rivière. Bavière.

La cathédrale est médiocrement belle. Sa décoration n'offre rien de curieux. On ne peut rien dire de l'hôtel-de-ville; il faut voir les salles de la diète, pour se faire une idée de leur étonnante simplicité, qu'on peut hardiment appeler mesquinerie. On ne peut citer, pour l'industrie de cette ville, que les Kuchenruter, fameux dans toute l'Europe pour leurs carabines et leurs pistolets, dont la justesse et la portée sont étonnantes. Les premières doivent percer une planche de deux pieds, à quinze cents pas, et les seconds à deux cent quatre-vingt-dix. Sans cette épreuve, on n'est pas tenu de les prendre. Le prix des pistolets à un coup est de cinquante florins; à deux coups, de cent. Mais il faut les commander longtemps à l'avance pour être sûr de les avoir. On s'embarque ici pour Vienne; il en coûte plus cher, mais il est bien plus commode d'avoir un bateau à soi. La route du Danube est agréable par la quantité de points de vue qu'elle offre, mais ils ne sont point

Bavière.

continuels à beaucoup près, et plusieurs sont achetés par des lieues entières de forêts de pins et de montagnes.

Duchendorf a un pont de mille pieds de long, sans une pierre ni clou. Les voitures les plus chargées y passent. A chaque arche, sont trois poutres du côté du courant, deux de l'autre, et trois au milieu. Le dessus est de soliveaux posés simplement à côté l'un de l'autre, sur des poutres mises en travers. Du milieu du pont, on a une vue admirable, en regardant le haut du fleuve.

Avant Passau, jusqu'à plusieurs milles au-delà, on ne voit, le long du Danube, que des montagnes et des bois de sapins; ce n'est qu'auprès de Lintz que ses bords commencent à devenir agréables. Le passage St.-Nicolas était regardé autrefois comme très-dangereux, et il ne tient pas aux bateliers qu'on ne le regarde encore comme tel. Dans le fait, c'est tout au plus une épouvantail pour les enfans. Il faudrait un dessein prémédité, pour y courir quelque danger. A peine l'endroit est-il passé, qu'on fait une quête pour les madones dont sont garnis les rochers près desquels on a craint d'échouer. Un petit bateau arrive du rivage, et apporte une madone pour laquelle on

quête encore. On ne voit, dans tout ce passage, que des vierges, des croix et des statues de Saint-Jean Népomucène, dont l'air piteux et dolent n'est pas fait pour rassurer les esprits timides. Bavière.

On débarque à une grande lieue de Vienne. Il faut trouver au village des chevaux pour s'y rendre, ce qui est facile.

CHAPITRE IV.

Description de Vienne. — Eglises, Cour. — Bibliothèque impériale. — Médailles. Pierres gravées. — Cabinet d'histoire naturelle. — Trésor. — Galerie de tableaux. — Petit Belveder.

Autriche.

L'ABORD de Paris n'est point aussi majestueux que celui de Vienne, lorsqu'on y entre par la rivière. A la distance de quelques milles, on découvre d'abord la haute tour de Saint-Étienne, du fond d'une vallée étroite dans laquelle passe le fleuve. Les détours de cette vallée font bientôt disparaître la tour, et le voyageur inquiet la cherche de l'œil, et ne sait comment s'est tout-à-coup évanouie cette pyramide immense qui lui annonçait l'habitation des Césars. Bientôt après, de hautes montagnes couvertes de vignobles, forment tout-à-coup la perspective : en face, mais sur la gauche, on découvre une plaine immense ; puis, par degrés, une partie de la ville. Le côté droit est couvert de montagnes, partie boisées, partie cultivées qui descendent jusqu'au

bord de la rivière. La magnificence de ce beau lieu est encore relevée par la vue du monastère royal de Neubourg. A la fin vous arrivez à un rocher taillé à pic, et qui semble suspendu au-dessus du fleuve : sur le sommet, est encore un autre couvent, et au pied, le beau village de Rusdorff, qu'on prend déjà pour un faubourg de Vienne. Quand on a passé le rocher, la capitale remplit tout l'horizon. Comme chacune des parties de cette grande ville sont séparées, et que la plupart des édifices sont des éminences, l'ensemble est infiniment plus beau que s'ils étaient masse. Autriche.

Vienne, située sur le Danube, qui s'y partage en plusieurs bras et n'y est ni large ni profond, serait très-peu de chose sans ses faubourgs, qui sont très-considérables. Le tour de la ville proprement dite, se fait en cinquante minutes, au pas de promenade. La Vienne coule entre la ville et les faubourgs. Cette rivière est presque à sec une partie de l'année ; mais ses débordemens sont fréquens, et causent de grands ravages. Toutes les maisons de la ville sont numérotées, et comme les numéros ne sont pas répétés, il est aisé de trouver celle qu'on cherche, avec le plan et un livre à cet effet.

Autriche. La température de Vienne est plutôt froide que chaude, ce qu'il faut attribuer sans doute à sa situation dans une espèce de bassin : les jours les plus chauds ont des soirées très-fraîches, et il faut user de grandes précautions.

Cette ville est très-bien pavée, contre l'ordinaire de celles d'Allemagne. Les trottoirs sont en granit de *Melck*. Ils servent peu, parce qu'étant au niveau de la rue, les voitures passent souvent dessus. Les faubourgs ne sont point pavés. Il règne entre la ville et les faubourgs un intervalle de six cents pas, plus ou moins, point habité : il y a seulement quelques magasins de bois qui, en cas de siége, seraient ôtés sur-le-champ. C'est là que se tiennent les marchands de chevaux et de grosses denrées. Une boue affreuse en hiver, et une poussière peut-être plus incommode en été, rendent cette communication très-désagréable. Le mouvement des portes est incroyable, plus de cent mille personnes venant des faubourgs, pour travailler en ville, retournent le soir chez eux. La ville est régulièrement fortifiée, et tous les ouvrages sont bien entretenus.

Vienne est passablement éclairée par des

lanternes placées à droite et à gauche, moins rapprochées qu'à Londres, mais dans le même genre. Les boutiques, en général, ne sont point belles; presque toutes se ferment à la nuit, et plusieurs de midi à deux ou trois heures. Autriche.

La police passe pour être fort bien faite; cependant, à la sûreté près, elle est défectueuse à beaucoup d'égards. On la dit perfectionnée depuis Joseph, quoique les vols soient aussi fréquens.

La population générale ne passe certainement pas deux cent quarante mille ames, dont soixante-dix mille seulement dans la ville, qui est petite, et où beaucoup d'établissemens publics occupent un grand espace: les faubourgs sont loin d'être habités à proportion de leur étendue, qui est immense. Ils renferment de grands jardins, et même des champs. Les lignes entourent le tout. A l'entrée de cette enceinte ainsi qu'à la sortie, on paye trois Kreutzers par cheval. Cet impôt, assez onéreux, rapporte beaucoup, surtout les dimanches et les fêtes, où l'habitant de Vienne n'a d'autres occupations que d'en parcourir les environs.

Les voitures sont en proportion plus nombreuses que partout, sans excepter Londres

Autriche. et Paris : elles vont très-vite, les fiacres surtout; et il est étonnant qu'il arrive si peu d'accidens, car ils sont fort rares; les rues ne sont cependant pas larges, et toutes les affaires se faisant dans la ville, tous les gens riches l'habitant en hiver, cette quantité de voitures circule dans un espace très-resserré.

La plus agréable promenade est le *Prater* situé hors la ville, et s'étendant jusqu'au Danube. Il est très-champêtre; et c'est, à proprement parler, un pré immense, coupé par plusieurs belles allées, où se promènent les gens en voiture ou à cheval. Il y a des troupeaux de cerfs, qui ne sont nullement effrayés; l'affluence y est très-considérable, surtout les dimanches. — *Langerten*, joli endroit, dans un faubourg, près du Prater. Le jardin est vaste et fort agréable, ayant une terrasse sur le Danube et plusieurs trottoirs, sans lesquels le peuple de Vienne mettrait moins d'empressement à s'y rendre. Les remparts sont la seule promenade à portée de la ville. Nous ne parlons pas du *Graben*, où l'on se promène le soir dans la belle saison; c'est une rue ou place longue au centre de la ville, et l'endroit à la mode, par conséquent le

plus cher à habiter. Cette rue est à Vienne ce que le Palais-Royal est à Paris. Autriche.

Les spectacles consistent en un opéra italien et une comédie allemande, jouant alternativement au théâtre de la cour et à celui de la porte de Carinthie, beaucoup plus grand, et à cinq rang de loges.

Le combat du taureau est de tous les spectacles celui où le peuple se porte le plus; il l'aime avec une sorte de fureur : il faut l'y voir pour le croire susceptible d'enthousiasme. L'emplacement est une rotonde, dont le diamètre est précisément celui du dôme de Saint-Pierre de Rome. On donne au *Prater* des feux d'artifice très-agréables. Les redoutes ont lieu l'hiver, et dans les occasions extraordinaires. Ces redoutes sont réellement des bals de nuit, on y va masqué ou en frac. Ces bals sont très-suivis, et l'on y voit une infinité de jolies femmes. A Vienne, le sexe est généralement très-beau, et, dans beaucoup d'assemblées, on compterait plutôt les femmes laides que les jolies.

La société y est triste et monotone, souvent les femmes sont dans une pièce et les demoiselles dans l'autre. Cet usage peut avoir ses agrémens, mais il ne nous paraît

Autriche.

pas décent. Les jeunes gens sont en général très-médiocres. Leur occupation ordinaire est de parcourir la ville et ses environs à cheval ou en calèche ; ils vont peu dans le monde, sont peu instruits et mal élevés ; les femmes au contraire le sont fort bien ; presque toutes parlent français et italien, et sont bonnes musiciennes. Les femmes se voyant abandonnées par les hommes, ont été réduites à se suffire. Quelques-unes sont accusées, peut-être à tort, d'une trop grande familiarité entre elles, et un très-grand nombre, de beaucoup d'immoralité. Il y a quelques *casins* où les hommes se rassemblent pour jouer, et lire les gasettes. Ils sont dans le genre de nos clubs, mais beaucoup moins élégans et moins bien composés.

Les monumens publics, tels que les colonnes, les statues, les fontaines, sont d'un goût détestable. Les établissemens publics sont au contraire fort beaux.

La cathédrale, ou Saint-Etienne, est un édifice gothique, d'environ trois cents pieds de long, sur cent soixante de large à la croix. Elle n'est point éclairée. Les colonnes du maître-autel sont de marbre noir ; il n'y a point de tableau capital. On y remarque

les mausolées de l'empereur Frédéric IV, en marbre, et du prince Eugène, en bronze doré. Ils n'ont pourtant rien de saillant. La tour, qui penche très-sensiblement, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit par toute autre cause, a plus de quatre cents pieds de haut. Le travail en est fort estimé pour sa hardiesse et sa légèreté. Du haut de la tour on jouit d'une vue magnifique. Autriche.

Le château impérial, situé dans le voisinage du rempart, à côté des Grands-Augustins, est un édifice d'une médiocre apparence, qui ne répond nullement à la grandeur du maître qui l'habite. Les escaliers en sont mesquins et sans ornemens, les appartemens bas et étroits, les plafonds couverts de toiles peintes, les planchers de bois de sapin, les fenêtres et les portes de simples ouvertures sans recherches, et les murailles aussi épaisses que celles d'une forteresse. Pour tout jardin, vous voyez un petit enclos sous les croisées de la chambre de l'impératrice, où l'on a menagé un peu de verdure. Il faut pourtant convenir que les nouveaux appartemens renfermés dans ce vieux palais, présentent un aspect plus supportable, et peuvent être comparés à de belles casernes. Ce qu'il y a de certain,

Autriche.

c'est que nos cloîtres un peu magnifiques feraient honte à toute la façade de la cour de Vienne.

C'est là pourtant que se trouve le trésor archiducal, où l'on peut voir ce que le monde renferme de plus précieux et de plus rare en toutes sortes de curiosités. On y voit aussi cette magnifique salle d'opéra, où les ouvrages brillans du célèbre Métastase font les délices de cette cour. Poète et abbé, mais moins pauvre que Pélegrin, il a joui long-temps de cette considération que donnent les talens de l'esprit, lorsque, embellis par les qualités du cœur, ils sont encore accompagnés de l'aisance. Elève du fameux Gravina, ceux qui ont eu l'avantage de vivre avec lui assurent qu'il unissait à l'érudition de son maître, un génie délicat et une douceur de caractère, que celui-ci n'a jamais eue. Son style est pur, élégant, et quelquefois touchant et sublime; le fond de ses pièces est noble, intéressant et théâtral. Il a soumis l'opéra à des règles; il l'a dépouillé des machines et du merveilleux qui étonnent les yeux sans parler au cœur: et tous ses tableaux sont puisés dans la nature. Ce sont des actions célèbres, des caractères grands et soutenus par des intrigues bien

liées, sagement conduites, heureusement dénouées. En un mot, rien n'est plus propre à donner une idée des opéra de cet illustre poète, que nos bonnes tragédies. On voit qu'il a tâché d'imiter ces beaux modèles. Il découvre, dans son sujet, ce qu'il renferme de plus intéressant, et s'exprime toujours par des traits hardis : mais un incident auquel on ne s'attendait pas, un écart, quoique heureux, le trahit et fait reconnaître sa patrie. L'élégance et l'harmonie de ses vers semblent laisser peu de chose à faire à la musique, et se font lire avec plaisir, tandis que les paroles de presque tous nos opéra ne sont pas supportables à la lecture. Une dernière preuve en faveur de ses drames lyriques, c'est qu'on les joue en Italie, et qu'on les déclame comme nos tragédies. On en retranche uniquement l'ariette consacrée au chant, et la pièce, quoique privée de cet ornement, et de celui de la musique, n'en est ni moins suivie, ni moins applaudie. Ce poète est naturel, simple, aisé, dans le dialogue ; il entend supérieurement les finesses et les ressources de l'art, prête à sa langue de nouvelles grâces, et répand dans ses ouvrages, même les plus faibles, l'intérêt et la chaleur du sentiment.

Autriche.

Autriche.

Mais on lui refuse l'invention, et en le mettant à la tête des beaux esprits, on l'exclut du rang des hommes de génie.

Sous le règne de Charles VI, l'opéra ultramontain était le spectacle chéri de cette cour. Métastase occupa seul, pendant long-temps, le théâtre impérial; mais le spectacle de ses opéra étant d'une dépense qui ne permettait pas qu'on en jouît souvent dans le cours d'une année, il fallait donc tomber du sublime de la tragédie lyrique dans les grossières bouffonneries de la comédie Allemande.

L'empereur François I.er, élevé dans la langue française, et l'impératrice, son épouse, qui la parlait aussi bien que l'Allemand, établirent, de concert, en 1752, une comédie française dans leur cour, et l'y fixèrent sans interruption. On réserva l'opéra italien pour l'hiver, où la nature, refusant à l'homme ses plus beaux spectacles, le force à recourir à ceux de l'art, et oblige les propriétaires opulens à se rassembler dans les villes, pour le jeu, la danse et la musique. On jouit de tous ces plaisirs à-la-fois au théâtre de la cour de Vienne. Il y a dans l'enceinte de l'édifice destiné aux spectacles des salles de jeu, qui

qui tiennent à celle de la comédie. On passe successivement de l'une à l'autre, pour varier ses amusemens. Ne vous attendez pas, disait un français, à trouver sur le théâtre de cette nation la peinture de ses mœurs. Les Allemands ne veulent pas qu'on les joue : ils ne sont ni plaisans comme nous, ni comiques comme les Italiens. La cour et la noblesse rougissent des entraves que l'ignorance met au progrès des arts et de l'urbanité ; mais elles ont la sagesse de faire contribuer d'autres peuples à leurs plaisirs, et quels peuples ? ceux qui se disputent l'art de plaire, d'enchanter. L'Italien et le Français. Autriche.

A la place des cabales que la jalousie enfante quelquefois à Paris, on ne voit ici qu'une conspiration générale pour les plaisirs du public, et qu'un effort commun de plaire à la cour. La partie des spectacles qu'on doit regarder comme supérieure à Vienne, c'est celle des ballets. J'en ai vu pendant mon séjour, de la plus grande magnificence. Mais celui qui m'a le plus frappé est le port de Marseille. Les danses vives, les airs gais, les habits lestes, tout désignait la province. Les décorations qui représentaient la mer ; le fort Saint-Jean, et les

Autriche.

galériens qu'on voyait travailler sur le port, rendaient cette ville au naturel; des femmes venaient délivrer les forçats, et l'on entendait sur les violons le cri de la lime qui rivoit leurs chaînes. Ce ballet formait une pièce entière à plusieurs scènes. Une place honorable et distinguée, qui attache par le plaisir, un seigneur à la personne de leurs majestés impériales, est celle de directeur de la musique. Elle a le double agrément de rapporter des honoraires considérables, et de n'exiger que du mérite.

Bibliothèque impériale. Ce superbe vaisseau dont l'architecture et la décoration ne laissent rien à desirer, est attenant à la cour; il a deux cent quarante pieds de long; il est orné de colonnes et de pilastres en stuc, dont les bares et les chapitaux sont dorés. On y voit dix-sept statues en marbre, de la maison d'Hapsbourg, et au milieu de la rotonde, celle de l'empereur Charles VI. La bibliothèque du prince Eugène occupe une grande partie de cette rotonde ovale, dont le grand diamètre a près de cent pieds. On y voit aussi plusieurs bustes antiques, parmi lesquels un de Pyrrhus, très-rare; huit globes, dont quatre grands et quatre petits, célestes et terrestres, faits à Venise. Une galerie fait le tour de la salle.

Cabinet des manuscrits. Dans le coin à gauche, on y remarque la carte de l'itinéraire de l'ancien monde, par Peutinger; elle a été gravée en un volume *in-folio*; manuscrit méxicain, en figures coloriées, unique dans son genre, écrit sur de la peau humaine; belle machine représentant le système de Copernic, faite par un homme qui n'avait, dit-on, aucune connaissance dans cette partie. On est toujours étonné de la quantité d'ouvrages de ce genre, qu'on trouve faits par des gens qui ne savaient rien. Manuscrit célèbre de Tite-Live, du cinquième siècle: il manque quelques pages; manuscrit chinois, petit alcoran sur vélin, pris sur un turc par le prince Eugène; *Senatus consultum*, sur les bacchanales, donné l'an 186, avant J. C., en original sur le bronze: c'est le même que cite Tite-Live dans le neuvième livre de la quatrième décade. Ce morceau unique a été trouvé en Calâbre, chez le prince Cigala. Autriche.

Galerie dans le fond à gauche, environ 7000 volumes, imprimés avant 1500. Premier pseautier en caractères mobiles, Mayence, Fust, sur vélin, 1457; *Speculum humanæ salvationis*, acheté à la vente du duc de la Valière, sans date, imprimé en

Autriche.

bois, introuvable; très-beau Virgile gothique, de Mentellin, à Strasbourg; *Christianismi restitutio*, de Servet, 1553, gros *in*-8.°, le seul qui existe avec celui-là est à Paris, moins bien conservé; et tant d'autres.

Dans le grand vaisseau de la bibliothèque est une collection d'estampes superbes; elle contient plus de 700 gros volumes, dont 217 de portraits de tous les âges et de tous les pays; c'est un recueil unique. Bible de Radziwil, très-bien conservée, feuille de huit pouces de hauteur, sur un peu plus de six de largeur, sur laquelle sont écrits, par un Juif, d'un seul côté, sans abréviations et très-lisiblement sans loupe, les cinq livres de Moyse. *Ruth* en allemand, l'ecclésiaste en hébreu, le cantique des cantiques en latin, Esther en syriaque, et le deuteronome en français. En voici la dernière ligne, pour donner une idée de ce travail.

— *Ennemis, qu'ils méritent selon les œuvres de leurs mains: vous leur mettrés comme un bouclier sur le cœur, par le travail dont vous les accablerés, vous les poursuivrés dans votre fureur, et vous les exterminerés, ô Seigneur, de dessous le ciel, comme ils étaient au commence-*

ment : mais il semble que vous nous avés rejetés pour jamais, et que votre colère soit sans retour contre nous. Fin : amen. Autriche.

Cette bibliothèque, digne, à tous égards, de l'admiration des étrangers, contient de douze à quatorze mille manuscrits, et environ trois cent mille volumes. Elle est ouverte au public tous les jours, le matin, excepté les dimanches, fêtes, et les temps de vacances. Elle paraît très-suivie. Il y a six mille florins affectés pour les dépenses courantes. L'arrangement des livres est selon le format, et cette méthode est la seule admissible dans une collection aussi considérable : au bas de l'escalier est un superbe tombeau antique, de la plus grande beauté, orné de bas-reliefs.

Le cabinet des médailles, monnaies et pierres gravées, contient plus de vingt-quatre mille médailles antiques. La partie la plus complète est en médailles consulaires et des empereurs. Il y a entre autres les légions de Marc-Antoine ; et de plus qu'aux autres cabinets les 26.e et 30.e ; la 24.e y est aussi, mais fausse. *Marciana*, *Titiana*, ont extrêmement souffert pour l'inscription. Plusieurs *Pescenius niger* et plusieurs qui manquent dans beaucoup de

cabinets. La description des médailles en deux volumes manuscrits, est faite par l'abbé *Eckel*, garde du cabinet. Il travaille à un ouvrage, intitulé *Doctrina nummorum veterum*, qui aura huit volumes; quatre ont déjà paru.

Autriche.

Ce cabinet est encore plus remarquable par la collection de toutes les monnaies qui est unique dans le monde, quoiqu'elle ne soit pas absolument complète: on y voit en médailles modernes, une médaille d'or en ovale, pesant plus de douze livres. Elle représente Léopold I.er avec sa femme, et quarante autres portraits, prétendus de famille : Pharamond, roi de France, est en tête. On a voulu en faire descendre cet empereur ; cette pièce unique, mais dont l'exécution est médiocre, a été donnée à Léopold I.er par Vinceslas de Rhinbourg, qui prétendait avoir fait ce lingot d'or avec de l'argent, par le moyen de la pierre philosophale.

La collection des pierres est unique pour les grandes pièces; on voit un camée supérieurement exécuté, qui a au-moins sept pouces sur six. Il y a deux sujets, l'un représente l'apothéose d'Auguste, et l'autre des allusions à ses victoires. On y voit

toute sa famille, c'est un onyx acheté à Prague, il y a plus de deux siècles, par Rodolphe II. Il a couté 1200 ducats. L'abbé Eckel a publié sur les principales pièces, un superbe ouvrage, fort bien exécuté à Vienne même. Autriche.

Le cabinet d'histoire naturelle est composé de trois pièces, dont les deux premières contiennent les pierres, les coquillages, les pétrifications, et les minéraux, dont la collection est admirable. Il n'y a aucune espèce d'animaux; ils sont à l'université. On admire dans cette même pièce un bouquet en brillans, fait à Vienne, où l'artiste à fait entrer toutes les pierres précieuses connues. Ce cabinet est public plusieurs jours de la semaine.

Le trésor a son entrée dans la cour des Suisses; dans la première chambre, on voit six bustes en marbre, quelques-uns sont antiques. Dans la seconde sont beaucoup de pièces de cristal de roche; dans le nombre plusieurs sont trop grandes et trop belles, pour qu'on ne les soupçonne pas d'être artificielles. Comme on ne les voit qu'à travers une glace, il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de vérifier la chose. Tout ce qui est dans le trésor a le

même désagrément. Il est rempli de toutes
Autriche. sortes de pièces dans tous les genres. La plus grande partie sont rares et dignes de curiosité.

Le belvéder est un grand et beau bâtiment, situé à l'extrêmité du faubourg de Léopolstad, bâti par le prince Eugène. Il est composé d'un seul pavillon, ayant vingt-sept croisées de face sur les jardins. Le belvéder renferme aujourd'hui la galerie de tableaux de l'empereur. Cette collection réunit à un grand nombre de morceaux de près de cinq cents maîtres, la suite progressive des ouvrages flamands, allemands et italiens; ce qui donne aux amateurs les moyens de se familiariser avec les différentes manières. Cette galerie, qui occupe quatorze pièces au premier étage, outre deux pavillons, et huit au second, contient près de mille trois cents tableaux, dont plus de trois cents de l'école italienne, et le reste des écoles allemande et flamande, anciennes et modernes. Les morceaux de l'école française y sont en trop petit nombre pour qu'on en fasse une classe à part. Cette galerie est publique plusieurs jours de la semaine; et d'ailleurs, on la fait ouvrir quand on veut.

J'oubliais de dire que l'empereur français avait confié la garde de ses livres à un M. Duval, célèbre physicien, dont on raconte l'histoire suivante. Né en Champagne, il était, à l'âge de quinze ans, domestique d'un hermite Lorrain, qui l'occupait à garder les troupeaux de l'hermitage. Dans cet état obscur, le jeune Duval employa ses petites épargnes à acheter une lunette, pour observer les astres. L'empereur, fort jeune alors, se promenant à la campagne avec ses gouverneurs, trouva le petit pâtre, tenant un livre d'une main et de l'autre sa lunette. Ce spectacle le frappa, et Duval sortit bientôt de l'avilissement pour lequel il n'était point né. Il fut envoyé à l'université de Pont-à-Mousson, où il étudia pendant plusieurs années. Durant le séjour qu'il fit dans cette ville, il devint amoureux d'une femme à laquelle il n'avait jamais parlé. Il fit tous ses efforts pour éteindre cette flamme naissante, en cherchant dans les livres saints les secours qu'il aurait vainement attendu de ses forces. Il trouva dans un père de l'église, que la ciguë était un remède efficace contre l'amour. Malheureusement le jeune homme en prit une dose un peu trop forte; il guérit à la vérité

Autriche.

Autriche.

de sa passion, mais il manqua de perdre la vie. De retour à Lunéville, le duc Léopold le nomma son bibliothécaire. Appelé à Florence au changement d'état, il fut, de là, mandé à Vienne pour contribuer à l'éducation de l'archiduc.

CHAPITRE V.

Établissemens militaires. — Arsenaux. — École de génie. — Économie. — Hôpitaux. — Orphelins. — Sourds et muets. — Université. — Académie des arts. — Artistes. — Fabriques. — Environs de Vienne. — Schoenbrun.

Autriche.

Nous ne saurions donner trop d'éloges à la partie des établissemens militaires de l'empereur. Ils sont fort au-dessus de tous ceux que l'on connaît. Plusieurs seraient dignes de servir de modèle. Tous ne sont pas concentrés dans la capitale, ainsi qu'en Danemarck et en Russie, où celui qui a vu Pétersbourg et Copenhague connaît tout. Il n'en est pas de même ici : la quantité de villes que possède la maison d'Autriche, lui a permis de distribuer ses nombreux établissemens dans les diverses parties de sa domination.

Le *grand arsenal* est un bâtiment très-considérable. Dans la cour d'entrée sont les canons, dont une grande partie est neuve.

Autriche.

Il y a, entre autres, deux pièces de 77 livres de balle, une couleuvrine de 21 pieds et demi de long. Elle a été prise à Belgrade en 1717, et pèse au-delà de 19 milliers. La chaîne qui garnit les murs de cette cour, et qui a deux cents toises de long, n'est qu'une partie de celle dont les Turcs se sont servis pour fermer le Danube à Bude où on garde le reste. Les armes sont contenues dans une galerie formant un carré long de trois cent cinquante pieds environ, sur deux cent quarante de large, sans y comprendre les pièces qui sont aux extrémités. On ne peut se faire d'idée de l'ordre, de la symétrie qui règne dans cet arsenal, et de l'immense quantité de fusils, de sabres, de pistolets, et d'armes de toute espèce qu'il contient. On assure qu'il y a de quoi armer trois cent mille hommes. On y voit plusieurs armes extraordinaires, entre autres, un canon de cuir peint en couleur de bronze; une espèce de table creuse, en cuivre, percée de cinquante bouches, sur deux rangs, et pouvant jeter cinquante balles à la fois. Cette machine a été faite en 1678, par Kolmann de Vienne. Elle ne pèse que trois cent quarante-cinq livres. On y voit aussi une grande quantité de drapeaux

et de timbales, l'étendart de Mahomet, pris par Sobieski, lorsqu'il fit lever le siége de Vienne. Les armures et armes de tous les empereurs, depuis Rodolphe, celles de Scanderberg, d'Alexandre Pharnèse, l'habit que portait Gustave Adolphe, à la bataille de Lutzen, où il fut tué, il est de peau très-épaisse, percé à l'avant-bras et aux reins. On trouve ensuite un petit cabinet où est une collection d'armes singulières, tant offensives que défensives. Autriche.

On voit dans l'arsenal des bourgeois, une assez grande quantité d'armes de toute espèce, dans une salle à trois côtés, en fer à cheval, de cent soixante pieds de long, sur plus de quatre-vingt. On y voit aussi la chemise que portait le grand visir Cara Mustapha, lorsqu'il assiégea Vienne en 1683; elle est couverte de signes et de passages de l'alcoran. Dans le même endroit est sa tête et le cordon qui l'étrangla en 1684. Il a été trouvé à Belgrade, quand les impériaux l'ont reprise.

L'*école du génie* est un établissement très-beau et très-complet, le bâtiment est immense; il a cinquante-cinq croisées de face, sans compter deux pavillons aux extrémités. L'un de ces pavillons est un

Autriche. manége couvert ; dans l'autre, sont les places en relief, des principales forteresses autrichiennes. Il y a dans cette maison, environ cent jeunes gens destinés au génie. On a cherché avec raison, dans cette école, à parler beaucoup aux yeux ; il y a des modèles en bois colorié, de toutes les espèces de fortifications, dans le plus grand détail. Une collection d'échantillons de pierres dont est construite la fortification des principales forteresses des Etats de l'empereur. Deux grandes salles où sont en relief, les plans coloriés des différentes places fortes. L'échelle est de treize lignes pour dix toises ; ce sont des ouvrages parfaits, avec lesquels un homme du métier peut saisir, d'un coup-d'œil, l'ensemble d'une place. Voilà véritablement des objets dont on pourrait faire mystère, sans petitesse.

La maison d'économie est un très-grand bâtiment ayant trois grandes cours séparées par deux corps-de-logis. Celui du milieu contient les magasins ; autour sont les différens ateliers et les endroits où l'on éprouve tous les ouvrages. Trois magasins sont au-dessus l'un de l'autre, de près de sept cents pieds de long. Celui d'en-bas, sans voûte, est pour les draps et les cuirs

en pièces. Les deux autres, pour les toiles, les chemises faites au nombre de trois cent mille, et les habits faits pour tous les régimens de l'armée. En un mot, rien n'y manque absolument, depuis les objets principaux, jusqu'aux moindres détails. Autriche.

Les casernes sont au nombre de cinq. Celle qui est à côté du grand hôpital, est la seule qui mérite quelque attention. L'établissement pour la cavalerie est mauvais; l'hôtel de la garde noble hongroise est magnifique.

L'établissement des invalides est peu considérable; il y a tout au plus huit cents soldats. L'école vétérinaire est très-médiocre, nullement comparable à celles que nous avons en France; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que presque tous les établissemens militaires de l'empereur sont parfaits, et que sa cavalerie étant fort nombreuse, semble exiger quelque chose de plus complet et de mieux soigné.

Les hôpitaux sont encore une partie de l'administration qui mérite des éloges. Ce qu'il y a de plus beau est dû à l'empereur Joseph; et tous ceux qui visiteront avec attention les superbes établissemens qu'il a

Autriche.

laissés, regretteront sincèrement que la mort l'ait enlevé sitôt à son pays.

Le grand hôpital, ouvert le 16 août 1782, a extérieurement soixante-seize croisées de face, une grande cour en carré long. Sa plus grande longueur est de cinq cent soixante pieds, la moindre, de quatre cent cinquante. Il y a plus de cent salles pour les malades, hommes ou femmes, en tout, plus de deux mille lits, sans y comprendre ceux des convalescens, et cent cinquante pour les femmes grosses. Elles sont fournies de tout, sans exception, ne sont vues de personne; et les précautions sont telles, qu'il ne peut jamais être prouvé qu'un femme ou une fille ait accouché dans cet hôpital. Tous les malades, sans exception, sont couchés seuls. La propreté des chambres est extrême. Telle salle de cent lits n'a pas plus d'odeur que l'appartement d'un particulier aisé, ce que l'on doit à des ventilateurs placés à toutes les fenêtres. Les escaliers sont quelquefois couverts de tapis, les coridors sont tenus de même; en un mot, aucun hôpital n'a le coup-d'œil de celui-là.

La tour des fous est une grande tour ronde, attenante à l'hôpital, contenant cent trente-neuf

trente-neuf chambres et cinq étages. Au milieu de la tour est un pavillon carré, où logent les gardiens, ils sont quatre par étage. Cet établissement est fort bien tenu. Il n'a pas cet air révoltant qu'ont très-souvent les maisons de cette espèce. Autriche.

L'hôpital militaire a deux grandes cours. Il y a place pour quinze cents lits. Les malades sont couchés seuls ; dans toutes les salles, soit de cet établissement, soit de tous les autres établissemens publics, les ventillateurs sont très-nombreux.

L'école de chirurgie, ouverte en 1784, est un beau bâtiment, avec une grille sur le devant. Douze salles, en y comprenant le théâtre anatomique, en forment l'ensemble. On y a réuni, indépendamment de tout ce qui tient à la pharmacie, dans l'ordre le plus parfait et le plus méthodique, la représentation au naturel, en cire, de toutes les parties du corps humain, avec toutes les maladies dont elles sont affectées. Il y a une salle consacrée aux opérations, une autre où sont tous les instrumens de chirurgie, et toutes les espèces de bandages pour les blessures et opérations, de quelque genre qu'elles soient. La partie des fractures paraît être la plus soignée. Dans une autre salle

Autriche. sont des fœtus de tous les âges, depuis le moment où ils commencent à avoir une forme, jusqu'à huit et neuf mois. Tous ces morceaux viennent de Florence. Ils y ont été faits sous la direction de l'abbé Fontaine; ils sont exécutés avec une vérité admirable, et souvent effrayante. Les douze squelettes, couchés ou debout, qu'on voit dans une des salles, sont de la plus grande beauté et d'un travail incroyable.

La maison des orphelins, fondée en 1785, entretient treize cent cinquante enfans, mais elle ne peut en loger que trois cent quarante; les autres sont répandus chez différens particuliers qui en répondent et reçoivent, en grande partie, la somme fixée par la fondation. Il en coûte, pour faire élever un enfant, trois cents florins par an. On les reçoit depuis l'âge de six ans, et ils en sortent à quatorze. L'instruction est partagée en trois écoles; ils apprennent à lire, à écrire, les principes de la religion, la morale, l'arithmétique, le dessin et les élémens de géométrie. Ceux qui montrent des dispositions extraordinaires ont la facilité de fréquenter les écoles latines et l'académie des beaux-arts. Les enfans ont un habit pour leurs exercices, et un plus propre

pour les dimanches. Ce qui fait l'éloge de cet établissement pour ce qui concerne la santé, c'est que depuis la fondation, jusqu'en septembre 1790, il n'y en est mort que cinq. Les filles sont entièrement séparées des garçons; du reste, les salles et les dortoirs sont les mêmes, si ce n'est que, dans ces derniers, il y a de plus une pièce de bois élevée de terre d'environ cinq pieds, où les filles sont obligées de se suspendre tous les matins, apparemment pour se délier les membres et grandir. Les filles n'ont qu'une classe, et n'apprennent qu'à lire et à écrire; de plus, une école pour apprendre à filer, coudre et tricotter. Elles peuvent sortir à quatorze ans. Il y a, sur la porte, l'inscription suivante : *Orphanis alendis et erudiendis, Josephus* II, 1785. Autriche.

Les jeunes gens sont gardés habituellement par des bas-officiers, anciens militaires.

L'établissement, pour les sourds et muets, est tenu par M. l'abbé Storck, élève de l'abbé de l'Épée. On ne peut donner trop d'éloges à cet établissement. Il n'y a aucun fonds d'attaché. M. l'abbé Storck imite M. l'abbé de l'Épée, dans son désintéressement, et se croit payé de ses sacrifices, par le bonheur de donner une nouvelle vie à des

Autriche.

infortunés. On y voit des personnes des deux sexes. Les hommes apprennent à écrire, à imprimer. Il y a, dans la maison, une imprimerie montée de cinq presses, où l'on imprime la gazette de Hongrie. Chaque atelier n'a, pour diriger les travaux, qu'un seul homme qui ne soit pas sourd et muet. Les filles apprennent à lire, à coudre, à tricoter, et à faire des rubans. Il en coûte cent florins par an pour y placer quelqu'un; on essaie pendant un an ceux qui entrent dans cette maison; si, au bout de ce temps, ils ne comprennent rien, on les renvoie, mais cela est assez rare. Les exercices sont publics le samedi matin.

L'*Université* a un beau vestibule soutenu par des colonnes, mais un peu écrasé. Au premier étage est une belle salle de soixante-douze pieds sur soixante. Cette salle communique à celle de droit et de théologie, qui sont de la plus grande simplicité. Dans la salle de physique et de mécanique, on voit des modèles des découvertes de tout genre et dans tous les arts. Tout ce qui tient à l'électricité et à la physique, un aimant artificiel enlevant trente livres. Le système de Copernic; une nouvelle machine pour scier les pierres et le marbre. Le laboratoire

de chymie mérite d'être vu. Au haut est l'observatoire, une chambre obscure, un assez grand nombre d'instrumens, mais mal soignés et qui paraissent n'être pas visités souvent. Autriche.

La bibliothèque, dont l'emplacement était ci-devant occupé par les Jésuites, est composée uniquement de livres relatifs aux sciences. On y trouve tout ce qui a paru de moderne, même les ouvrages les plus chers et les plus précieux, par les estampes, l'enluminure; elle est en fort bon ordre, classée selon le format des ouvrages et non par langue, ni par ordre de matières. Il n'y a pas d'ouvrages recherchés pour l'ancienneté; cette partie étant très-complette et très-suivie à la bibliothèque impériale, on aurait grand tort de s'en occuper à celle-ci.

L'*Académie des arts* comprend cinq parties, peinture, sculpture, gravure, architecture et commerce, c'est-à-dire, fabriques. Les jeunes gens y apprennent le dessin, pour les étoffes de soie et autres, et tout ce qui est relatif au commerce. Les écoles normales sont dans la même maison. Vienne possède plusieurs artistes d'un grand mérite. *Cazanova*, renommé pour les ba-

tailles, y a été fixé par le prince de Kaunitz.

Autriche. La magnifique collection de la galerie de *Lichtenstein* renferme plus de six cents tableaux, dont beaucoup sont très-précieux. L'architecture du palais est noble, l'escalier fort beau. On trouve une description française de cette galerie, où tous les morceaux sont classés par salles et numérotés : mais elle est à peu près inutile, tout l'ordre ancien étant interverti, et les numéros n'étant plus aux tableaux, il semble qu'on ait pris plaisir à ôter aux amateurs toutes les facilités pour voir commodément les plus belles collections de Vienne. La collection de minéraux de mademoiselle de *Raab*, est une des choses les plus curieuses qu'il y ait à Vienne; le conseiller de Born, mort en 1791, a travaillé plus de douze ans à la former. Elle est complète aujourd'hui; et quand on réfléchira aux facilités sans nombre que lui donnaient ses correspondances avec tous les savans de l'Europe, on sentira le prix de ce cabinet. Il contient six mille morceaux, pas un n'est double, ils sont choisis avec le plus grand soin, et parfaits dans leur genre. Rien n'y manque absolument de ce qui tient aux pierres et aux minéraux. Le tout est renfermé dans près de

cent petits tiroirs qui, tous ensemble, ne tiennent que la place d'une armoire. Ce qui rend cette collection encore plus précieuse, c'est l'ouvrage que M. de Born a publié, où elle est décrite et classée avec tout l'ordre et toute la méthode possibles. Autriche.

Les fabriques sont en très-grand nombre depuis la prohibition des marchandises étrangères : plusieurs méritent d'être vues. Celle d'Hebenstrat, dans le Niebau, a plus de 160 métiers : elle fabrique des velours et toutes sortes d'étoffes en soie, en or et en argent. Les dessins n'en sont pas nouveaux, mais ils sont analogues au goût du pays. On y fait des étoffes brodées en plein, qui coûtent jusqu'à vingt louis l'aune de France : les femmes en font des toques qui reviennent à soixante florins et plus. Il y a de fort belles choses dans la fabrique de porcelaine; les peintures sont très-soignées et de bon goût. Il y a trois cents ouvriers. On ne les voit pas travailler; en général, il semblerait par le mystère qu'on affecte en Allemagne sur les choses les plus simples, qu'on y a trouvé des secrets particuliers dans tous les arts.

La fonderie de Mansfeld est digne d'être vue; on y fond de très-beaux caractères,

Autriche.

et ce sont ceux dont s'est servi Alberti, qui vient de faire imprimer l'ouvrage du baron de Born, sur la minéralogie. C'est un morceau précieux de typographie.

Les libraires ont, ainsi que dans toute l'Allemagne, leurs livres en feuilles, de manière qu'on ne peut jamais les avoir sur-le-champ. Il faut ordinairement attendre vingt-quatre heures pour qu'ils soient brochés, quelquefois moins, mais alors on paye plus cher. Les libraires prétendent qu'ils sont forcés de tenir leurs livres en feuilles, à cause de la trop grande quantité de places qu'ils occuperaient, brochés ou reliés, leur fonds devant être plus considérable qu'ailleurs, à cause des diverses langues qu'on parle en Allemagne, et de la grande fécondité des Allemands qui trouvent moyen d'écrire sur tout. Cela peut être vrai, mais n'en est pas moins incommode.

Quoique les environs de Vienne, soient journellement et surtout le dimanche, le rendez-vous des habitans de toutes les classes, nous ne les avons pas trouvés aussi beaux qu'ils ont la réputation de l'être dans le pays. On les parcourt pour sortir de la ville, pour jouir de la campagne, comme partout, et cela n'influe en rien sur le plus

ou le moins d'agrément qu'ils peuvent offrir.

Autriche.

Schoenbrun est un château de l'empereur, à une petite demi-lieue des lignes. On y arrive par un pont de bois sur la Vienne, à l'entrée duquel sont deux lions, à l'autre bout, deux sphinx. La grande cour, dans laquelle sont deux bassins, a quatre cent vingt pieds de large, sur un peu plus de longueur : à droite et à gauche, il y a des dépendances considérables. A la porte d'entrée sont deux obélisques; ensuite, des deux côtés, un bâtiment ayant treize arcades sur cinq de profondeur, un pavillon dans les deux angles, puis un grand corps de logis, de dix-huit croisées, et un couloir qui joint le château. Toutes ces différentes parties se tiennent et forment le tour de la cour. Les colonnes de la cour et du rez-de-chaussée du château, sont d'ordre toscan, celles du perron au-dessus, composites, tous les pilastres ioniques.

On monte au premier étage par un escalier fort large dont le plafond est peint. On trouve douze pièces meublées fort simplement. Dans plusieurs sont de jolies vues marines, de Bassegio; l'empereur Léopold les a apportées de Florence, ainsi que la

Autriche. collection des miniatures qu'on voit dans la huitième pièce. Ce sont des portraits de famille et autres ; il y en a une vingtaine en émail, qui sont fort beaux.

Les appartemens du rez-de-chaussée, qu'habitait Marie-Thérèse, sont aussi d'une très-grande simplicité, et n'offrent absolument rien de curieux.

Le bâtiment a quarante-une croisées de face sur la cour, sans compter seize sur le retour des aîles qui avancent. Il y a trois étages et une balustrade au haut du château.

Les jardins sont superbes, ont de belles allées et d'assez belles eaux, mais qui jouent rarement, et les bassins paraissent peu soignés. Depuis le château jusqu'au bassin qui termine l'allée, avant d'être à la montagne, il y a trente-deux statues de marbre, quelques-autres dispersées dans les jardins, en tout, peu de bonnes. Du milieu de l'allée qui conduit à la ménagerie, partent des allées de différentes largeurs : plusieurs sont très-longues.

Sur la montagne est un pavillon à jour, de onze arcades sur trois, où du château, il fait le plus singulier effet. On y entre par les extrémités ; on trouve sur son passage des trophées d'armes de grandeur col-

lossale. Le sallon, qui est la seule pièce, occupe le milieu ; il y a trois arcades. Il est orné de colonnes et de pilastres doriques ; on y jouit d'une vue admirable. Il est inconcevable qu'ayant une position pareille, on ait bâti le château dans un fond d'où l'on ne voit rien. Indépendamment de l'escalier pour monter au haut du pavillon, il y a une machine à poulie, par le moyen de laquelle on est guindé dans un fauteuil.

La Grotte est un bassin avec une grande arcade ; elle n'offre que des ruines, des statues, des colonnes, des bustes brisés, des bas-reliefs en pièces, etc.

Les serres chaudes qui renferment les plantes exotiques, sont ce qu'il y a de plus remarquable à Schoenbrun. Cette collection est peut-être unique, et lorsqu'on l'a vue, on a de la peine à se persuader qu'il puisse y en avoir de plus complète. Quatre grandes serres de cent à cent vingt pieds, huit plus petites de cinquante à soixante, et une espèce d'orangerie où sont les plantes qui redoutent le moins le froid. Cette collection passe dix mille plantes, dont plus de six mille d'espèces différentes, de l'Amérique, de l'Inde, mais surtout de l'Ile-de-France, et du cap de Bonne-Espérance. La muscade

Autriche.

et le gérofle sont les seules qui n'ont pu arriver en vie.

Laxembourg, maison de plaisance de l'empereur, qui n'est rien, à trois lieues de Vienne. On s'y rend par un assez beau chemin. La maison du maréchal de Lascy, elle est à trois quarts de lieues de Vienne. En tout, c'est peu de chose.

La maison du comte de Cobenzel, à une lieue et demie de Vienne. Il y a une jolie grotte. La maison, en elle-même, est fort peu de chose. La disette de jolies campagnes a seule pu donner à ces maisons quelque célébrité.

Calemberg, montagne à deux petites lieues de Vienne, où était autrefois une chartreuse qui n'existe plus, dont plusieurs seigneurs de Vienne se sont partagé le terrain; ils y ont bâti des petites maisons; on y jouit d'une vue délicieuse, qui n'est bornée que par des montagnes fort éloignées. On y découvre Presbourg, distant de huit ou neuf milles d'Allemagne.

Neustadt, petite ville à trois postes de Vienne, où est une académie célèbre pour l'éducation de la jeunesse destinée au service. Il y a place pour quatre cents jeunes gens. On les prend à huit ans, rarement

plutôt : ils en sortent après leur éducation finie, ce qui va à dix-huit ou dix-neuf ans. La dépense annuelle de cet établissement est de cent quarante-cinq mille florins, dont quatre-vingt-seize mille fournis par les états d'Autriche, et le reste par l'empereur. Les professeurs sont en partie militaires, en partie civils. On y apprend les mathématiques, les fortifications, les langues bohêmienne, italienne, latine, anglaise et française, le dessin, et généralement tout ce qui concerne l'éducation physique, qui est la partie la plus soignée et la mieux entendue. On peut même dire qu'elle est portée à un point qu'on a peine à se figurer. On donne aux jeunes gens quelques connaissances sur les diverses plantes et grains dont il y a des échantillons dans le parc. On leur fait visiter les fabriques, qui sont en grand nombre dans les environs : en un mot, ils reçoivent une teinture de tout ce qu'on doit connaître en entrant dans le monde, avantage infiniment précieux pour les jeunes gens, qui, ayant ordinairement peu de moyens, sont obligés, presque tous, de faire eux-mêmes leur fortune. On a toujours remarqué parmi ces jeunes gens, un grand esprit de corps qu'ils conservent

Autriche.

Autriche. même dans les régimens, lorsqu'ils se trouvent ensemble. Les exercices du corps sont en très-grand nombre ; le parc est vaste et merveilleusement disposé. Il y a des pièces d'eau où les jeunes gens nagent et se promènent en bâteau. On prend les plus grandes précautions pour surveiller les mœurs.

CHAPITRE VI.

Constitution Germanique. — La Bulle d'Or. — Forme à observer dans l'élection des Empereurs. — Cérémonial de leur couronnement. — Caractères du gouvernement général de l'Allemagne.

Dans une ville où réside le chef de l'empire, on n'entend parler que de la constitution germanique; on l'enseigne publiquement dans les écoles; on en donne des leçons particulières; elle fait le sujet de tous les entretiens, et une grande partie des bibliothèques, traitent du droit public d'Allemagne. Autriche.

On montre dans quelques bibliothèques, le catalogue des onze rois qui doivent avoir gouverné ce pays avant la naissance du christianisme. Les Romains n'en soumirent qu'une petite partie: ils s'établirent le long du Rhin, sur les frontières des Gaules. Le reste conserva sa liberté.

Au commencement de notre ère, l'Allemagne était partagée en différens états qui

Autriche.

ne reconnaissaient point de chef commun ; et, après la chute de l'empire d'occident, il se forma six nations principales, savoir : les Suaves, les Francs, les Saxons, les Frises, les Thuringiens et les Bavarois. Les Francs se rendirent maîtres des Gaules sous la conduite de Clovis, et soumirent à la fin tous ces peuples, de manière que, sous Charlemagne, la France et la Germanie ne formèrent plus qu'un même empire. Ce prince réunit en un seul corps tous ces membres divisés, fit reprendre au gouvernement, cette activité, cette force, qui ont rendu les événemens de son règne dignes de l'admiration de la postérité. Mais cet état de vigueur et d'union n'était pas naturel au système féodal, aussi fut-il de peu de durée, et à la mort de ce monarque, l'ordre n'étant plus soutenu par l'esprit qui l'animait, son empire, partagé en plusieurs royaumes, fut en proie à toutes les calamités qu'entraîne l'anarchie.

L'empire d'Allemagne se sépare du royaume de France, et les descendans de Charlemagne fondent deux grandes monarchies qui, par leur situation respective, deviennent rivales et ennemies l'une de l'autre. Ceux des princes Carlovingiens qui montèrent

montèrent sur le trône impérial, avaient moins dégénéré que ceux qui règnèrent en France. L'autorité souveraine conserva quelque vigueur entre les mains des premiers, et les nobles de Germanie, quoique jouissant de priviléges très-étendus, et possesseurs de domaines considérables, ne parvinrent que lentement à se rendre indépendans. Les grands offices de la couronne continuèrent d'être à la disposition du souverain; et, pendant très-long-temps, les fiefs restèrent dans leur état primitif, sans devenir héréditaires, sans se perpétuer dans les familles auxquelles ils avaient été accordés. Autriche.

La branche Allemande de la race de Charlemagne s'éteignit enfin, et les lâches descendans de ce prince, qui occupaient le trône des Français, étaient tombés dans un tel mépris, que, sans égard pour leurs prétentions, les Allemands usèrent du droit d'un peuple libre, et dans une assemblée de la nation, procédèrent à l'élection de leur empereur.

Pendant cette longue période, l'Allemagne devint le théâtre d'un événement étonnant alors, et aujourd'hui presque incroyable. Les papes qui ne devaient qu'à la bien-

Autriche.

faisance et à la protection des empereurs le pouvoir et la tiare, commencèrent à reclamer une supériorité de juridiction, et en vertu d'une autorité qu'ils prétendaient ne tenir que du ciel, on les vit juger, condamner, excommunier et déposer leurs anciens maîtres. Sans attendre le consentement de la cour impériale, Alexandre II avait été élevé et s'était maintenu sur la chaire de Saint-Pierre. Son fameux successeur Hildebrand, né de parens obscurs en Toscane, tente de le remplacer, et ses manœuvres lui réussissent. Ce pontife, connu sous le nom de Grégoire VII, manifeste, dès ce moment, le système qu'il a formé de soustraire le clergé à l'obéissance des princes séculiers, de réduire l'empire sous la dépendance du Saint-Siège, de soumettre tous les royaumes au sacerdoce, et d'établir à Rome un synode perpétuel, pour l'administration des affaires générales de l'Europe.

Grégoire commence sa rupture avec Henri, sur un prétexte spécieux et populaire. Il se plaint de la vénalité introduite par cet empereur dans la collation des bénéfices ecclésiastiques. Il prétend que le droit de les conserver lui appartient, comme

au chef de l'église, et exige que ce monarque se renferme dans les bornes de sa juridiction civile, sans usurper l'autorité spirituelle du Saint-Siége. Henri refusant de renoncer à des droits dont ses prédécesseurs ont joui, voit fondre sur sa tête toutes les foudres du Vatican. A l'instigation d'Hildebrand et par ses conseils, le feu pape avait osé citer l'empereur à son tribunal. Plus fier, plus impérieux, plus hardi, Grégoire VII veut le renverser du trône, et soumettre à la tiare toutes les couronnes du monde chrétien. Il commence par excommunier le chef de l'empire, prononce sa déposition, excite contre lui sa mère, sa femme, ses enfans, et délie ses sujets du serment de fidélité. Autriche.

Il ne faut pas croire que ces entreprises ne soient que des excès extravagans de l'ambition d'un pontife énivré des hautes idées qu'il a conçues de la puissance ecclésiastique: Grégoire n'est pas moins habile qu'audacieux, et sa présomption est soutenue par de grands talens politiques. Henri voit sa perte; pour la prévenir, il se détermine à passer les Alpes, et à chercher l'absolution aux pieds du trône pontifical. Il se présente à la porte de la for-

Autriche.

teresse de Canosse, où Grégoire était alors avec la fameuse comtesse Mathilde, que les ennemis de ce pape appelaient sa maîtresse. Il est arrêté dans la cour du château, on le dépouille de ses habits, on le couvre d'un cilice, et, nus pieds, il attend que le fier Hildebrand veuille bien décider de son sort. On le laisse languir trois jours dans cet état sous les fenêtres du pontife : enfin, il obtient la faveur de se prosterner aux pieds de son juge, qui daigne l'absoudre, mais avec cette réserve, qu'il se soumettra à tous ses arrêts, fût-ce celui du détrônement; qu'il ne gouvernera, s'il conserve la couronne, que conformément aux intentions de la cour de Rome; qu'il s'abstiendra, en attendant la décision, de tout acte de souveraineté, et se reconnaîtra déchu de tous ses droits, s'il ose violer aucune de ces conditions.

Pendant que l'empereur se deshonore pour retenir une couronne qui lui échappe, les seigneurs et les évêques confirment solennellement sa démission. Les troubles de ce règne auraient encouragé des vassaux moins audacieux que la noblesse d'Allemagne, à s'arroger de nouveaux droits, à augmenter ses priviléges. Tout est en con-

fusion en Allemagne : on y compte jusqu'à quatre chefs, sans qu'on puisse distinguer quel est le véritable. Chacun s'empare de ce qui est à sa bienséance, chacun s'affranchit des obligations, des redevances qui le gênent. Alors le droit public actuel de l'Allemagne commence à naître. On voit le collége des électeurs, celui des princes, celui des villes et celui de la noblesse immédiate, ne dépendre d'aucun monarque particulier, et les états germaniques ne laissent plus à leur chef que la gloire d'être le premier entre ses pareils. Dès le commencement du douzième siècle, les archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne jouissaient, avec les ducs, du droit de choisir l'empereur, avant que de le proposer à la diète. C'est l'origine de la dignité électorale. Autriche.

Pour se rendre plus puissans, les seigneurs désiraient un empereur faible, et il est vraisemblable que Rodolphe, comte de Habsbourg, ne dut son élection qu'à la médiocrité de ses domaines. On ne prévoyait point alors qu'il serait le fondateur d'une maison qui fut long-temps la plus florissante de l'Europe. Rodolphe avait commandé les milices de Strasbourg et de Zurich, et s'était acquis, dans les guerres

Autriche. particulières qui désolaient l'Allemagne, la réputation d'un vaillant capitaine et d'un preux chevalier. Le destin qui l'appelait au premier trône de l'univers, et sa maison au plus haut point des grandeurs humaines, voulut qu'il se trouvât trois électeurs à marier, et qu'il eût trois filles nubiles.

L'événement le plus remarquable du règne d'Albert, son successeur, est la révolution arrivée chez les Suisses. Sous ce règne et les trois précédens, les Allemands semblent avoir perdu l'Italie de vue, et toutes les villes, rentrant dans leurs droits naturels, lèvent l'étendart de la liberté. Gènes et Pise sont les émules de Venise; Florence devient une république illustre, Bologne ne reconnaît ni pape ni empereur : mais la concorde, qui seule aurait pu faire le bonheur de ce pays, en était bannie sans retour; et le premier empereur entreprenant, qui aurait voulu repasser les monts, pouvait renouveler les prétentions et les droits de Charlemagne.

A la mort d'Albert et de son successeur, les électeurs portèrent sur le trône des Césars, Charles de Luxembourg, fils du roi de Bohême. Charles gouverne l'empire sans être capable de le soutenir. On

l'appelait l'empereur des prêtres. Son couronnement en Italie fut, en quelque sorte, le dernier soupir de l'autorité impériale, expirante dans cette contrée. Autriche.

Le monument le plus mémorable de ce monarque, est cette fameuse constitution, si connue sous le nom de bulle d'or, rédigée par le jurisconsulte Barthole, et publiée, en 1356, du consentement de tout le corps germanique. Le style de cette charte se ressent de l'esprit du temps: on y apostrophe les sept péchés mortels, les sept chandeliers de l'apocalypse, les sept dons du Saint-Esprit, pour amener et établir la nécessité de sept électeurs. Cette loi de l'empire fut faite à Nuremberg, en présence des princes, des évêques, des abbés, et même des députés des villes impériales, qui, pour la première fois, assistèrent à ces assemblées de la nation teutonique.

La bulle d'or, ainsi nommée du sceau d'or qui y est attaché, présente, dans trente chapitres, la forme du gouvernement d'Allemagne, l'élection des empereurs, le nombre, la succession des électeurs et leurs fonctions, les priviléges des membres de l'empire, les assemblées générales, le cérémonial de la cour, le service de la table

Autriche.

du monarque, le jour de son couronnement, et ceux où il tient cour solennelle. Les électeurs laïcs y ont un service affecté, à l'exception de ceux de Hanôvre et de Bavière, qui n'existaient point alors. Celui de Saxe, comme maréchal de l'empire, doit paraître dans le lieu de la séance, un bâton blanc dans une main, dans l'autre une mesure d'argent, qu'il remplit d'avoine, et la remet au premier palefrenier. Celui de Brandebourg marche après, et porte une aiguière pleine d'eau, un bassin et une serviette pour donner à laver à l'empereur. Le comte palatin met sur la table des plats chargés de viande, et le roi de Bohême présente à boire dans une coupe remplie de vin.

On sait que les électeurs furent alors fixés au nombre de sept. L'élection doit se faire à Francfort, et le sacre à Aix-la-Chapelle, par l'électeur de Cologne; le plus important des articles est celui qui déclare que le droit d'élire est indivisible, et passe de mâle en mâle au fils aîné, ainsi que la succession sans partage des terres électorales.

Cette bulle a été écrite en latin, parce qu'alors la langue allemande n'était point

encore introduite dans les actes publics. D'ailleurs, Charles IV voulait en faciliter la lecture au pape et aux princes d'Italie qui n'entendaient pas l'allemand. Il est vrai qu'on en fit quelques traductions dans cette langue ; mais, outre qu'elles ne sont point munies du sceau d'or, marque nécessaire de son authenticité, elles diffèrent beaucoup entre elles, et sont, en général, si fautives, qu'il est dangereux de les citer. Autriche.

Les deux tiers de la bulle d'or roulent sur la pompe du couronnement et sur le cérémonial de la cour, dont Charles se montrait idolâtre; c'étaient là les grands objets d'un monarque qui mettait toute la grandeur en étiquettes, et se croyait le souverain des rois en se faisant servir par des princes. Il décida que sa table devait être de trente-six pouces plus élevée que celle de sa femme, et celle de l'impératrice de trois pieds plus haute que celle des électeurs. Dans un festin qui se fit à Metz, où l'on dressa les derniers articles de cette loi, les ducs de Luxembourg et de Brabant servirent à table. Cependant, le croirait-on, malgré cette ostentation, ce fameux empereur était si peu maître dans ses états, que les bouchers de Worms, pour être payés

Autriche.

de leurs avances, arrêtèrent ses équipages, et l'obligèrent, pour sortir d'embarras, d'avoir recours à la bourse de l'évêque. Il eût trouvé plus de crédit dans son royaume de Bohême, où un simple bourgeois lui prêta cent mille écus sur son billet, et trois jours après, dans un repas que lui donna ce même particulier, le prince trouva ce papier sous son couvert.

Ce fut sous le règne d'Albert II que l'Allemagne fut divisée en cercles. Ce mot signifie une partie de l'empire, dans laquelle les souverains séculiers ou ecclésiastiques, évêques, abbés, noblesse immédiate ou villes libres, ont entre eux une association commune pour la conservation de leurs droits réciproques et le maintien de la tranquillité publique. Chaque cercle a un directeur, et, suivant l'etendue de ses états, chaque membre est taxé pour fournir son contingent en hommes ou en argent. Maximilien I.er étendit cette division.

Un service important que cet empereur rendit à l'humanité, est l'abolition de ce tribunal atroce et sanguinaire, connu en Allemagne sous le nom de conseil secret, qui existait surtout en Westphalie. Cette redoutable et cruelle juridiction, que la

tradtion fait remonter jusqu'à Charlemagne, députait secrètement des juges, ou plutôt des bourreaux, qui parcouraient les provinces, prenaient note des coupables, les déféraient au conseil, où ils étaient accusés, condamnés, sans être cités ni entendus; et des satellites à gages exécutaient secrètement l'arrêt odieux de cette terrible inquisition. Autriche.

Après la mort de Maximilien, la dignité impériale fut briguée par les deux plus puissans princes de l'Europe, François I.er et Charles-Quint; les électeurs considérant que, jaloux l'un de l'autre, celui qui serait élu voudrait faire entrer l'empire dans ses animosités particulières, résolurent de leur donner l'exclusion à tous deux, et se réunirent en faveur de l'électeur de Saxe. Ce prince refusa cet honneur; mais, en même temps, il recommanda fortement Charles-Quint, dont les états étaient avantageusement situés pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. Il conseilla seulement aux électeurs de dresser une espèce de traité, et d'y spécifier certaines conditions qui les garantiraient contre l'ambition et la puissance de ce jeune prince.

Telle fut l'origine de la capitulation ou

Autriche.

engagement que contracte l'empereur, immédiatement après son élection, et qu'il jure solennellement d'observer. Les électeurs seuls se sont arrogé le droit de la prescrire; mais il ne peuvent y rien insérer de contraire à la constitution germanique. Aussitôt que l'empereur ou le roi des Romains est élu, on dresse la capitulation, et si le prince désigné refusait de la signer, son élection serait nulle. S'il négligeoit d'en observer les conditions, les électeurs pourraient l'avertir de satisfaire à ses engagemens, et en cas de refus, procéder à un nouveau choix.

Depuis la bulle d'or, les électeurs élisent l'empereur sans aucun trouble, et c'est au seul archevêque de Mayence à les convoquer dans le courant d'un mois, à compter du jour où la mort de l'empereur lui a été notifiée. Les électeurs sont obligés de s'assembler dans l'espace de trois mois, à moins qu'ils ne conviennent entre eux de raccourcir ou de prolonger ce terme.

Le lieu de l'élection était anciennement arbitraire, mais la bulle d'or le fixe à Francfort, de façon pourtant, qu'en cas d'empêchement, on puisse convenir d'une autre

ville, sans préjudicier aux droits de la première.

Les électeurs peuvent se rendre en personne à l'élection, ou envoyer des embassadeurs, munis de leur plein pouvoir. La bulle d'or ne leur permet d'y arriver qu'avec une suite de deux cents personnes, dont cinquante seulement peuvent être armées ; mais le faste qui s'est introduit dans la cour des électeurs a fait oublier cette défense.

Avant l'élection, le magistrat, la bourgeoisie et la garnison de la ville promettent par serment de ne pas la troubler. Les électeurs délibèrent ensuite sur la capitulation et en arrêtent les articles. Tous les étrangers, quels qu'ils puissent être, princes, ambassadeurs et autres qui ne sont point de la suite des électeurs, sont obligés de quitter la ville, pour ôter tout soupçon de collusion, de corruption ou de contrainte. Mais la trop grande rigueur à faire exécuter cette loi, ayant quelquefois donné lieu à des querelles, surtout avec les princes de l'empire, on s'est relâché sur cet usage. D'ailleurs, comme aujourd'hui l'on sait ordinairement d'avance celui qui sera élu, on ne suit plus si rigoureusement cet

article de la bulle d'or; et l'on oblige seu-
Autriche. lement les étrangers à s'absenter la veille de l'élection.

Le jour où elle doit se faire, les électeurs, ou, en leur absence, leurs ambassadeurs, en habits de cérémonie, ayant à leurs côtés les maréchaux héréditaires, qui portent l'épée électorale, montent à cheval, se rendent à l'église où ils entendent la messe, font serment de donner leur suffrage sans partialité ni esprit d'intérêt, et entrent dans le lieu de l'assemblée pour procéder à l'élection. L'archevêque de Mayence recueille les voix suivant l'ordre des électeurs, et donne la sienne, qui est reçue par l'électeur de Saxe. Ils peuvent se la donner à eux-mêmes, et c'est toujours la pluralité qui décide. Le prince sur qui le choix est tombé ou son ambassadeur, fait le serment d'usage, signe la capitulation, retourne à l'église, est présenté au peuple et proclamé empereur.

Les anciens germains ignoraient la cérémonie du couronnement, et se contentaient de proclamer leurs rois, soit en les présentant au peuple sur un bouclier, soit en leur offrant une lance. Charlemagne se fit oindre et couronner à l'imitation des empereurs grecs. Quelques-uns de ses suc-

cesseurs se mirent eux-mêmes la couronne sur la tête. Cette fonction fut ensuite réservée à deux ou trois évêques, et aujourd'hui ce sont les électeurs ecclésiastiques qui l'exercent à-la-fois. Autriche.

Le jour fixé pour la cérémonie, les électeurs séculiers, ou, en cas d'absence, leurs ambassadeurs, portent les ornemens impériaux et accompagnent l'empereur jusqu'à la porte de l'église, où les trois archevêques viennent le recevoir. Pendant la messe, ce monarque prête le serment ordinaire des têtes couronnées, est oint sept fois par le prélat consacrant; et, après s'être revêtu des ornemens de sa nouvelles dignité, il renouvelle ses promesses, créé des chevaliers, se fait recevoir chanoine d'Aix-la-Chapelle.

Après la cérémonie, ce prince, sous un dais, accompagné des électeurs, s'en retourne à pied à l'hôtel-de-ville, où l'attend un magnifique banquet. Trois de ses gardes ferment la marche à cheval, et répandent de toutes parts des médailles d'or et d'argent, sur lesquelles on lit, d'un côté, le nom du nouveau couronné; de l'autre, le jour du couronnement. Ce monarque dîne seul, servi par les archi-officiers de l'empire, ou leurs lieutenans. Le margrave de Brande-

Autriche.

bourg, en qualité d'archi-chambellan, descend du palais, monte à cheval, se rend dans la place, et là, sur une table qui est dressée, il prend un bassin, une serviette, et va donner à laver à l'empereur. Le bassin, la serviette et le cheval appartiennent au comte de Hohenzollern, comme lieutenant héréditaire de l'électeur de Brandebourg. L'électeur de Saxe, monté sur un cheval superbe, le pousse vers un monceau d'avoine élevé près du palais, en remplit une mesure d'argent; la mesure et le cheval appartiennent au comte de Papenheim, vice maréchal, et l'avoine est abandonnée au peuple. Le duc de Bavière court à toute bride à la cuisine, y prend le premier plat qui doit être servi, et le porte au palais. L'électeur de Saxe le reçoit à sa descente de cheval, et marche devant lui un bâton noir à la main: le plat et le cheval sont pour le comte de Widbourg. La bénédiction de la table se fait par les électeurs ecclésiastiques. Celui de Mayence apporte au monarque la constitution et les sceaux de l'empire. Le prince prend les sceaux, les passe au cou de l'archevêque; assure de sa bienveillance les archi-chanceliers, les électeurs, les autres ordres de l'état; jure d'empêcher qu'il ne

soit

soit fait aucune atteinte à leurs droits, de les étendre même de tout son pouvoir. Autriche.

Les grands officiers, après s'être acquittés des différentes fonctions de leurs charges, vont se placer à des tables à droite et à gauche de celle de l'empereur: chacun d'eux à la sienne, et elles sont toutes servies avec magnificence. Il y en a d'autres fort longues, dressées dans la même salle, occupées par les prélats et autres princes de l'empire. Au devant du palais est un aigle à deux têtes, du double bec duquel coulent, pendant le repas, deux ruisseaux de vin. Conformément à une ancienne coutume, on fait rôtir un bœuf tout entier, rempli de différens animaux, qui en ont d'autres dans le ventre : une partie de cette pièce est servie sur la table de l'empereur ; on abandonne le reste au peuple. Lorsqu'on a desservi, l'archevêque de Trèves prononce l'action de grâces, après laquelle le monarque, revêtu de toutes les marques de sa dignité, et précédé des électeurs, princes, ducs, comtes et barons, et de leurs huissiers, est reconduit dans son appartement; le lendemain, l'empereur et les électeurs se font des visites réciproques.

On voit par le précis des révolutions de

Autriche.

la Germanie, comment elle fut d'abord assujettie à un gouvernement monarchique, comment ce gouvernement a été détruit, et par quels moyens les états sont parvenus à l'autorité dont ils jouissent. Ces révolutions ont fait naître le droit public d'Allemagne. Ce droit, qui a pour objet la forme du gouvernement et les prétentions réciproques du chef et des membres de l'empire, est fondé sur les lois de la nation, telles que la bulle d'or, la capitulation des empereurs, le traité d'Osnabruck, les récès de l'empire, la paix publique profane, celle de religion, etc., auxquels le chef et les états sont également assujettis. La forme de leur promulgation a exigé, dans tous les temps, des espèces de diètes, où l'on s'assemblait sous l'autorité du prince, pour délibérer sur les affaires publiques. On réunissait les articles convenus, et ce recueil, qu'on publiait à la fin de chaque diète, était appelé récès de l'empire.

On est peu d'accord sur la véritable forme du gouvernement germanique. Les uns en font un système de républiques confédérées; les autres, un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. Sa monarchie paraît par l'obligation où sont tous les membres

de la nation de prêter serment à l'empereur, et lui demander l'investiture de leurs états; son aristocratie, parce que ce monarque ne peut rien résoudre sans le concours du suffrage des princes; sa démocratie est marquée par les villes impériales ou immédiates qui ont leur voix dans les diètes. D'autres en font une monarchie limitée, dont tous les membres ne reconnaissent qu'un chef, qui leur parle en maître dans l'exercice de son autorité, qui publie en son nom seul toutes les lois, et envers qui ils peuvent commettre tous le crime de lèze-majesté.

Autriche.

CHAPITRE VII.

Joseph II. — Léopold. — François II. — Prince Kaunitz. — Détails militaires. — Description de l'Autriche. — Les villes de Krems et de Newstad, de Lintz et de l'Ens. — Le duché de Stirie. — La Carinthie. — Singulière prise de possession de ce duché.

Autriche.

JOSEPH II n'est monté sur le trône qu'en 1780, à la mort de Marie-Thérèse. Pendant un règne de dix ans, il s'est occupé sans relâche du bonheur de ses sujets. Le temps lui a manqué pour exécuter la plus grande partie de ses plans; mais les établissemens qu'il a pu perfectionner sont admirables, et nous ne connaissons aucun pays en Europe qui en possède de plus dignes des éloges et de l'attention de l'observateur.

Ce prince a eu, comme tous les grands hommes, des ennemis implacables, et ses actions lui ont attiré les plus amères critiques. Joseph montant sur le trône à

trente-neuf ans, craignit qu'une mort prématurée ne l'empêchât de conduire par lui-même son ouvrage à sa perfection, et l'événement a prouvé que sa crainte n'était que trop fondée; reconnaissant l'absolue nécessité de réformes sans nombre, dans toutes les parties de l'administration, il força tout pour vouloir tout faire. Un jour que nous visitions l'hôpital de Vienne, l'un des plus magnifiques établissemens de Joseph II, le chirurgien qui nous accompagnait nous dit, en parlant de ce prince: *On s'est plaint de lui, il était comme du bon vin nouveau; en vieillissant, il serait devenu excellent.* Autriche

Les changemens opérés par ce prince dans les différentes administrations, surtout dans les lois civiles et criminelles, seront des monumens éternels de sa justice et de son humanité. On lui a reproché une sévérité blâmable, dit-on, dans un souverain, qui doit adoucir les sentences au-lieu de les aggraver. Quoique la clémence soit toujours une vertu, nous la croyons déplacée dans l'homme revêtu du pouvoir suprême. Elle touche à la faiblesse, léger défaut dans le simple citoyen, le plus dangereux des vices chez les rois. Leur justice doit, selon nous,

Autriche.

ressembler à la sévérité, paraître même se confondre avec elle. C'est une erreur bien grossière, que celle qui veut que les souverains n'usent de leur autorité que pour faire grâce. Ce droit est sans doute le plus beau dont ils jouissent; mais la tâche pénible qu'ils ont à remplir sur la terre, veut qu'ils oublient souvent la qualité d'hommes pour se rappeler uniquement celle de rois. Quoique ces principes soient opposés à ceux de beaucoup de gens très-estimables, nous n'en persistons pas moins à croire que la conduite d'un roi doit toujours être ferme, juste, sévère, mais la même pour tous ses sujets; il ne doit faire acception de personne. L'innocent de toutes les classes doit trouver en lui un père tendre, le coupable, un père irrité. Joseph ne s'est jamais écarté de ce principe, et la postérité toujours juste, lui paiera le tribut de reconnaissance et d'admiration qu'il a droit d'attendre d'elle, et que ses contemporains lui ont refusé.

Joseph possédait à fond cinq langues, et en parlait plusieurs moins parfaitement. Il était affable, prévenant, et parfaitement instruit. Il avait approfondi la partie militaire de toutes les puissances de l'Europe;

Son activité était infatigable. Les employés dans l'administration, accoutumés à des visites fréquentes que rien n'annonçait, se tenaient sur leurs gardes. Les secrétaires, les commis, pour n'être pas pris en faute, n'y tombaient jamais. On a vu souvent l'empereur arriver le premier aux chancelleries, aux archives et aux différens bureaux: aussi, tout y était-il en règle, et l'ordre le plus exact y régnait-il sans relâche. Cette activité ne se bornait pas aux travaux de l'administration de la capitale; ce prince parcourait ses provinces, quelque. fois avec un seul valet de chambre, à cheval ou dans une mauvaise voiture, comme le plus obscur particulier. Autriche.

Ce prince est mort vingt ans trop tôt. Plusieurs de ses institutions, excellentes en elles-mêmes, ont été blâmées, parce que le public qui n'approfondit rien, qui ne juge que d'après le premier coup-d'œil, a trouvé défectueux des établissemens naissans, qu'une épreuve de quelques années aurait rendu parfaits, si le créateur survivant à son ouvrage, avait pu les rectifier. Presque tous les établissemens, les manufactures, tant de la capitale que des provinces, sont créés ou perfectionnés par lui,

Autriche.

et par lui seul ; en un mot, il ne lui a manqué que des hommes ; ses erreurs sont dues à son pays. Si la providence l'eût placé sur le trône de France, son règne eût formé, peut-être, la plus brillante époque de notre histoire.

Les fatigues de la guerre, les chagrins de toute espèce avaient altéré le tempérament de l'empereur. L'insurrection du Brabant avait fait dans son ame une impression profonde. Nous n'approuvons pas la conduite de Joseph à l'égard de cette portion de ses sujets. Quoi qu'il en soit, tout s'est réuni pour abréger les jours de ce prince, dont la douleur et l'amertume ont empoisonné les derniers momens. Il méritait une plus longue vie et une fin plus douce. L'histoire le vengera de l'injustice de notre génération.

Léopold, si vanté lorsqu'il n'était encore que grand duc de Toscane, a bien déchu de sa renommée, quand il a occupé le trône des Césars. Quelle différence n'y a-t-il pas en effet, entre l'administration de la Toscane et celle de l'Autriche. La Toscane est un état resserré, entouré de voisins trop peu puissans pour n'être pas paisibles : voué conséquemment à une paix

éternelle, le souverain d'une contrée aussi fortunée, ne doit songer qu'à encourager l'agriculture, la population, les arts. Il n'a au-dehors que des relations de forme dont il pourrait se passer. Le grand duc n'avait donc d'autre occupation que de rendre heureux le million d'hommes que le ciel avait soumis à sa domination. Il était le père d'une grande famille qui prospérait tout entière sous ses yeux. Quelle tâche glorieuse, et combien le sort de ce prince nous paraît préférable aux trônes élevés, à ces couronnes brillantes, dont la chute est si terrible, et que les peines, les inquiétudes, les orages, environnent toujours!

Autriche.

Léopold était réellement à sa place à Florence. Une certaine prétention à la philosophie, l'envie de passer pour législateur, la facilité de gouverner ce pays si peu étendu, tout assurait à ce prince un rang honorable dans l'histoire, si la providence ne l'avait pas appelé à un trône où se sont évanouis tous ses droits à l'immortalité.

En 1790, la mort prématurée de Joseph II rendit Léopold possesseur des états héréditaires. Il quitta Florence malheureusement pour sa gloire et pour les pays qu'il allait gouverner. Il apporta à Vienne ce goût d'es-

Autriche.

pionnage, cette police inquisitoriale qui avait rendu Florence la plus sûre et la plus triste de l'Europe; ne voyant pas, ou ne voulant pas voir que les mêmes lois ne conviennent pas à tous les peuples, il crut que tous les états héréditaires devaient être gouvernés comme la Toscane, il tomba dans une erreur bien grossière, et démontra par là que *tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.*

Pendant le court règne de ce prince, le gaspillage des finances a été inconcevable. Joseph avait laissé les coffres pleins, François les a trouvés vides. Léopold étant grand duc, essayait en petit, dans ses états, les opérations qu'il méditait dans l'Autriche, et c'était d'après ces essais qu'elles étaient maintenues, rejetées ou modifiées: les deux frères vivaient dans la meilleure intelligence. Le grand duc avait une déférence marquée pour les volontés de son frère, qui la méritait à tous les titres. Cependant, à sa mort, son premier soin a été de détruire tout ce qui pouvait être détruit sans une secousse violente. L'admiration de Léopold pour son prédécesseur ne s'est pas étendue au-delà de son trépas. Une confiance aveugle dans ses propres forces a remplacé

chez lui tous ces sentimens. Parmi les réformes, celles faites ou projetées dans le militaire, méritent le plus de blâme : il quittait un pays pacifique par sa nature et par sa position, pour en gouverner un que tout rend militaire. Sa situation au milieu de puissances guerrières, la qualité de chef de l'empire, devenu un apanage de la maison d'Autriche, forcent les rois de Hongrie et de Bohême à entretenir des armées formidables. Il est beau, sans doute, d'être philosophe, mais il ne faut pas l'être mal-à-propos, il faut plier la philosophie aux circonstances et la soumettre aux événemens. L'armée désapprouva hautement la conduite de son souverain, et sa mort combla de joie tout ce qui tenait aux troupes, c'est dire beaucoup de gens, dans un pays tout militaire. S'il avait régné dix ans, tous les établissemens militaires auraient été anéantis. Autriche.

Ce prince a occupé deux ans le trône impérial ; il est aujourd'hui avéré que le poison connu sous le nom de *bouillon de Naples*, a terminé ses jours. Il avait plusieurs maîtresses ; il menait une vie qu'on pourrait appeler *crapuleuse*, s'il s'agissait d'un particulier. Il est cons-

Autriche. tant qu'il a reçu le poison de la main d'une de ses maîtresses, bien connue à Vienne. Nous tenons d'un médecin témoin oculaire, que le sur-lendemain de sa mort, ses cheveux tombèrent, et que son corps se couvrit en entier de grosses taches, indices sûrs de son genre de mort. Le silence profond gardé sur cette mort, l'affectation qu'on a mise à écarter tout soupçon de poison, nous paraissent être l'effet d'une politique sage et raisonnée.

L'empereur François a été élevé par M. Collorédo. Joseph II avait, pour cet archiduc, la plus grande amitié; il lui servait de gouverneur jusques dans les moindres détails de l'éducation. Le caractère de ce prince a pris une teinte de celui de son instituteur. Malheureusement, il n'a pas cette universalité de talens que la nature accorde à si peu d'hommes; il est bon, mais faible et point instruit. Il aime passionnément la chasse et la paume, deux goûts qui nous paraissent peu faits pour être ceux d'un souverain, surtout lorsqu'il parvient au trône dans des momens orageux, dans des circonstances pénibles qui doivent mettre à l'épreuve sa jeunesse, et nécessiter tous les secours de la raison et de l'expérience.

Dès le mois de mars 1792, c'est-à-dire, peu de jours après la mort de son père, l'empereur qui n'était encore que roi de Hongrie et de Bohême, reçut des lettres anonymes, où on l'avertissait qu'il se tramait des complots contre sa personne, que le projet des conjurés était de mettre le feu à plusieurs endroits de Vienne, et de se défaire de lui au milieu du trouble inévitable dans cette circonstance, lorsque d'après les principes de l'empereur Joseph, qu'il se proposait de suivre, il se porterait en personne au lieu de l'incendie, pour encourager, par sa présence, les travailleurs. Ce prince n'a point été effrayé; il s'est promené à son ordinaire sans suite dans les rues de Vienne, et n'a eu aucun accident. Autriche.

Prince Kaunitz. Ce ministre mort en 1794, âgé de plus de plus quatre-vingts ans, a servi six souverains et a joui pendant ces six règnes, de la considération la plus méritée. Envoyé dans presque toutes les grandes cours de l'Europe, les quarante premières années de sa vie ont été consacrées à recueillir sur la politique, sur les intérêts des nations, les connaissances les plus étendues qui, mûries ensuite dans une tête froide et heureusement organisée, ont

Autriche. formé l'un des plus grands ministres dont notre siècle puisse s'enorgueillir.

Peu d'hommes ont joui d'égards aussi marqués de la part de leurs maîtres que M. de Kaunitz. L'empereur Joseph a souvent attendu dans son antichambre pour être introduit, et là, confondu avec les courtisans, il leur disait plaisamment : *Croyez vous que je puisse voir M. de Kaunitz aujourd'hui.* Léopold étant arrivé à Vienne, pour succéder à Joseph, lui a présenté son épouse, en présence de toute la cour.

Son genre de vie nous paraît assez curieux pour trouver place ici. Voici quelle était la distribution de sa journée : à huit heures, on entrait chez lui ; il prenait son chocolat, lisait ses lettres, dictait ses réponses, et faisait son travail ministériel, toujours dans son lit ; à deux heures, il se levait ; à quatre, il passait dans son manège, attenant à sa maison du faubourg ; et pendant cinq quarts d'heure, il montait trois chevaux, après quoi, il retournait chez lui faire sa toilette qui était très-recherchée. A sept heures il se mettait à table ; à huit heures et demie, le corps diplomatique se rendait chez lui, et le cercle se prolongeait

jusqu'à dix heures, après quoi il se retirait. Rien ne pouvait changer cet arrangement. Lorsqu'en 1790, le roi et la reine de Naples passèrent quelque temps à Vienne, la reine alla le voir dans la matinée, il la reçut dans son lit, et à deux heures, comme elle ne songeait pas à terminer sa visite, il lui fit entendre que c'était l'heure de son lever, et qu'il serait bien aise d'être seul. Vers la fin du dîner, il se faisait apporter à table, une petite boîte contenant des brosses, des éponges, et il commençait *une toilette de dents* qui durait de vingt à vingt-cinq minutes, dont les convives avaient le spectacle, et se seraient fort bien passés : mais la présence même de l'un des fils du roi d'Angleterre, ne l'a pas empêché de suivre son usage, d'où l'on peut conclure qu'il était invariable. Autriche.

Très-peu de temps avant sa mort, il quitta le maniment des affaires. Jusqu'au dernier moment de sa vie, il a joui de sa gloire et de la considération due à ses longs travaux et à ses grands talens.

Le maréchal Lascy a dirigé pendant longtemps tout ce qui tient au militaire : il était excellent pour la partie de l'économie. C'est à lui que sont dus tous les beaux éta-

Autriche.

blissemens de Vienne et de Prague. S'ils ont quelques défauts, c'est qu'on n'a pas suivi entièrement ses plans.

Les forces militaires de l'empereur sont formidables. L'empereur Joseph, dans sa première campagne contre les Turcs, a eu sur pied près de quatre cent mille hommes effectifs, et avec une armée aussi nombreuse, il a voulu rester sur la défensive, et s'est borné à garder une étendue prodigieuse de frontières, au-lieu de pénétrer chez l'ennemi : c'est-là une grande faute. Aussi cette campagne n'a-t-elle été rien moins que glorieuse pour les armes autrichiennes. Il n'a tenu à rien que Joseph et l'archiduc François ne fussent pris. Ils ont échappé par un miracle. Le soldat autrichien n'est point hardi contre les Turcs, les Hongrois seuls les chargent vigoureusement. Il est impossible de se rendre raison de cet ascendant. Les Autrichiens ont remporté sur les Turcs des victoires nombreuses et éclatantes; ils n'en sont pas plus aguerris contre eux, pendant qu'ils le sont contre les Prussiens, quoique bien plus redoutables. Ils n'ont pas encore oublié que les Turcs sont venus jusqu'aux portes de Vienne. La cavalerie est généralement mal montée,

montée, les Hongrois et surtout les hussards, sont ce qu'il y a de meilleur. Les troupes légères sont très-nombreuses dans les armées impériales. Autriche, Stirie et Carinthie.

Un état purement militaire doit avoir de grands généraux. La perte du maréchal Laudhon est encore récente et n'est pas réparée. Ce général, parvenu par son mérite seul au faîte des honneurs militaires, a emporté les regrets de toute l'armée; officiers et soldats, tous l'ont également pleuré.

L'Autriche, bornée au nord par la Bohême; au midi, par la Stirie; au levant, par la Hongrie; au couchant, par la Bavière, a dans sa plus grande étendue, de l'orient à l'occident, environ quatre-vingt lieues, et près de quarante du midi au nord. Elle est traversée dans toute sa longueur par le Danube. On la partage en haute et basse; et cette division se fait naturellement par la rivière d'Ens. La basse est la plus considérable, tant à cause de son étendue, que parce qu'elle est le siège où résident depuis long-temps les chefs de l'empire. Les autres villes remarquables sont les villes de Kreims, de Newstad, de Baden, etc. La Haute Autriche a pour capitale

celle de Lintz; on y trouve aussi les villes d'Ens, de Steyr, etc.

Autriche, Stirie et Carinthie.

Kreims, près de la rivière de ce nom, est assez bien bâtie; le safran, qui y est d'une qualité supérieure, fait le principal objet de son commerce. Une cataracte du Danube, qui forme un tournant dangereux, n'en est qu'à une petite distance. Près de là, sur un rocher escarpé, on a planté une croix, pour avertir les passans de prendre leurs précautions. Ce gouffre a sa direction vers le centre de la terre, de manière que les bateaux, lorsqu'ils sont chargés, courent risque d'être entraînés au fond de l'eau.

Newstad, petite ville très-forte, l'un des boulevards de l'Autriche, est défendue par un château où l'on met les prisonniers d'Etat. Ce qu'on trouve de remarquable dans cette ville, est sa fabrique de porcelaine, ainsi qu'une manufacture d'épingles et de laiton dans un village voisin. Non loin de là est un désert sablonneux, qui ne produit ni herbes ni plantes, et qu'on tenterait inutilement de cultiver; c'est ce qu'on appelle les landes de Newstad. Plusieurs familles nobles qui n'ont pas assez de fortune pour vivre dans la capitale, se sont retirées dans

cette ville agréable, bien bâtie, mais mal peuplée. Les rues sont larges, tirées au cordeau, et ses places ornées de statues en l'honneur de la Sainte vierge.

Autriche, Stirie et Carinthie.

La ville de Baden, à quelques lieues de Vienne, n'a de célébrité que par ses bains dont on vante la célébrité. Leur source est dans une montagne voisine, d'où elles arrivent par divers canaux. On en trouve dans la ville même et hors de ses murs. L'alun, le sel, et surtout le soufre entrent dans leur substance et se font sentir dans les exhalaisons. Des jardins agréables sont ouverts à ceux qui font usage de ces eaux, et l'on y trouve d'ailleurs tant d'autres sortes d'amusemens, que les habitans de Vienne y font de fréquentes parties de plaisir. La cure entière exige qu'on y prenne soixante bains, et qu'on y reste chaque fois trois heures consécutives.

On va, de là, visiter les manufactures de Neuhaus, l'une de glaces, l'autre de laiton. Dans cette dernière, une roue que l'eau met en mouvement fait jouer seize tours qu'un ouvrier peut arrêter d'un seul coup, sans suspendre le travail des autres travailleurs.

Lintz, capitale de la Haute Autriche,

Autriche, St rie et Carinthie.

est moins considérable par elle-même que par ses faubourgs. L'ancienne ville qui n'est presque composée que d'une rue, renferme le château d'où on découvre une vaste et riante perspective. Tout ce qui peut rendre recommandable la capitale d'une petite contrée, se trouve à peu près réuni dans celle-ci. Située sur la route de Bohême, baignée par le Danube, sa position et ses manufactures la rendent active et commerçante. Ses rues sont belles et larges, et ses places ornées de somptueux édifices. C'est dans cette ville que s'assemblent les états de la province, et que résident à-la-fois le gouvernement et beaucoup de noblesse.

Au confluent du Danube et de l'Ens est bâtie, sur une hauteur, la ville de ce nom qui a le titre de principauté. St.-Syr, à quelques lieues au-dessous, est renommée par ses manufactures d'acier et de fer tirées des mines du pays.

Les états d'Autriche ne composent pas seuls le cercle de ce nom : il comprend encore la Stirie, la Carinthie et la Carniole. Le duché de Stirie faisait anciennement partie du royaume de Bavière. La rivière de Muer, vers le nord, et celle de Drave,

au midi, arrosent cette province et se réunissent à son extrémité. Ce pays, quoique montueux, a pourtant d'excellentes terres labourables. Il est également riche en vins et en bétail, en mines de fer, et les armes qu'on y fabrique sont très-estimées; on y vit à très-bon marché, et l'on ne se souvient pas d'y avoir jamais souffert de disette. Les habitans ne passent ni pour braves, ni pour spirituels; mais en revanche, ils font profession d'une dévotion particulière au culte de la vierge, et restent tranquilles dans leurs foyers, contens des seuls biens que la providence leur envoie. On en compte à peine deux cent mille, répandus dans vingt-deux villes, quatre-vingt-quinze bourgs, et trois cent trente-huit villages. Le lieu principal de la province est la ville de Gratz. Elle est petite, mais bien bâtie, et renferme beaucoup de couvens et de noblesse. Mariencelle est célèbre par les pélerinages qu'y attire une image miraculeuse de la vierge, à laquelle l'impératrice reine fit présent de seize livres douze onces et demi pesant d'argent, lorsqu'elle accoucha, en 1741, d'un prince qui était du même poids.

Autriche, Stirie et Carinthie.

La Carinthie a eu ses ducs particuliers,

Autriche, Stirie et Carinthie.

comme la Stirie, dont elle diffère peu, soit pour la nature et les productions du pays, soit pour le nombre et le caractère des habitans. Clagenfurt en est la capitale, toutes les rues sont alignées, et les remparts si larges, que six carrosses peuvent y rouler de front. Il y a une belle fontaine au milieu de la grande place qui occupe le centre de la cité.

On conserve, dans la même contrée, cette pierre fameuse sur laquelle, à chaque changement de règne, le nouveau souverain devait s'asseoir pour recevoir l'hommage de ses sujets. Le jour marqué pour la cérémonie, le peuple s'assemblait dans une vallée près la ville de St.-Weir, autrefois le chef-lieu de la province. Un paysan montait sur cette pierre, et le prince, vêtu en villageois, tenant une vache noire d'une main, de l'autre une jument, venait à lui, accompagné de ses officiers et de ses gardes. Alors le paysan demandait quel est celui qui marche si fièrement? c'est, répondait le peuple, le nouveau maître qui vient nous gouverner. Est-il noble et chrétien? demandait-il encore. Sera-t-il bon, juste, équitable, défendra-t-il la religion? Protégera-t-il les malheureux, les veuves, les orphe-

lins? Cherchera-t-il à faire le bien de la province? Sera-t-il tout-à-la-fois notre maître et notre père? Paraissant toujours vouloir garder sa place, malgré les réponses affirmatives, il ajoutait, qui pourra me faire descendre de cette pierre? Sur quoi, le maître d'hôtel lui promettait soixante deniers, avec la vache, la jument, les habits que portait le prince, et l'exemption de toutes sortes d'impôts. Sur sa parole, le paysan descendait, touchait doucement avec la main, la joue du duc, et lui permettait de le remplacer. Alors le prince, monté sur la pierre, tenant une épée au-lieu de la houlette, recevait avec acclamation l'hommage et le serment de ses nouveaux sujets. Ces cérémonies ont été observées à tous les changemens jusqu'en 1414. Rien de semblable ne fut pratiqué, lorsque Charles VI reçut l'hommage des habitans. Le villageois, devant qui le monarque aurait dû comparaître, si cet usage avait encore été suivi, fut conduit à la cour, où on l'accueillit de manière à lui faire oublier que ses droits avaient été négligés.

Autriche, Stirie et Carinthie

CHAPITRE VIII.

Route de Vienne à Prague. — Description de cette ville. — Château. — Bibliothèque. — Eglises. — Pont. — Fameuse retraite de Prague. — Description de la Moravie et de la ville d'Olmutz. — Chute d'une espèce de manne en Moravie. — La Silésie. — Ville de Breslau. — Bataille du roi de Prusse. — Productions, manufactures et commerce de la Silésie. — La Lusace.

Bohême.

La route de Vienne à Prague n'est pas aussi bien entretenue qu'elle l'a été. Elle est de vingt-une postes. Le pays qu'on traverse est beau. Il y a quelques jolies petites villes, telles que *Enaym* et *Iglaw:* peu de villages sur le chemin, parce qu'ils sont à quelque distance dans les terres, auprès des rivières et des bois. La poste de Kolin à Planian, est intéressante pour les militaires; c'est là que s'est donnée la fameuse bataille que perdit le roi de Prusse, et qui sauva Prague. En approchant de cette ville,

on trouve, quand on quitte le chemin, le théâtre de la bataille de Prague, qui précéda celle de Kolin; le roi de Prusse et ses soldats y triomphèrent de la nature même, et si le sort de la seconde bataille eût été le même, la Bohême entière était à lui. Bohème.

La ville de Prague est très-grande, et belle dans quelques parties. Plusieurs bâtimens méritent d'être remarqués. On compte à Prague soixante-dix mille habitans, en y comprenant les Juifs, qui y sont en grand nombre: c'est très-peu pour une aussi grande ville; aussi paraît-elle déserte en beaucoup d'endroits; en général, elle a l'air fort triste. On assure cependant que la société y est bonne et agréable pendant l'hiver.

Le bâtiment des invalides est sur le bord de la Moldaw, qui n'est pas navigable, quoiqu'en dise Busching. Ce bâtiment est à un quart de lieue de la ville, devant une montagne : il n'est pas régulier.

La maison d'économie est un des seize établissemens qui existent dans les états de l'empereur. Il est formé sur le même plan que tous les autres. Il comprend quatre maisons, des magasins de toute espèce pour équiper les soldats de pied en cap. Pour

Bohême.

apprécier l'utilité de ces établissemens, il faut imaginer que, par exemple, l'ordre arrivera à Prague de tenir prêt de quoi habiller complètement deux, trois, quatre, dix mille hommes de recrues, qui doivent y passer dans quinze jours, et y séjourner trente-six heures : les dix mille hommes arrivent avec des habits de paysan, et partent habillés complètement.

Le château est sur une hauteur, le bâtiment est fort considérable. L'appartement du roi est composé de douze pièces, dans l'une est le portrait de Marie Thérèse, la couronne de Hongrie sur la tête, avec toute sa famille. A côté du château, est l'église cathédrale, non achevée ; c'est fort peu de chose. L'archevêché est assez joli. On jouit sur cette hauteur d'une vue superbe.

La bibliothèque de l'université est très-belle, on y compte cent trente mille volumes et huit mille manuscrits. Elle est ouverte au public tous les matins. Le manuscrit le plus ancien est le livre des évangiles, en latin, du commencement du onzième siècle, bien conservé, complet : un livre de prières, fait par ordre du roi de Bohême, en 1305. Un Pline sur vélin, de 1350 ou environ, écrit par ordre des magistrats de Prague,

beau et bien conservé; table des logarithmes, écrite de la main de Tichobrahé. Il y a un fonds de six mille florins affecté à cette bibliothèque. Bohême.

L'université a bien dégénéré de ce qu'elle était autrefois; au-lieu de vingt-huit à trente mille étudians, qu'on y comptait il y a trente ans, il n'y en a qu'environ mille quatre cents. Il était encore de douze mille, dont treize cents en logique.

La seule église à voir est celle des Jésuites, pas très-grande, mais très-richement décorée en or et en stuc. Il faut voir le tombeau de Tichobrahé, quoiqu'il n'ait absolument rien de remarquable; c'est simplement une pierre sur laquelle il est représenté debout, vêtu en chevalier. Ce tombeau est dans la plus ancienne église de la ville.

Le pont est magnifique et n'a que mille quatre cent soixante pieds de long, quoique plusieurs voyageurs lui en donnent davantage. Il est décoré de vingt-neuf statues, presque toutes mauvaises: le groupe des quatre parties du monde est le seul morceau qui mérite quelqu'attention, encore n'est-il pas parfait, à beaucoup près. Toutes les statues sont de pierre, à l'exception de celle de Saint-

Bohême.

Jean Népomucène, qui est de métal. Comme c'est de dessus ce pont que ce saint a été précipité, il est tout naturel qu'il y jouisse d'une vénération particulière; en effet, elle ne peut aller plus loin.

L'histoire parlera toujours avec enthousiasme de la retraite de Prague, si glorieuse au maréchal de Belle-Ile, si souvent comparée, préférée même à celle de Xénophon. Maitres de cette capitale, les Français y sont attaqués à leur tour par l'armée autrichienne, la disette se fait bientôt sentir. Le maréchal de Belle Ile obtient une conférence avec le comte de Konigseck, et propose de lui remettre la ville, à condition que l'armée française et la garnison auront la liberté de se retirer avec les honneurs de la guerre. Il appuie cette proposition de toutes les raisons que la valeur française, l'intérêt de l'impératrice, la conservation d'une grande ville peuvent lui suggérer. On le refuse, on veut que l'armée se rende prisonnière: on espère la réduire par famine, sans égard pour cent mille habitans que l'on affamerait en-même-temps. L'Europe, frappée d'étonnement, attend le dénouement de cette scène si peu prévue; ou plutôt elle ne l'attend point, elle croit

le voir, elle l'annonce. En effet, que peut le maréchal, enfermé dans une ville immense, dénuée de fortifications, de remparts, de subsistances, et habitée par autant d'ennemis du nom français, qu'elle compte de citoyens. Il peut retarder sa perte, peut-il l'éviter! Il entend les armées autrichiennes insulter la France par des dérisions amères, et assurer que leur proie ne peut leur échapper. Qu'on se représente la capitale d'un royaume conquis en une seule campagne, les tristes débris de nos troupes, abandonnées par ceux dont on soutenait les intérêts, trahies par nos alliés, livrées à la discrétion d'un ennemi que le sort des armes a mis en droit de faire la loi. Qu'on se figure cette armée en désordre dans les horreurs d'une disette générale, sans espoir de réparer ses pertes, livrant encore des combats, soutenant des assauts, et résolue, à l'exemple de son chef, de s'ensevelir sous ses propres trophées, plutôt que de souscrire à une capitulation qui deshonorerait son courage, et ternirait ses victoires. S'il n'y avait que des ennemis à combattre, il lui resterait encore une ressource dans sa valeur; le salut des vaincus est de n'en pas espérer des vain-

Bohême.

queurs, et souvent ils le trouvent dans leur désespoir. Mais la disette croît, le nombre des combattans diminue plus par la maladie et la famine qui les font périr, que par le fer et le feu d'une nombreuse armée qui les environne, qui les presse, qui les resserre. On continue le blocus, on ouvre la tranchée, on pousse les travaux. Mais une sortie de douze mille hommes apprend aux Autrichiens la difficulté, le danger même de leur entreprise. Les Français rentrent victorieux, amènent avec eux des prisonniers, des drapeaux, des canons : mais ils pleurent la perte des officiers de distinction, morts dans le combat, où Biron, qui les avait commandés, est lui-même blessé. Cette victoire détruit l'espérance des assiégeans, ils renouent la négociation qu'ils avaient rejetée. Mais le maréchal de Belle-Ile refuse à son tour leurs propositions, et, forcés eux-mêmes de songer à se défendre, ils lèvent le siège et courent garder les frontières de la Bohême.

Bohême.

Malgré ces succès, comment conserver ce royaume; quel parti prendra pour lui-même, pour les Français qui lui sont confiés, le chef qui les commande. Belle-Ile ne connaît point les longues incertitudes d'une

oisive frayeur. Il juge d'un coup-d'œil et des obstacles que la constance surmonte, et des périls que brave le courage. Il forme un projet; la sagesse des mesures en prépare l'exécution, le succès en justifie la hardiesse. Il couvre son dessin d'un secret impénétrable, pourvoit à tout, et en une seule nuit, son armée entière, infanterie, cavalerie, chariots chargés de provisions de guerre et de bouche que son génie et ses talens avaient su introduire dans la place, armes, canons, bagages, tout sort, et l'on dirait qu'en sortant le maréchal a scellé les portes de Prague, aucun avis n'interrompt les troupes ennemies. Il traverse leurs quartiers avec autant d'ordre, que si toute son armée n'eût été qu'un seul homme. A leur réveil, instruites de son audace, elles entreprennent de le suivre; il brave leurs efforts: il leur en impose par une fausse route; et tout à coup il traverse les défilés que la hauteur des montagnes, que les glaces, les neiges, faisaient regarder comme impénétrables; ponts brisés, passages coupés, garnisons renforcées, détachemens redoublés, chemins rompus, froid rigoureux, plaines dévastées et environnées d'ennemis, rien ne l'arrête, et par des routes

Bohême.

Bohême.

que l'étude du pays lui a fait connaître, il arrive à Egra, et sauve, par cette généreuse résolution, les restes infortunés de nos braves, qui ne survivent à leur malheur que pour raconter les dangers et la gloire d'une retraite qui fait tant d'honneur à leur général.

Désespéré d'avoir laissé échapper une si belle proie, le prince de Lobkovitz se présente aux portes de Prague, défendue par le valeureux Chevert, et une garnison de six mille hommes. Celui-ci menace de mettre le feu à la ville, si on ne lui accorde pas les honneurs de la guerre et la liberté de suivre le maréchal. Il obtient tout ce qu'il demande et se retire à Egra, la seule place de Bohême, dont Charles VII restât le maître; car ce monarque, qu'on aurait cru au comble de la gloire et du bonheur, devint, par son élévation même, un des plus infortunés princes de la terre.

La nouvelle Prague, fondée par l'empereur Charles IV, et située entièrement dans la plaine, à côté de la ville, est défendue par le château. Ses rues sont larges, droites, remplies de palais et de maisons bâties à la moderne. Elle renferme de grands jardins, et même des vignes et des terres labourables.

labourables. On y voit plusieurs belles églises : ses principaux édifices sont l'hôtel-de-ville, bâtiment superbe, accompagné d'une magnifique place, où se trouve une église avec une tour et une horloge, semblable à celle de Lyon. Les magasins des marchands sont faits en forme de halles couvertes. Bohême.

On compte en Bohême près de cent douze villes, dont quarante sont des villes libres et royales, avec droit de députation aux états-généraux ; deux cents bourgs, trois mille villages, cent cinquante châteaux, et deux millions d'habitans. Les seigneurs, parmi lesquels il y a beaucoup d'Allemands d'origine, dominent sur les gens de la campagne. Ces derniers sont serfs comme en Pologne, obligés de cultiver les terres de leurs maîtres, et ne peuvent quitter le pays sans permission, à moins qu'ils ne se fassent prêtres ou soldats. Pour se garantir des excès d'un pouvoir arbitraire, chaque paysan peut porter ses plaintes contre son seigneur, devant des commissaires nommés par le souverain, et le procureur est obligé de plaider sa cause *gratis*. La langue naturelle et ordinaire est un dialecte d'esclavon, mêlé dans les villes de

Bohême. plusieurs mots allemands, et sans mélange dans les villages.

De tous les objets de commerce qui se fabriquent dans ce royaume, le plus connu en France, est ce qu'on appelle le verre de Bohême. Les autres marchandises fabriquées en Bohême, et qui s'envoient chez l'étranger, sont du papier, de la poterie, des armes à feu, des lames d'épées, du cuir, du fil, et particulièrement de la toile. Une compagnie commerçante a établi un bureau à Cadix, et trafique de là en Amérique; tout ce qui appartient au négoce dépend de la chambre du commerce résidant à Prague, et subordonnée à celle de Vienne.

La Bohême est divisée en cercles; il en est peu qui ne soient connus par quelque bataille perdue par les Autrichiens; car on sait que la Bohême est le principal théâtre des triomphes du roi de Prusse. Je ne nommerai que les pays les plus remarquables par leur singularité. Plus dans le cercle de Raconitk, est un couvent de Bernardins, où se retira un des quatre députés de l'empereur qui furent jetés par les fenêtres du château de Prague. Ce qu'il y eut de particulier dans cette aventure,

c'est qu'il eut le bonheur de tomber sur un tas de fumier, sans se faire de mal. Son secrétaire, obligé de faire le même saut, lui tomba sur le corps, et en se relevant, lui demanda pardon de l'impolitesse qu'il venait de commettre malgré lui. Budesc, dans le cercle de Stanitz, était une ville riche et puissante, où, avant l'établissement du christianisme, les payens avaient une académie célèbre, où l'on enseignait les arts magiques. Zisca, général des hussites, est enterré à Czaslau, la principale ville du cercle de ce nom. Kuttemterg est dans le même cercle. On raconte qu'un moine, ayant trouvé un morceau d'argent, y laissa son froc, pour reconnaître l'endroit où il soupçonnait qu'il y avait une mine. On y bâtit une ville qui fut nommée Montagne-du-Froc, auprès de laquelle sont les plus riches mines d'argent du royaume. La superbe église des Bernardins de Sedletz en est peu éloignée. Beaucoup de gens se font enterrer dans leur cimetière, où l'on a fait, dit-on, transporter de la terre de Canaan. On parle des immenses souterrains de Skalice.

Bohême.

Le roi de Bohême est le premier des électeurs et le grand échanson de l'empire d'Al-

Bohême. lemagne; mais quoique membre du corps germanique, ses états en sont indépendans, et son royaume n'est assujetti à aucune de ses juridictions, à aucune contribution.

Ce pays, borné au levant par la Silésie, au couchant par la Bavière, au midi par l'Autriche, au nord par la Lusace, a quatre-vingt lieues de l'orient à l'occident, et environ soixante du midi au nord. Il est environné de montagnes, où toutes les rivières qui l'arrosent prennent leur source. Une des principales est la Moldaw, qui, après avoir coulé quelque temps du couchant au levant, prend son cours du midi au nord, arrose la ville de Prague, et se jette dans l'Elbe à six ou sept lieues de cette capitale. Les eaux en sont claires, saines, et abondent en poisson, comme les montagnes et les forêts en gibier et en bêtes fauves. Le terroir est généralement fertile. On y recueillerait assez de vin, mais il est rare que les raisins y parviennent à une certaine maturité. On y trouve des mines de fer, de cuivre, d'étain, d'argent et de pierres précieuses. Parmi les eaux minérales, celles d'Egra passent pour les plus salutaires. Les grandes routes qui partent

de la capitale et traversent la Bohême, sont tirées au cordeau. Bohême.

La Moravie, qui tire son nom de la rivière qui l'arrose, faisait, anciennement, partie du royaume de Bohême, dont elle a suivi le sort, et a passé dans la maison d'Autriche. Ce pays est montueux et couvert de bois. Il s'y trouve un grand nombre d'étangs et de marais. On y recueille du vin, mais moins que de blé, et l'on y élève beaucoup de bétail. Les forêts favorisent l'éducation des abeilles. Les noyers y sont très-abondans; mais ce qu'il y a de plus remarquable est une sorte d'encens ou de myrthe fossile, que vous prendriez pour de l'ambre. L'Oder prend sa source dans le voisinage d'Olmutz, et ne devient navigable qu'en Silésie. L'allemand et un dialecte de l'esclavon sont les seules langues du pays, et la religion catholique, la seule dont on permette l'exercice. Les habitans prirent part aux troubles des Hussites, s'en séparèrent ensuite, et formèrent une secte particulière, sous le nom de *frères-moraves*, qui se réfugia en Pologne.

Olmutz, située dans un pays plat, sur un terrain marécageux, et environnée de la rivière de Morave, qui sert à la fortifier,

Bohême.

est une des villes les plus peuplées, des mieux bâties, des plus agréables de l'Allemagne. Les rues en sont larges, droites, bordées de maisons peintes en dehors, et accompagnées de portiques qui peuvent servir de promenade. Sa situation est favorable pour le commerce qu'elle fait avec l'Autriche et les provinces voisines.

En y arrivant, j'y trouvai tout le monde encore occupé d'un de ces phénomènes qui étonnent l'esprit humain, et dont il serait à souhaiter que les physiciens pussent donner l'explication. Il s'agissait d'une manne vraiment nourrissante, et même assez agréable, qui, quelques mois auparavant, était tombée en forme de grêle, et dont on me fit voir un échantillon. La chute de cette graine bienfaisante fut précédée d'un orage venu des monts Krapacs, et qui, porté sur le Palatinat de Cracovie, se partagea en deux colonnes, dont l'une fut poussée vers Ostraw, petite ville de cette contrée, et l'autre alla se décharger dans la Silésie. Comme il y avait alors disette de grains dans le pays, le peuple qui était réduit à se nourrir d'herbes et de légumes, trouva pendant quelques jours un aliment salutaire dans cette espèce de manne; car c'est

ainsi que l'appelaient les gens de la campagne, qui en faisaient, dit-on, des gâteaux cuits sous la cendre; ce que je conçois d'autant moins, qu'après divers essais, je n'y ai rien trouvé de farineux: elle m'a paru avoir plus de rapport avec la substance du navet. Trempés dans l'eau pendant quelques jours, et semés séparément, ces grains de couleur noirâtre et de différentes formes, les uns ronds, les autres ovales, ceux-ci oblongs, ceux-là irréguliers, n'ont donné ni germe, ni racine; ils n'ont fait que s'allonger un peu, ou pour mieux dire se gonfler. Quelques personnes les ont pris pour la racine d'une espèce de cresson fort mince, qu'on voit surnager en abondance sur la surface des eaux croupissantes dans les endroits marécageux, et qui, enveloppée dans les exhalaisons grossières, pompées par le soleil à mesure que les marais se desséchent, peut avoir été transportée dans ce lieu par la force de l'orage. Bohême.

Laissant à gauche le royaume de Bohême, et traversant la Moravie, je m'arrêtai quelque temps à Breslaw. Peu de villes d'Allemagne approchent de sa beauté et de sa grandeur; la rivière d'Ola qui la baigne avant que de se joindre à l'Oder, y ap-

Silesie. porte toutes les commodités de la vie. Ses fortifications sont peu importantes, mais on y trouve de belles places et de jolies maisons. Les rues principales sont d'une largeur convenable. La ville partagée en vieille et nouvelle, a de grands faubourgs dans deux îles formées par l'Oder. Dans l'une est la cathédrale ou le fameux abbé de Prades, dont on a tant parlé, possède un Canonicat. On n'ignore pas que cet ecclésiastique osa soutenir en sorbonne, que toutes les guérisons opérées par J. C. sont des miracles équivoques, qui ressemblent, par bien des endroits, aux guérisons faites par Esculape. Cette proposition, jointe à quelques autres aussi *mal sonnantes*, excita beaucoup de clameurs, et fut condamnée par un arrêt du parlement, par un décret de la faculté de théologie, par un mandement de l'archevêque, et l'abbé de Prades, qu'on accusait de n'être que le prête-nom de cette scène scandaleuse, fut obligé de se rétracter. Il quitta la France, où il ne pouvait guère rester avec tranquillité, et trouva un asile chez le roi de Prusse, qui le fit son lecteur, et chanoine à Breslaw. Les plus belles églises sont occupées par les protestans de la confe-

sion d'Ausbourg. On dit que la cathédrale a pris les usages de celle de Lyon. Les Juifs ont ici plusieurs synagogues, et les Armeniens une église destinée au rit grec. Silésie.

Le gouvernement était anciennement un mélange de monarchie et de quelques restes d'aristocratie que la maison d'Autriche lui avait laissés, et que le roi de Prusse paraissait vouloir confirmer lorsqu'il eut fait la conquête de la Silésie. Il fit assembler le corps de la magistrature pour lui ordonner de rendre la justice en son nom et lui prêter serment de fidélité ; mais cette compagnie l'ayant refusé, il la supprima sur-le-champ, et trouva plus de facilité dans les nouveaux sénateurs qui sentirent combien il serait dangereux de résister à un vainqueur tel que Frédéric.

Les villes les plus considérables de la Silésie, après Breslaw, sont Schweidnitz, Glatz, Brieg, Soppeln, Neisse, Legnitz, Glogau et Crossen. Elles n'ont d'ailleurs rien qui les rende remarquables, que quelques batailles gagnées ou perdues par le roi de Prusse. Ce prince s'enfuit à Molvitz, dans le duché de Brieg, accompagné d'un seul page. Son régiment des gardes avait été mis en piéces, et tous ses officiers

Silésie.

étant morts autour de lui, il laissa le soin de sa vengeance et l'honneur de la victoire à son général Schwerin. Ce combat fut suivi du siége de Brieg, où Frédéric fit une action qui ne doit pas être oubliée. Une bombe tomba sur un magasin de foin qui touchait au château et y mit le feu; le vent porta la flamme sur des bâtimens, qui furent bientôt réduits en cendres. Le roi instruit de ce malheur, fit taire ses batteries, pour donner à la garnison le temps d'éteindre le feu.

La fameuse bataille de Friedberg, gagnée par ce prince sur les Autrichiens, est un autre événement qui rendra à jamais ce pays mémorable dans les fastes de son règne. Le roi de Prusse écrivant à Louis XV la nouvelle de cette victoire, lui dit : J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoi. Schwednitz est une place importante, dans une des plus riantes contrées de la Silésie. On y montre une tour très-élevée, sur laquelle on dit qu'un membre de la magistrature fut condamné à mourir de faim. Il avait accoutumé une pie à entrer tous les soirs par une fenêtre, dans un appartement de l'hôtel-de-ville, et à lui apporter des pièces

d'argent qu'elle trouvait sur la table. On découvrit ces larcins par le moyen d'un ducat qu'on avait marqué exprès ; et le voleur relégué au haut de cette tour, y périt faute de nourriture. Silésie.

Les belles toiles de Silésie qui se transportent dans toute l'Europe, se fabriquent particulièrement à Herschberg. Le plan, l'arrangement et les décorations de ces blancheries méritent l'attention des curieux. Le commerce de cette province a beaucoup augmenté sous la domination prussienne, par les sages réglemens qu'on y a fait sur cet objet. La population de la Silésie, consiste surtout en Allemands et en Polonais; mais la langue des premiers a prévalu. Dans presque toute la partie qui appartient encore à la maison d'Autriche, les affaires se traitent en langue Bohêmienne. Par la convention conclue en 1742, le roi de Prusse s'est engagé à ne rien changer à l'état où il a trouvé la réligion catholique. Cette promesse est parfaitement remplie, et tout le monde y jouit de la plus parfaite tolérance.

La Silésie jouit, en général, d'un sol si fertile, que, dans les bonnes années, elle produit plus de grains qu'il n'en faut pour

Silésie.

sa consommation. On vante en particulier ses fruits et ses légumes, et les cantons peu propres à l'agriculture abondent en bois et en pâturages. Le lin et la garance sont deux autres productions fort cultivées, l'une pour la fabrique de ces belles toiles unies et damassées, qui occupent un si grand nombre d'ouvriers, et l'autre comme un des principaux objets d'exportation.

Le commerce de cette province a beaucoup augmenté sous la domination prussienne, par les sages réglemens qu'on y a faits relativement à cet objet. Plusieurs imprimeries de toiles peintes sont parvenues à un degré de perfection difficile à surpasser. La ville de Reichenbach est connue par ses basins. On fait aussi en différens endroits, du linon uni, rayé et à fleurs, des dentelles d'une extrême finesse, des siamoises et toute sorte de cotonnades. Des maîtres habiles, excellent dans l'art de polir le verre et de le graver. Les papeteries, les forges, les usines sont d'autres sources d'un négoce toujours actif et toujours subsistant.

La Silésie, anciennement réunie à la Pologne, fut ensuite gouvernée sous le titre de duché, par les descendans de Bo-

leslas. Ils y fondèrent successivement différentes principautés, auxquelles ils donnèrent le nom de la ville qui leur servait de résidence. Affoiblie par ces nombreux partages, elle se soumit à un duc de Bohême, qui la transmit à ses successeurs, et c'est ainsi qu'elle passa à la maison d'Autriche, qui la posséda jusqu'à la mort de Charles VI. Le roi de Prusse prétendit alors qu'une partie de cette province avait été usurpée sur la maison électorale de Brandebourg; ses aïeux y avaient renoncé par des transactions réitérées, parce qu'ils étaient faibles; il se trouva puissant, il les reclama et soutint ses prétentions par des victoires. Un traité de paix confirma ce qu'il avait acquis par les armes. La reine de Hongrie céda en toute souveraineté et indépendance du royaume de Bohême, la haute et la basse Silésie avec le comté de Glatz, ne se réservant que les duchés de Teschen, de Troppau; et par ce traité fait à Dresde, en 1745, la plus grande partie de cette province appartient aujourd'hui au roi de Prusse. Silésie.

En suivant le cours de l'Oder, pour me rendre dans la basse Lusace, je vis en passant la ville de Crossen, et le duché qui porte son nom. Elle appartient au roi de Prusse.

Silésie. Cette ville m'a paru assez jolie, et le terroir des environs assez fertile. J'y ai vu des vignobles, beaucoup d'arbres fruitiers, et les ruines d'un château où les anciens ducs faisaient leur résidence.

La Lusace, située entre l'Elbe et l'Oder, peut avoir quarante lieues de longueur sur trente-six de largeur, et environ cent vingt de circuit. Elle appartient aujourd'hui à la maison de Saxe, à l'exception d'une partie de la basse Lusace, que possède l'électeur de Brandebourg. La plupart des habitans sont Allemands d'origine; les autres passent pour un reste d'anciens Vandales, qui ont une langue particulière et des vêtemens qui leur sont propres. Dispersés dans les campagnes, ils vivent dans un continuel esclavage; il leur est même défendu d'apprendre aucun métier, et ce n'est que depuis quelque temps qu'on a établi parmi eux des ministres et des temples; n'ayant auparavant ni culte ni religion. La ville de Bautzen, environnée de fossés, munie de quelques fortifications, et accompagnée de faubourgs très-peuplés, est la capitale de tout le pays.

Guerlitz est une autre cité plus grande, plus riche, plus peuplée que la précédente,

et dont l'église passe pour être une des plus belles de l'Allemagne. On trouve hors des murs, sur une montagne, un saint-sépulcre taillé dans le roc, parfaitement semblable à celui de Jérusalem, et érigé depuis plus de deux siècles, par un particulier qui avait fait deux fois le voyage de la Terre-Sainte. Les draps de Guerlitz sont en grande réputation. Silésie.

Zittau est une assez belle ville, sur la Neisse, environnée de faubourgs, de jardins, et d'un grand nombre de villages. Son principal commerce est en beurre. La basse Lusace est un pays triste, pauvre et marécageux, dont Luceau est la capitale.

CHAPITRE IX.

Commencement de la Saxe. — Le duché électoral. — L'électeur obligé de se retirer à Varsovie. — Lettre curieuse du roi de Prusse à ce prince. — Description de la ville de Dresde. — Le fameux cabinet de l'électeur. — Boet, artiste suédois à Dresde; curiosité de sa maison.

Saxe. La géographie nous apprend que sous le nom de Saxe étaient compris anciennement tous les pays situés entre l'Oder, le Rhin, la Franconie et la mer d'Allemagne. Les Saxons, peuple belliqueux que les uns font venir de la Scythie, les autres de Jutland, s'emparèrent de ces vastes contrées vers le milieu du quatrième siècle, et s'y établirent sous différens chefs, qui prenaient tantôt le titre de rois, tantôt celui de ducs. C'est à peu près là tout ce qu'on sait du commencement de leur histoire. Jaloux de leur liberté, ils eurent plusieurs querelles avec leurs voisins, et se rendirent célèbres par leurs exploits militaires. Ils soutinrent avec une

une égale valeur, de longues guerres contre les descendans de Clovis et nos rois de la seconde race, qui les rendirent enfin leurs tributaires. Charlemagne ne discontinua pas de les combattre, et les soumit après une guerre de trente-deux ans. Ce prince qui, pendant le cours de ses expéditions, avait employé les moyens les plus violens pour les forcer à embrasser le christianisme, fonda dans ce pays plusieurs églises et de nouvelles villes. Leur duc Vitikind, dont la plupart des grandes maisons d'Allemagne se font descendre, donna le premier exemple de conversion. Ce pays fut dès-lors partagé en deux gouvernemens, l'un situé dans la partie du nord, vers l'embouchure du Veser; et l'autre au sud, est dans les environs de l'Elbe. De là, cette distinction de haute et de basse Saxe, que les gouverneurs rendirent héréditaires sous la faible domination des descendans de Charlemagne. Leurs états passèrent par les femmes à différens princes qui les possèdent encore sous différens noms. Le duché électoral de Saxe dont Dresde est la capitale, n'est qu'une portion de l'ancien duché de la haute Saxe possédé successivement par les ducs de Bavière, par les marquis de Brandebourg, Saxe.

et enfin, par le margrave de Misnie, dont
Saxe. la postérité l'a gardé jusqu'à nos jours.

Dresde, sa capitale, est agréablement située sur les deux rives de l'Elbe, dans un terrain bas, mais d'où l'on découvre de jolis points de vue. Ce fleuve la partage en vieille et nouvelle, fortifiée l'une et l'autre, et qui se communiquent par un pont de pierre assis sur dix-neuf arches. On y voit de riches palais, et les maisons particulières, presque toutes uniformes, en font une des plus belles villes de l'Allemagne. Le pont qui réunit les deux villes est un des plus fameux de l'Allemagne. Auguste II le fit élargir, et l'on pratiqua des deux côtés des parapets et des bancs de distance en distance pour la commodité des passans. D'un côté, sont deux statues représentant la Saxe et la Pologne, avec les armes de l'électorat; de l'autre, un crucifix doré, posé sur une roche artificielle.

Cette ville pouvait se vanter de n'avoir jamais été prise, ni même assiégée avant que Frédéric s'en rendît le maître. Il la garda jusqu'au traité de Dresde, qui la restitua à son légitime souverain. Il avait expressément recommandé que l'on n'y fît aucun dégât, et qu'on respectât surtout

les riches cabinets appelés le Magasin vert, parce que les appartemens qui le renfermaient autrefois, étaient peints de cette couleur. Saxe.

L'électeur avait fait faire au roi de Prusse toutes les propositions que les circonstances pouvaient exiger, et n'en avait reçu que cette réponse accablante: « Tout ce que vous « me proposez ne me convient pas; et je « n'ai moi-même aucune proposition à vous « faire. C'est à regret, ajouta-t-il, que je « me vois forcé de me porter à une dé- « marche que mon amitié personnelle pour « le roi de Pologne m'aurait fait éviter, « si les lois de la guerre, les malheurs des « temps et la sûreté de mes propres états « ne la rendaient indispensable. Mais en « prenant ce parti, je déclare de la manière « la plus forte, à sa majesté polonaise, et « à la face de toute l'Europe, que je n'ai « aucun dessein offensif contre ce monar- « que, ni contre ses états; que je n'y entre « pas comme ennemi, mais uniquement « pour ma sûreté, et que je ferai observer « à mes troupes la discipline la plus sévère. « Forcé de céder aux considérations les « plus pressantes, je n'attends que l'heu- « reux moment de remettre à ce prince

« un dépôt qui sera toujours sacré pour
Saxe. « moi. »

Cette réponse était à peine parvenue à sa majesté polonaise, que le prince Ferdinand de Brunswick entrait, sans résistance, dans Léipsick et pillait cette ville. Une autre partie de l'armée prussienne se présentant aux portes de Dresde, le roi de Pologne n'eut que le temps de sortir de sa capitale, et de gagner le camp de Pyrna où ses troupes étaient rassemblées. Frédéric, en entrant dans le palais, trouva la reine qui, aidée de sa fermeté et de son courage, n'avait pas voulu fuir. On lui demanda les clefs des archives : elle refusa de les donner. Des soldats s'avançant pour enfoncer les portes, elle se précipite au-devant d'eux; mais sans aucun égard ni pour son rang, ni pour son sexe, on la repousse, on ouvre les archives par force, et le roi de Prusse est surpris de n'y trouver aucune trace d'un prétendu traité d'alliance offensive qu'il supposait exister contre lui, entre la Saxe, la Russie et l'Autriche.

Le roi de Pologne n'étant plus en sûreté dans ses états d'Allemagne se retire à Varsovie, et son armée de Pyrna, affaiblie par la famine, se rend par capitulation à son

vainqueur, qui l'incorpore, de gré ou de force, dans ses propres troupes. Tel est le spectacle que donna à l'Europe étonnée un monarque conquérant, et dont se ressentit long-temps cette ville éplorée, triste témoin des malheurs de ses maîtres. Saxe.

On assure que la ville de Dresde ne contient guère que quatre-vingt mille habitans, dont un grand nombre sont employés à différentes manufactures. Il s'y fait des draps fins, des serges, des bas, de la toile de lin, des tapisseries, du maroquin, des verres finement travaillés, et d'autres ouvrages en or et en argent. Les glaces se fondent à Frédérichshal, où l'on en fait qui ont jusqu'à cent pouces de hauteur, et de-là sont envoyées à Dresde, pour y être dégrossies et polies. Il y a aussi d'excellens ouvriers pour la taille des marbres, d'autres pour la sculpture et la peinture en émail.

Ce que les environs de la capitale offrent de plus remarquable, sont le château de Moritzbourg, à trois lieues de Dresde où est la vénerie de l'électeur; Pilnitz sur l'Elbe, autre maison de campagne du même prince, dont une partie est à la chinoise, avec un ameublement superbe et de très-beaux jardins. Ce qu'on nomme le village

Saxe.

français, bâti par Auguste II, consiste en trente maisons bâties parallèlement et de même hauteur, où loge la suite du prince, lorsque la cour fait quelque séjour à Pilnitz (1). Je ne parle pas de la superbe maison de campagne du comte de Brulh, ministre du roi de Pologne. Les tableaux précieux qu'il y avait rassemblés à grands frais, sont brûlés; on coupa les arbres et les charmilles de son parc; on démolit l'intérieur de ce palais, mais ces excès furent désavoués par le roi de Prusse.

Les troupes Saxonnes sont fort bien tenues, mal payées, mais suffisamment, vu leur extrême sobriété. L'armée est de vingt-huit mille cinq cents hommes effectifs: elle s'est très-bien montrée lors de la révolte des paysans en 1791. Les étrangers ne sont point reçus dans les troupes Saxonnes, l'avancement y est très-lent. Les gardes à pied sont une troupe superbe; ceux à cheval aussi, mais moins bien tenus; les officiers

(1) Pilnitz est devenu depuis 1791 d'un grand intérêt pour les Français, par la conférence qui s'y est tenue, et dont les suites n'ont pas répondu aux espérances que beaucoup de gens en avaient conçues.

des gardes à pied doivent prouver seize quartiers. La parade a lieu tous les jours à onze heures. Elle ne fut pas même interrompue en 1788, à vingt-sept degrés de froid; aussi emporta-t-on un jour quatorze ou quinze soldats gelés. Saxe.

Dresde est une des villes de l'Europe où un voyageur trouvera le plus d'objets intéressans; mais aussi, il n'en trouvera aucun où la curiosité soit mise autant à contribution. Tout le monde reçoit de l'argent, même les professeurs et les gens du premier ordre qui sont à la tête des cabinets. Nous n'en avons trouvé nulle part d'aussi avides et d'aussi intéressés.

La cour de Dresde était autrefois très-brillante; les carouzels, les tournois, les fêtes de tout genre s'y succédaient sans interruption; aujourd'hui, tout est changé. Plusieurs motifs se sont réunis pour faire adopter à l'électeur actuel un genre de vie entièrement opposé à celui de ses prédécesseurs. La Saxe épuisée par une longue guerre, des dettes énormes contractées forcément pour fournir à des contributions souvent répétées, tout faisait au prince une loi d'embrasser le systême de la plus sévère économie. Mais les princes étant plus

Saxe. en vue que les autres hommes, doivent s'attendre à voir interpréter défavorablement les intentions les plus pures. L'économie de l'électeur est traitée d'avarice, de lésinerie. Les premières charges de la cour n'ont que des honoraires extrêmement modiques; nous ne pouvons blâmer l'électeur à cet égard. L'argent doit être distribué avec discrétion à ceux qui possèdent des charges honorables, que les privilèges et la considération qui leur sont attachés peuvent dédommager de la modicité du traitement.

L'électeur est instruit dans plus d'un genre; il sait plusieurs langues, il aime beaucoup la minéralogie, et surtout la musique. Tout ce qu'on voit dans ses appartemens vient à l'appui de ces assertions. Mais on peut lui reprocher de ne point encourager les arts, de ne point accorder aux gens de mérite la protection qu'ils seraient en droit d'attendre d'un prince éclairé. Cette conduite du souverain doit détruire toute émulation, et nous la trouvons incompréhensible de la part d'un prince que ses connaissances distinguent de la classe commune.

Le prince ne parle plus aux Français de-

puis l'insurrection de 1790, parce qu'on lui a persuadé qu'ils en étaient les auteurs, ce qui est assez indifférent ; mais ce qui est loin de l'être, c'est qu'il ne parle pas davantage aux gens qui lui sont attachés, jamais à aucun officier de ses troupes, encore moins à un soldat. Nous lui rappellerons ce qu'il sait sans doute, que les plus légères marques d'attention du souverain ajoutent beaucoup à l'attachement des troupes, et que nous sommes dans un temps où leurs sentimens pour leur maître ne sont plus une chose indifférente. Nous croyons inutile de citer des exemples. La société de Dresde est fort triste; point de gens riches, point de maisons de représentation. A dix heures, on ne voit plus personne dans les rues, ni de lumière dans les maisons. De temps en temps, quelques grands soupers bien ennuyeux où se trouve toute la ville. Les gens à grande fortune vivent dans leurs terres. La haute société ne se voit qu'entre elle, le second ordre en fait de même. Ces ridicules préjugés qui subsistent dans toute leur force, mettent des obstacles invincibles à ce que les gens à talent soient connus et traités comme ils devraient l'être. Quoiqu'il y ait à Dresde

Saxe.

Saxe.

plusieurs personnes instruites et précieuses à cultiver, un étranger ne peut s'en rapprocher que très-difficilement; nous n'avons pas trouvé les femmes aussi jolies qu'à Vienne, malgré la réputation des Saxonnes. Le libertinage est poussé fort loin à Dresde, et ses suites y sont d'autant plus funestes, qu'il n'y a pas un homme instruit dans l'art de les arrêter.

On voit, dans cette ville, quelques places assez belles : celle au bout du pont, est ornée de la statue équestre d'Auguste II, érigée en 1736.

Il n'y a dans la ville que quelques jardins assez agréables, ouverts au public, celui du palais d'Hollande, celui de l'hôtel de Ruhl, où est une fort belle terrasse sur l'Elbe; la vue y est très-pittoresque. On trouve quelques allées hors la ville, en traversant le fleuve.

Le grand jardin électoral, hors la ville, est beau. On y voit une grande quantité d'oiseaux : à l'entrée sont deux grouppes de marbre, magnifiques. Le palais est fort peu de chose. Les environs de Dresde sont assez agréables et offrent plusieurs promenades intéressantes, parmi lesquelles la vallée de *Plaven* tient le premier rang.

L'église catholique est à côté du pont; le toit est couvert en cuivre et orné de statues; elle est de forme oblongue, pas très-grande, mais très-claire et fort bien décorée. Au maître-autel est un fameux tableau de Mengs, représentant l'ascension : c'est un morceau superbe. Dans les fonds baptismaux, on voit une statue du cavalier Bernin. Cette église n'est achevée que depuis environ cinquante ans, c'est celle de la cour. Son extrême dévotion donne le plaisir de l'y voir souvent. La musique de l'électeur joue tous les dimanches à la messe, et mérite d'être entendue. Voici le moment de parler de la découverte de M. Triklir, excellent violoncelle attaché à la musique électorale. Saxe.

M. Triklir a trouvé le secret d'empêcher les cordes de se désaccorder, soit au froid, soit à la chaleur. Il y a un clavecin arrangé en conséquence. Les deux cordes formant unisson sont sur le même axe, ce qu'on n'avait pas cru possible jusqu'à présent. En une minute, il peut hausser ou baisser son clavecin de ce qu'il veut, fût-ce d'un demi-ton. Il a partagé le ton en cent vingt-huit parties, ce qui est plus qu'il ne faut pour l'oreille la plus exercée. L'électeur est jusqu'à présent, en 1790, la seule personne

Saxe.

qui ait vu le secret à découvert : on peut adapter cette méthode à tous les instrumens à corde, mais M. Triklir, en publiant son secret, ne voudrait pas donner la possibilité de hausser ni de baisser le ton de l'instrument. Il établirait, par ce moyen, un ton universel dans toute l'Europe, ce qui serait fort bien fait, s'il était bien choisi, et très-commode pour les compositeurs et les chanteurs.

Nous vîmes la foire de la fin d'octobre, qui est une des plus fameuses, et celle où l'on se fournit de fourrures et de tous les meubles d'hiver. Elle nous a cependant paru médiocre, quoiqu'elle occupât presque toute la ville, et qu'elle la rendit très-vivante; elle ne dure que deux jours.

Les hôpitaux sont en général peu soignés : il n'y a point de grand établissement dans ce genre.

La manufacture de glaces est à un quart de lieue de Dresde. Les plus grandes glaces que l'on y fabrique ont cent pouces de Saxe de hauteur. On ne les polit pas à main d'homme, mais avec une machine fort simple que l'eau fait tourner : elle agit des quatre côtés de la salle, et met en action trente ou quarante polissoirs. L'ouvrier n'a qu'à

faire glisser la glace, pour en présenter toutes les portées au polissoir. Saxe.

Le moulin à poudre et la machine à forer les canons sont invisibles. On dirait que les Saxons possèdent un secret particulier pour ces deux objets.

Le palais électoral n'a rien de remarquable que son étonnante simplicité. Il est même extraordinaire que le souverain soit ainsi logé dans une ville qui renferme des choses si précieuses, et où les arts ont toujours été cultivés par les princes régnans.

La salle de représentation a beaucoup d'ornemens en argent doré. On voit dans les appartemens plusieurs tableaux de Sylvestre. Il y en a de fort jolis, et deux beaux plafonds. Nous avons vu dans la salle des porcelaines, quelques-uns des vases que le roi de Prusse donna au roi Auguste pour un régiment.

Les collections de l'électeur, dans tous les genres, sont plus ou moins remarquables; quelques-unes sont comparables aux plus belles de l'Europe et même au-dessus.

La galerie électorale est, selon nous, la plus belle collection qui existe en Europe, et au plus, la troisième par le nombre qui excède seize cents tableaux. Ils sont placés

Saxe. dans une galerie à quatre côtés, qu'on nomme galerie extérieure; et une seconde, à trois côtés, dite galerie intérieure. Dans la première sont les tableaux de l'école flamande: ceux de l'école italienne sont dans la seconde. Il y a, de plus, quatre cents tableaux à terre, qui n'ont pu trouver de place, et un cabinet pour les ouvrages en pastel.

Le livre français que l'on vend à Dresde, en 1782, est fort bon pour connaître le sujet et les auteurs des tableaux. Il y a bien eu depuis quelques changemens, mais en petit nombre, et il y manque quelques morceaux nouveaux. Chaque côté de la galerie est divisé en plusieurs parties qui vont de haut en bas, ainsi que le marque la description citée ci-dessus. D'ailleurs, l'inspecteur de la galerie explique chaque tableau avec beaucoup d'attention et de complaisance. La taxe est d'un ducat, et c'est de toutes les curiosités de Dresde, celle où il est le mieux employé. Pour cette somme, on revient deux ou trois fois, car il est impossible de voir cette magnifique collection en moins de sept à huit heures, si l'on veut la voir comme elle le mérite. Si l'on voulait citer les tableaux les plus remarquables,

il faudrait en citer un trop grand nombre.

Saxe.

Le cabinet d'estampes et le suivant sont au *Swinger*, grand bâtiment dont la cour a environ cinq cents pieds dans sa plus grande longueur. On le laisse dépérir en quelques endroits; mais avec du soin, on en ferait aisément un bâtiment agréable.

Le cabinet d'estampes en contient près de cent soixante mille; c'est une très-belle collection. La plus ancienne gravure de l'école allemande est de *Barthélemi Schvill*, et faite en 1440. La plus ancienne, en manière noire, est un œuvre de Louis *Von Sichen*, l'œuvre du prince palatin Rupert, grand amiral d'Angleterre. La plus ancienne gravure de l'école française est de *Léon Daven;* quinze cent quarante, de l'école flamande de *Luc de Leiden;* quinze cent neuf de l'école italienne, de *Maso Finiguerra :* quatorze cent soixante. Il y a un abrégé chronologique de la gravure, dans toutes les écoles. La collection du cabinet d'histoire naturelle est complète dans plusieurs parties, et mérite d'être vue.

La bibliothèque est au palais d'Hollande, dans la nouvelle ville. Ce bâtiment est beau, il est presque carré. Le premier étage comprend dix salles et deux galeries fort grandes,

Saxe. dont l'une est ornée de belles colonnes et statues. Au second étage, il y a une galerie en neuf pièces, contenant cent cinquante mille volumes, et cinq cents manuscrits. La partie la plus complète est l'histoire de tous les pays, et les auteurs grecs et latins.

Ars memorandi, avec des planches en bois, enluminées.

Ars moriendi, la première édition.

Biblia pauperum, planches en bois, le texte sur les planches : ces trois ouvrages sont d'une rareté extrême.

Le cabinet d'antiques est placé au rez-de-chaussée du palais de Hollande. Il y a fort peu, pour ne pas dire point de morceaux entiers. Quelques-uns, pourtant, ne sont pas sans mérite. Cette collection est contenue dans douze pièces.

Le magasin des porcelaines est dans des caves voûtées, au palais d'Hollande; cette collection est sûrement unique. Sans l'avoir vue, on ne peut se faire d'idée de l'immense quantité de morceaux qu'elle renferme : elle passe toute croyance. L'escalier est rempli de vases du Japon, et de différens morceaux de Saxe. Il y a en tout dix-huit pièces, dont quelques-unes ne sont que des cabinets;

cabinets; mais les autres sont d'assez vastes salles, et tout cela est plein. Saxe.

Le trésor embrasse tous les genres. C'est sans contredit le plus riche que l'on connaisse. Tout le monde peut voir cette précieuse collection, renfermée dans sept salles et un cabinet, moyennant une gratification de quelques florins donnés à l'inspecteur, lequel, pour cette raison, ne renvoie personne sous prétexte de fêtes ou de vacances. La première de ces salles, parquetée des différentes espèces de marbre qui se trouvent en Saxe, vous offre d'abord un grand nombre de bronzes très-bien copiés d'après des monumens antiques, et entre autres, le taureau Farnèse. On voit, dans la seconde, un navire mis à la voile. Les matelots y lèvent l'ancre, et l'équipage fait toutes les manœuvres au son d'un agréable concert. Un autre automate représente la sainte famille dans l'étable, où, pendant que les bergers et les rois approchent de l'enfant pour l'adorer, le ciel s'ouvre et les nuées donnent passage à une brillante clarté. Dans une troisième pièce, parmi une nombreuse collection d'ouvrages d'ivoire, travaillés avec une délicatesse infinie, on admire un vaisseau avec tous ses agrès, sur lequel

Saxe. l'artiste a représenté l'arbre généalogique de la maison de Saxe. La quatrième salle est remplie de vases d'or et d'argent, entre lesquels est un vitricum, ou gobelet à boire, d'or massif, qui peut contenir jusqu'à cinq pintes.

La pièce suivante renferme d'autres vases garnis de pierres précieuses. On y voit aussi une très-belle cassette ornée d'émail et une grande table sur laquelle est représenté un jeune prince à cheval, précédé par les vertus occupées à chasser les vices devant lui. Au-dessus de cette table est un tableau de la Madeleine, peint en émail. Ce morceau, le plus grand qui existe en ce genre de peinture, est ovale et d'environ trois pieds de hauteur. L'inspecteur m'apprit, à ce sujet, que quelques années avant la mort de l'empereur Léopold, un artiste suédois nommé Boet, peignit ce monarque avec toute sa famille, en émail sur or. Après que Léopold en eût admiré le travail, on mit le tableau sur un siège, où Boet qui ne s'en était pas aperçu alla s'asseoir, et l'émail s'effaça. On voit encore l'endroit endommagé, quoique le peintre ait épuisé son art pour faire disparaître la fêlure. Ce morceau, qui se conserve dans

le trésor de Vienne, a dix-huit pouces de long, sur onze de large, et a été regardé comme le plus grand de son espèce, jusqu'à ce que Dinglinger eût fait cette Madeleine. Saxe.

Cet artiste, né en Suabe, est mort à Dresde, en 1731, âgé de soixante-sept ans. Pendant le séjour que Pierre-le-Grand fit dans cette ville, en 1717, il ne voulut point loger ailleurs que chez lui, et envoya même en Russie un modèle de sa maison, où Dinglinger avait exécuté plusieurs machines curieuses et utiles. Sur la plate-forme était une citerne, qu'un homme seul, à l'aide d'une pompe qui se trouvait dans la cour, pouvait remplir en fort peu de temps, et d'où l'eau se distribuait dans toutes les chambres. Le même lieu servait encore d'observatoire garni de tous les instrumens astronomiques. On y voyait aussi une espèce de baromètre qui, par le moyen de deux girouettes, et de plusieurs ailes couvertes de toile cirée, indiquait dans les appartemens inférieurs, les degrés de sécheresse et d'humidité, de chaleur et de froid, la force du vent et sa direction. Il y avait enfin, dans cette maison, deux machines hydrauliques, dont l'une faisait jouer un ca-

Saxe.

rillon, et l'autre, par la seule force de l'eau, pouvait faire monter une voiture chargée au haut d'une montagne.

C'est dans la salle où se trouve la Madeleine de Dinglinger, que commencent les portraits des électeurs de Saxe, de grandeur naturelle, avec les habillemens de leur temps. Le premier est celui de Maurice, qui mit la dignité électorale dans la branche Albertine. De là, on passe dans un cabinet de peintures en émail, de vases et de coupes garnies de pierreries. On y voit des tasses d'Onyx, d'Amethyste et de sardoine, avec une cassette de cristal de roche, ornée de très-belles figures. On y a monté, avec avantage, les pierres et les perles qui ont de la ressemblance avec quelques corps naturels. Une perle orientale de la grosseur d'une noix, et qui choquait la vue avant que de passer par les mains de l'artiste, a été si adroitement entourée d'or et d'émail, qu'elle forme présentement les épaules, la poitrine et le corps d'un nain contrefait. Une perle employée dans une autre figure, représente deux fesses parfaitement belles; une autre, le corps d'un invalide Suédois qui demande l'aumône. On ne saurait assez admirer le

morceau qui représente l'histoire de Jonas; la baleine, le vaisseau, le prophète et le bord de la mer sont formés par des perles ingénieusement jointes ensemble; et les rochers qui s'élèvent autour de ce grouppe, sont rendus par différentes sortes de pierres précieuses. Deux autres figures d'hommes portant sur des perches des grappes de raisins faites d'une émeraude orientale, imitent parfaitement la nature. Saxe.

De ce cabinet, on entre dans une cinquième salle, où l'on voit encore plusieurs cassettes émaillées, couvertes de turquoises et de rubis, quelques dessus de tables ornés à la mosaïque; un crucifix et quatre petites pyramides d'un marbre d'Arabie, qu'on ne trouve plus, et dont Benoît XIII a fait présent au cabinet. Parmi une quantité considérable d'ouvrages de cristal de roche, on distingue une sphère d'une pureté parfaite, et plusieurs tasses faites avec des œufs d'autruche, montées en or émaillé. Je ne parle pas d'une infinité d'autres curiosités travaillées en nacre de perle, ni d'une montagne d'or, couverte de perles d'une grandeur considérable, mais qu'on n'a jamais pu arrondir.

On voit au milieu de la sixième salle,

Saxe.

une pendule pratiquée dans un buste de femme, qui, à chaque minute, tourne la tête d'un côté et la retourne de l'autre. Enfin, dans la sixième salle, on remarque un grand vase d'émail soutenu par un jeune nègre qui porte sur sa poitrine un ornement garni de diamans : vis-à-vis de ce nègre, il en paraît un autre qui tient dans une corbeille toutes sortes de cristaux, et des échantillons de mines d'or et d'argent qui se trouvent dans le pays. On voit sur une table la représentation parfaite de la manière dont se célèbre le jour de la naissance du grand mogol. Le prince est assis sur son trône, et les grands de ses états s'inclinent devant lui chargés de présens. Dans le vestibule, on aperçoit des gardes, des éléphans, et tout le cortége d'une cour orientale. Ce morceau est composé d'or, d'argent, d'émail et de pierreries. Dinglinger y a travaillé avec quinze ouvriers pendant plus de dix ans.

Le même artiste a enrichi ce trésor de deux autres chefs-d'œuvre non moins précieux que le précédent ; l'un représente les sacrifices et le culte des anciens Égyptiens dont la plupart des figures sont de jaspe orné d'émail et de pierres rares. Dans l'au-

tre, on voit une sardoine de la longueur de dix-huit pouces sur huit de large; le triomphe de Bacchus en relief; le tout est entouré d'une mascarade et de personnages burlesques qui imitent les bacchanales. Une perle irrégulière, de la grandeur d'une petite noix, forme le buste d'un arlequin, dont le chapeau est fait d'une autre perle adroitement ajoutée à la première. Saxe.

Le cabinet des armes rassemble une multitude de choses de tous les genres; des habillemens de toutes les espèces et de toutes les nations, turcs, indiens, tartares, japonais, etc. Une grande partie a servi aux carousels de 1709 et 1719, et atteste leur magnificence. On ne peut entrer dans le détail de tout ce que renferme cette singulière collection. Il suffira de dire qu'elle est immense. On y voit entre autres curiosités, l'épée et le chapeau du czar Pierre Ier. Beaucoup de ces choses ont perdu de leur éclat, par le laps du temps, et par l'impossibilité de les soigner toutes, mais plusieurs seraient encore de mise. En tout, ce magasin est d'une richesse qui étonne, et qu'on aura peine à concevoir, si l'on veut penser aux sommes qu'il a dû en coûter pour rassembler tous ces objets.

Saxe.

Il y a fort peu d'établissemens militaires à Dresde. Nous n'y connaissons que l'école des cadets : elle suffit cependant, vu la longue paix dont jouit la Saxe, et l'extrême lenteur dans l'avancement qui en est la suite, mais qui est portée à un point extraordinaire. Il y avait à la fin de 1790, des lieutenans qui avaient fait la guerre de sept ans.

L'arsenal est un bâtiment carré et irrégulier. Le bas est rempli de canons, d'obusiers, de mortiers en assez grande quantité; tous sont sur leurs affûts, prêts à être employés. Dehors sont les bombes et les boulets ; l'arrangement des bombes y est fort bon ; parmi plusieurs armes anciennes et singulières, on voit une espèce de mortier à peu près carré, dont la bouche est divisée en soixante-quatre parties qui jettent chacune une balle. Cette machine se charge par le haut, elle a été faite il y a deux cents ans. On dit que cet arsenal peut armer quatre-vingt mille hommes ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est très-complet et parfaitement bien tenu.

CHAPITRE X.

Freibourg, mines d'amalgamation. — Kœnigstein. — Meissen. — Leipsich. — Wittemberg.

A deux lieues de Dresde, est Freiberg. Cette ville est assez grande, mais peu peuplée, ne contenant que dix à douze mille ames; Busching lui en donne soixante mille: c'est un endroit fort intéressant pour la partie des mines, et qu'un voyageur curieux ne peut s'empêcher de visiter: les environs en sont également intéressans pour les militaires, par la bataille qu'y a gagnée le prince Henri de Prusse, en 1760. Saxe.

Il y a à Freiberg une académie de mines qui a une très-grande réputation, et qui la mérite. M. Werner est un des plus savans minéralogistes existans; il s'est surtout appliqué à la partie des pierres précieuses, dont il possède une collection unique dans toutes leurs nuances et selon leurs diverses configurations. Il faut voir aussi le cabinet d'histoire naturelle qui est à l'académie; il est très-complet et très-bien classé.

Saxe.

Tous les environs de Freiberg sont pleins de mines; on en compte jusqu'à deux cent cinquante en exploitation, qui occupent environ cinq mille mineurs: on en emploie dix mille dans tout le district. Il y a des mines d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain. Toutes les mines, à côté de Freiberg, appartiennent à des particuliers, à l'exception d'une qui est à l'électeur. Ce n'est pas la plus riche. Dans ce grand nombre de mines, plusieurs ne sont pas en rapport. La plus riche de tout ce canton donne quatre livres d'argent par quintal. Le produit annuel de toutes les mines d'argent est de cinquante mille marcs, et dans peu il ira plus loin.

Les mineurs ne travaillent que cinq jours par semaine, et huit heures par jour; de manière que de trois cents ouvriers qui travaillent à la mine de l'électeur, cent sont toujours en activité. Ils sont assez mal payés. Presque tous ces mineurs ont femme et enfans. Leur extrême sobriété fait qu'ils peuvent vivre avec un médiocre salaire. Auprès de la mine, on verra toutes les opérations que subit la pierre avant d'être transportée à la maison d'amalgamation; comment elle est brisée, le bon séparé du mauvais,

moulue par des pilons, et enfin, chargée sur le canal, pour être conduite à l'amalgame. Nous ne nous étendrons pas sur ces diverses opérations qui sont les mêmes dans toutes les mines. L'établissement de l'amalgamation, porté à un point de perfection qui ne laisse rien à desirer, est une des choses les plus curieuses qui existent; il vaut seul la peine d'aller à Freiberg, et nous le conseillons à tout voyageur qui cherche à s'instruire. Ce qui le rend plus précieux encore, c'est qu'il est le seul en Europe qui soit aussi complet et aussi bien entendu. Celui de Hongrie, quoique formé avant celui-ci, n'en approche pas encore. Voici la description exacte de cet établissement, prise sur les lieux. Saxe.

La seule maison d'amalgamation qui soit à Freiberg appartient à l'électeur. Elle est à une demi-lieue de la ville. On sait que l'amalgame est l'opération par laquelle on sépare le métal du minérai, par le moyen du mercure. Cet établissement a été commencé en avril 1788, et il est en activité depuis le même mois 1790. Le bâtiment est un carré long de près de 180 pieds de long, sur plus de 78.

On voit d'abord l'endroit où aboutit le

canal et où débarque le minérai sortant des
Saxe. mines, et ayant subi les opérations dont on a parlé plus haut. Dans ce magasin se font les essais d'après lesquels le minérai est payé aux propriétaires, de manière que tout ce qui est amalgamé appartient à l'électeur, soit parce qu'il vient de sa mine, soit parce qu'il l'a acheté. De ce magasin, le minérai est transporté dans un endroit où on l'étale sur des planches; on fait tomber dessus du sel passé dans un crible, et on mêle alternativement une couche de minérai et une moins épaisse de sel, jusqu'à la hauteur de trois pieds environ; ensuite on le mêle et on le pose au-dessus des fourneaux de grillage qui sont dans l'étage inférieur. Ils sont au nombre de quatre; on y fait entrer le minérai par des entonnoirs. Le minérai, descendu par ce moyen dans la chambre du grillage, y est séché avant d'être grillé. On le remue continuellement avec des rateaux de fer.

Le minérai retiré des fourneaux est jeté dans une fosse pour y refroidir. De là on le jete dans une caisse, au fond de laquelle est un crible formant deux plans inclinés. Les gros grains tombent dans un entonnoir pratiqué au milieu, les plus petits dans

un autre crible plus fin qui est au-dessous, et de là dans un tamis de crin de cheval, qui ne laisse passer que la poudre la plus fine. Tous ces cribles sont enchâssés dans des coulisses, où ils n'ont guère qu'un pouce et demi de jeu. Ils jouent par le moyen de l'eau, et on leur donne un mouvement plus ou moins précipité. La partie qui est restée dans l'entonnoir ou tombée dans le crible ou dans le tamis, est jetée par un autre entonnoir dans un endroit où elle est broyée par des meules et réduite en farine. Saxe.

La poudre devenue impalpable est vidée dans des barils de bois cerclés en fer, à raison de dix quintaux par baril. On y ajoute trois quintaux d'eau clarifiée, dont on a toujours un réservoir plein. On y ajoute encore soixante livres de fer par baril. Ce fer est pour saturer les acides contenus dans le minérai. Le baril, ainsi chargé, tourne une heure, il se forme une pâte, et c'est alors qu'on introduit le mercure. Les barils doivent ensuite tourner dix heures, au bout desquelles l'amalgamation est faite. L'amalgamation finie, on ôte le bondon de chaque baril, et on le remplace par un autre, troué comme une écumoire, au-

Saxe. quel est adapté un robinet, lequel étant ouvert, le mercure et l'amalgame tombent dans un tuyau de fer, et de là dans un canal général, d'où ils tombent dans un sac de coutil, placé dans une pièce voisine. Le mercure pur en sort et tombe dans une cuve de pierre, d'où il est tiré pour servir de nouveau. L'amalgame reste dans le sac de coutil en espèce de pâte. Il est alors composé de six parties de mercure, et d'une d'argent, toujours mêlé d'un peu de cuivre. Il est mis de là sur des plaques de fer posées par étage, sur une espèce de candélâbre, qui est dans un récipient où il y a de l'eau. On baisse dessus une cloche de fer, du poids de quatre quintaux, qu'un seul homme fait mouvoir très-aisément. On pose sur le tout un grand fourneau à vent, où l'on met du charbon. Après un coup de feu de dix heures, on retire le tout, le mercure est tombé dans l'eau, et l'argent reste sous différentes formes sur les lames de fer où on l'avait placé. Après cette opération, l'argent se trouve encore mêlé de quelques parties du cuivre, d'où on le sépare dans les raffineries: en trente heures, au plus, en prenant la pierre dans la mine, on peut la réduire à ce dernier état.

On est étonné de voir aussi peu d'ouvriers dans un si grand établissement ; ils sont au nombre de trente-trois, en tout, divisés en deux classes, parce que le travail n'est pas interrompu. Les ouvriers travaillent douze heures. La main d'œuvre y est tellement ménagée, qu'il n'y a habituellement que douze hommes en activité. Tout s'y fait par la mécanique la plus simple et la plus économique. Saxe.

Kœnigstein est une forteresse à trois mille de Dresde. On passe, en y allant, à Pyrna, que Frédéric II a rendu célèbre par la prise de l'armée Saxonne, qui y était campée, et à laquelle il fit couper tous les passages. On prend à la chancellerie de Dresde, une permission qui coûte un ducat, par une suite de cet esprit de rapine qui règne ici. Les trois quarts des choses ne méritent pas d'être vues. Il ne faut voir que le puits et les casemates. Le puits a, dit-on, trois cents toises de profondeur. Ce puits, taillé dans le roc, est plus bas que l'Elbe, et ne tarit jamais. On a été quarante ans à le construire. Les seaux sont dix minutes à monter, et lorsqu'on jette de l'eau dans le puits, il faut vingt secondes pour l'entendre tomber.

Saxe.

Les casemates sont très-belles, peut-être un peu étroites; lorsqu'elles seront finies, on pourra y loger plus de deux mille hommes. En faisant le tour en haut, on a une vue très-étendue et très-variée. Cette forteresse est d'autant plus importante, que dans un moment critique, elle servirait à conserver le trésor, la galerie des tableaux, tous les objets précieux, soit de l'électeur, soit de ses sujets.

De Dresde à Meissen la route est belle. Cette ville n'en est qu'à six ou sept lieues, et c'est le seul endroit de tout l'électorat où se fabrique cette riche porcelaine de Saxe, qui est si renommée. Je profitai du voisinage pour visiter cette manufacture. Mais par les précautions que l'on prend pour en dérober la connaissance aux étrangers, je ne pourrais rien dire de particulier à ce sujet, sans le secours d'un mémoire manuscrit qu'un homme instruit du pays m'a comuniqué.

C'est le hazard qui a fait reconnaître en Saxe la composition de cette porcelaine, qui ne le cède ni en bonté ni en beauté à celle du Japon. Un gentilhomme allemand, le baron de Bœticher, chimiste à la cour de l'électeur, en combinant ensemble des

terres

terres de différente nature pour faire des creusets, découvrit cet important secret. Le bruit s'en répandit dans tous les états de l'Europe : chacun chercha à profiter de la découverte, et les chimistes de toutes les nations travaillèrent à l'envi à faire de la porcelaine. Celle d'Angleterre n'est qu'une vitrification imparfaite, à laquelle il ne manque qu'un degré de feu un peu plus fort pour en faire du verre : ce qui n'empêche pas que les Anglais ne la substituent à la vaisselle d'argent. La porcelaine de Saxe est supérieure à celle de la Chine par la beauté de son grain, qui est plus brillant et plus compact, ce qui prouve une combinaison et une pénétration réciproque de matières, plus interne et plus parfaite. Elle résiste au feu le plus violent, soutient l'alternative du froid et du chaud ; et les plats peuvent, sans se casser, se réchauffer à l'esprit de vin. Saxe.

Pour la composition de cette vaisselle, on n'emploie que quatre substances, l'argile blanche, le quartz blanc, espèce de caillou vitrifiable, des tessons ou fragmens de porcelaine blanche, et du gyps calciné. La quantité d'argile est toujours la même. Celle des tessons, du quartz et du gyps

Saxe.

varie suivant la place que la porcelaine doit occuper dans le fourneau, où l'intensité du feu n'est pas partout la même. Le mémoire détermine ces différences avec la plus grande précision.

On fait calciner le gyps : ensuite on le mêle avec l'argile purifié, les tessons et le quartz réduits en poudre. On forme du tout, avec de l'eau de pluie, une pâte qu'on laisse en macération pendant six mois, qui devient bleue, et prend une odeur fétide que lui donne le foie de souffre formé par la décomposition du gyps. On en conserve toujours de l'ancienne pour servir de ferment à la nouvelle. On a remarqué que plus elle est vieille, mieux elle réussit. Il faut préparer cette pâte deux fois par an, c'est-à-dire, aux deux équinoxes, parce que la pluie qui tombe alors, exécute plus promptement et plus complétement la fermentation. On a l'attention que cette pâte ne sèche point, en l'arrosant de temps à autre, et toujours avec de l'eau de pluie.

La matière ainsi préparée sert ensuite pour former les vases, et c'est en quoi consiste la manipulation secrète que l'on cache avec le plus grand soin. Il n'y a dans la manufacture qu'un seul homme qui ait

ce détail, et dont on s'assure par le serment. Il s'enferme pour doser les matières, et personne ne peut entrer dans ce lieu où la masse fermente. Quand on juge que la macération a été complète, le tourneur et le modeleur se disposent au travail qui leur est propre. Ils commencent par humecter la pâte, la pétrissent de nouveau avec les mains pour l'amollir, et en prennent des morceaux proportionnés à l'ouvrage qu'ils veulent faire. Si c'est le tourneur, il les pose sur la roue qui se meut avec le pied, en forme des vases grossiers avec des instrumens de bois. Il met ces vases ainsi ébauchés sur une planche, les expose à l'air pour faire évaporer une partie de l'humidité, et quand ils sont au point de dureté convenable, il les remet sur la roue pour achever de les tourner plus délicatement avec des outils plus fins et plus tranchans. Il trempe alors chaque pièce dans l'eau, la met ensuite dans un moule de plâtre, dont il lui fait prendre la forme en y passant légèrement une éponge; et de cette manière, toutes les pièces de même nature se trouvent de la même hauteur, et ont la même dimension. Saxe.

Le travail de celui qui fait les figures

Saxe.

n'est pas si long, mais il exige bien plus d'adresse, parce que le modeleur doit savoir dessiner et bien sculpter. Il a comme le tourneur, des moules où il enfonce la pâte, et, après l'y avoir laissé sécher pendant quelque momens, il en retire ses figures moulées : s'il ne peut les avoir en entier, il réunit les morceaux avec de la pâte de porcelaine délayée dans de l'eau, et achève de les repasser avec de petits instrumens d'ivoire, un pinceau et une éponge. Les moules dont il se sert pour ce travail doivent être faits par un habile sculpteur, et composés de plusieurs morceaux tous numérotés, pour reconnaître leurs places ; car s'ils n'étaient que d'une ou deux pièces, les groupes ne pourraient pas se retirer des creux, et se rompraient en sortant du moule. Si l'on veut mettre quelques ornemens aux vases et aux figures, comme des fleurs, des feuillages ou des fruits en relief, il faut les former à part, et les attacher avec de la pâte délayée. L'ouvrier chargé de cette besogne doit savoir dessiner et sculpter, sans gâter l'ouvrage du sculpteur, et sans perdre les beautés du modèle.

Pour préparer la *couverte* (c'est le nom que les chimistes donnent à l'émail qui

couvre la porcelaine) on emploie une partie des mêmes matières, c'est-à-dire, le quartz, les tessons, et le gyps calciné, dont le mélange est soumis à une macération pareille à celle qu'on pratique pour la composition du *biscuit*. On appele ainsi la porcelaine qui, n'ayant pas encore reçu son émail, n'a par conséquent aucun luisant. Pour la mettre en cet état, il n'est pas nécessaire de lui faire éprouver un feu aussi fort que lorsqu'elle a reçu sa couverte, et qu'on veut lui donner le degré de chaleur qui doit la constituer porcelaine. Pour appliquer sa couverte sur le biscuit, on la délaye dans un vaisseau d'eau distillée, de manière qu'elle devienne comme de la crême. Après l'avoir préalablement agitée, on y trempe le biscuit, qui la reçoit également étendue sur sa surface. Si elle n'est pas assez liquide, on y ajoute de l'eau; si elle l'est trop, on y ajoute plus de matière, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le degré convenable. Il faut toujours remuer sa composition à chaque pièce que l'on y trempe, sans quoi la matière se précipiterait au fond du vase, et les pièces ne se couvriraient pas également, ce qui rendrait la porcelaine traînée, et desagréable à la vue. Saxe.

8axo. La cuisson est l'opération la plus délicate et qui exige la plus grande attention, soit pour l'arrangement des fourneaux, soit pour la conduite du feu : mais ces détails nous conduiraient trop loin, et ne regardent pas plus la manufacture de Meissen, que celles des autres pays. Je dirai la même chose de l'application des couleurs, car jusqu'à présent je n'ai parlé que de la porcelaine blanche, qui n'est pas celle qui demande le plus de travail, ni les artistes les plus habiles ; je crois d'ailleurs que dans l'art d'employer la peinture et de former les dessins, nos fabriques de France l'emportent infiniment sur toutes celles du reste de l'Europe.

De Meissen à Leipsick, le chemin est assez mauvais, en sortant de Wurtzen, on passe la Moldaw en bateau. Le passage est court et commode.

Leipsick, fameuse par son commerce et par ses foires, est bâti sur la rivière de Pleiss, dans une plaine fertile et agréable, au confluent de trois rivières qui s'y jettent. C'est une ville petite, mais riche et bien peuplée. Ses faubourgs sont séparés de la cité par des tilleuls qui en font le tour. La plupart des maisons qui bordent les

rues approchent de la magnificence, et l'on y entretient la propreté par le moyen d'écluses. Parmi les édifices publics, on distingue particulièrement l'arsenal, la bourse, et l'hôtel-de-ville, qui orne un des côtés de la grande place. La vie qu'on y mène est si agréable que les habitans, les femmes surtout, n'imaginent de vrai bonheur qu'à Leipsick. Il s'y tient annuellement trois grandes foires, au nouvel an, à Pâques, à la Saint-Michel, de quinze jours chacune, et dont presque tout le commerce consiste en livres. Il est étonnant que dans une ville de savans comme Leipsick, on laisse subsister une peinture qui représente le docteur Faust à cheval sur un tonneau de vin, avec une inscription allemande, dont voici le sens. *Sous cette cour est une cave, d'où le docteur sortit en cette posture, par un effet de son art magique, en présence d'un grand nombre de spectateurs, et en reçut la récompense du démon.* Les dehors de la ville sont ornés de jolis jardins, presque tous ouverts au public. Le tombeau de *Gellert* est dans un petit jardin particulier. Le monument est bien simple, mais n'en est pas moins intéressant. Sur un tronçon de colonne can-

Saxe

heureusement pour les impériaux, leur cavalerie se débanda à la poursuite des fuyards. Le roi de Suéde réunit ses troupes en corps de bataille, et l'on s'attaque de nouveau avec acharnement. Le comte de Tilly, qui avait reçu sur la tête plusieurs coups de la crosse d'un pistolet, trouva dans cette journée un écueil pour sa gloire, et Gustave y acquit une supériorité qui fit tout craindre pour l'empire. Saxe.

La seconde bataille de Leipsick se donna en 1642. Les Suédois venaient de mettre à la tête de leurs troupes le général Torstenson, qui, après une longue suite de prospérités, forma le siége de cette ville. Picolomini accourut au secours, et comme ils désiraient l'un et l'autre une action générale, elle fut bientôt résolue dans les deux armées. Le sort des armes fut longtemps en balance; mais dans cette journée, tout devait céder à Torstenson. La valeur suédoise subjugua tout. Il est vrai que la résistance parut si grande, que les vainqueurs ne se crurent pas en état de poursuivre les vaincus.

On montre, dans les environs de Leipsick, l'emplacement du monastère de filles, où la femme de Luther était religieuse.

Saxe.

Wittemberg, petite ville qui n'est célèbre que par le séjour qu'y ont fait Luther et Mélanchthon. Les tombeaux de ces deux hommes célèbres y sont dans une petite église, près de la porte. On les voit de chaque côté de l'église avec une simple inscription pour chacun d'eux; à côté, contre la muraille, on voit leur portrait de grandeur naturelle. Cette ville a une université beaucoup moins célèbre qu'autrefois, mais où il y a encore quelques étudians.

CHAPITRE XI.

Postdam. — Château de Sans-Souci. — Berlin. — Arsenal. — Écoles militaires. — Bibliothèque. — Salle d'Opéra. — Fabriques. — Château de Rheinsberg, appartenant au prince Henri.

Prusse.

Le pays compris sous le nom d'électorat de Brandebourg, fut d'abord habité par divers peuples de la Germanie. Il nous est représenté comme une terre sauvage, couverte de marais et de bois. Ses habitans étaient à peu près les mêmes dans toute la Germanie. Ils avaient les yeux bleus, et des corps assez robustes pour supporter l'intempérie des saisons et les fatigues de la guerre. Leur genre de vie, leur éducation, leur simplicité, leurs alimens, une alternative perpétuelle de mouvement et de repos, leurs amours tardives, tout cela ne pouvait que produire des hommes forts et des corps vigoureux. La nature leur enseigna la bonne foi envers les familles, et la nécessité la leur fit observer avec leurs

Prusse.

voisins. Cette bonne foi est un des traits les plus distinctifs de leur caractère. Les Romains leur rendaient cette justice. Leur commerce était sans agrément ; ignorant les arts, ils ne pouvaient connaître les plaisirs de l'esprit ; mais rien n'égalait leur franchise et la haine que leur inspirait la dissimulation. Jamais peuple n'a exercé avec plus de zèle les devoirs de l'hospitalité. Leurs maisons étaient indistinctement ouvertes à tous les étrangers, et ils les régalaient de tout ce qui était en leur pouvoir.

Leur goût pour la liberté était invincible ; la seule nécessité les fit passer de l'égalité à l'état de société. Outre les dieux qu'ils adoraient en silence, ils célébraient encore les louanges de leurs héros. Leur culte était sans éclat et sans pompe. La sombre horreur des forêts entretenait seule leur dévotion, persuadés qu'on ne pouvait représenter la divinité par des figures. Mais la superstition altéra ces sublimes vérités, et l'envie de connaître l'avenir enfanta plusieurs sortes de présages. Le changement de la lune, le hennissement des chevaux, les branches d'arbres et le sang humain servaient à leurs divinations. La croyance

de l'immortalité de l'ame les rendait intrépides dans les combats. Prusse.

En exposant ici les mœurs des nouveaux Prussiens, on peut voir ce qu'elles ont aujourd'hui de commun avec celles de leurs ancêtres ; toutes leurs lois sont douces et tendent au bonheur des peuples. Chacun y est en sûreté pour ses biens, sa vie et sa conscience. Les plaisirs des gens de goût, tels que les spectacles, la musique, les beaux-arts y existent moins parfaitement que parmi nous, mais dans un degré qui peut encore procurer quelque satisfaction. Il pourrait se faire qu'on y bût un peu plus qu'ailleurs; mais on sait que le climat, à mesure qu'il devient plus froid, met les habitans dans la nécessité de faire plus d'usage de liqueurs fortes.

La souveraineté électorale du Brandebourg, située entre le Meckelbourg, la Poméranie, la Pologne, la Silésie et la Saxe, n'a, du couchant au levant, que quatre-vingt lieues d'étendue, et environ cinquante du nord au midi. C'est un pays de plaine, où l'on trouve communément beaucoup de sable et presque point de montagnes. Les rivières qui, en l'arrosant, y apportent les commodités de la vie et fa-

Prusse.

vorisent son commerce, sont l'Elbe, l'Oder, la Sprée, le Havel et le Warte. L'air y est plus froid, le terrain moins fertile que dans la Saxe, et coupé par un plus grand nombre de forêts. Les électeurs n'ont rien négligé pour le mettre en valeur : ils ont établi des manufactures, et les habitans y sont industrieux et économes. La religion dominante, depuis plus d'un siècle, est celle de Calvin, qui a rempli cet état de réfugiés Français : mais on y trouve aussi beaucoup de luthériens et des gens de toutes les religions.

Le Brandebourg n'est pas également fertile par-tout ; mais l'agriculture y est portée aujourd'hui à un point de perfection qu'on ne connaissait pas sous les derniers règnes. Des campagnes riantes ont succédé à de tristes marais qui infectaient le pays, et des bois inutiles ont fait place à de grands villages. Il faut convenir cependant que la culture des terres n'est pas ce qui occupe principalement les Brandebourgeois. Ils vendent peu de blé à l'étranger, et tirent plus d'avantage de leurs forêts, qui, outre les bois de chauffage et de construction, leur fournissent le charbon nécessaire pour les verreries et les forges. C'est en élevant

du bétail que subsiste la principale partie des habitans. La laine qu'ils en retirent est la base de leurs plus riches manufactures ; et afin de leur en procurer de la plus parfaite, le roi a fait venir d'Angleterre et d'Espagne des béliers de la meilleure espèce, pour en peupler les bergeries: et le pays produit une terre très-fine, propre à faire de la porcelaine. Aux environs de Fragenwalde, se trouvent des eaux minérales qui sont en grande réputation. Prusse.

Le roi de Prusse Frédéric II a porté son royaume et l'électorat de Brandebourg à un degré de puissance qui fixe aujourd'hui l'attention de toute l'Europe. Cette puissance est moins fondée sur l'étendue de ses états, que sur les dispositions particulières et les soins continuels d'une sage administration.

En entrant dans les états du roi de Prusse, la première ville que nous ayons rencontrée, c'est Postdam, située à six ou sept lieues de Berlin, dans une île de quatre lieues de circonférence, entre la Sprée et la Havel. Elle est devenue célèbre par le magnifique château que l'électeur Frédéric Guillaume y a fait bâtir. Le côté qui plaît singulièrement à la vue, est celui qui fait face au

Prusse.

jardin, par la multitude de colonnes, de statues et de groupes dont il est décoré. Le jardin n'est point d'une grande étendue; mais ce qui l'embellit davantage, ce sont les figures de plomb doré qui représentent Neptune, Amphitrite et des Tritons rangés le long d'une nape d'eau. Entre le palais, l'hôtel-de-ville et l'église, est la place du marché, ornée d'un obélisque de soixante-quinze pieds de haut, et fait de marbre de plusieurs couleurs. La statue du grand électeur Frédéric Guillaume, et celles des trois rois ses successeurs en occupent les quatre angles. L'hôtel-de-ville est remarquable par son dôme, l'église par la beauté de sa tour et son excellente sonnerie. C'est dans ce temple, spécialement destiné pour les personnes attachées à la cour et pour les troupes de la garnison, qu'est enterré le roi, fondateur principal de cette église. L'extérieur des maisons et les rues sont superbes; celles qu'on nomme les rues de Brandebourg, sont terminées par un bassin entouré de tilleuls, au milieu duquel est une maison de plaisance à la Hollandaise.

Le château n'a rien de remarquable. C'est un carré long de trente-deux croisées de face,

face, précédé par une assez grande cour. L'intérieur n'offre rien d'imposant. Le grand escalier est en marbre. La grande salle d'exercice et quelques autres pièces en sont revêtues. On voit dans une de ces pièces, une fort belle table de granit, de cinq pieds huit pouces sur trois pieds neuf pouces, et deux pouces d'épaisseur. On présume, d'après le lieu où elle a été trouvée, qu'elle a orné les bains de l'empereur Dioclétien. Prusse.

La maison des orphelins est un beau bâtiment de quarante-trois croisées de face. Cet établissement, le plus beau qui soit en Prusse, mérite d'être vu en détail. Il est d'autant plus remarquable, qu'il est dans un pays où ces sortes d'établissemens sont ordinairement négligés, ce qui le fait ressortir encore.

Les dehors de la ville sont charmans, surtout ceux qui conduisent au château de Sans-Souci, que le roi a fait élever, au commencement de son règne, sur une montagne aride et déserte. La montagne est divisée en six terrasses garnies de vignes et d'espaliers, et à chacune desquelles on monte par douze marches. Le château est situé au sommet, d'où la vue, également

Prusse.

étendue et variée, plane agréablement au-dessus de la ville et de son territoire.

Le château est superbe, et lorsqu'on songe qu'il a été bâti après la guerre de sept ans, on est tenté de croire que Frédéric avait le secret de faire de l'or. L'entrée est une colonnade à jour, demi-circulaire: à droite et à gauche sont deux beaux pavillons surmontés d'un dôme et d'une statue au-dessus. Sur la plate-forme de la colonnade, sont placées des statues; une grille ferme l'entrée du château, autour duquel sont des statues et des groupes en pierre. Le château est peint en couleur de brique, orné de pilastres corinthiens; il présente un seul étage, des lanternes au-dessus, dix-neuf croisées de face, huit aux deux pavillons en-dehors, six en-dedans, le tout à l'italienne, couvert en cuivre; une balustrade autour, avec des statues; un dôme au milieu, surmonté de trois figures qui supportent une couronne; deux autres pavillons plus bas, aux deux ailes, sur le même alignement, seulement du côté des jardins: la façade a de ce côté trente-neuf croisées et une très-belle apparence.

Le vestibule est beau, pavé et revêtu en totalité de marbre de Silésie. Quant aux co-

lonnes, les bases sont en cuivre, les chapitaux dorés. On voit aussi dans ce vestibule quatre statues antiques fort réparées. Prusse.

La première pièce est une grande salle en forme de grotte, de près de cent pieds sur cinquante-huit: aux deux bouts sont trois arcades. Toute la décoration est en coquilles et morceaux d'histoire naturelle incrustés. Le corail seul est imité. Le pavé est de marbre; il y a quatre fontaines décorées en marbre avec des statues. En général cette pièce est magnifique.

La seconde pièce, en prenant à droite, est une galerie de cent pieds sur trente, revêtue et pavée en marbre blanc de Carrare et rouge dit antique; elle a six croisées et autant de portières correspondantes en glaces, quatre petites statues de marbre, antiques en partie; trois grands tableaux qui ont souffert, forment le plafond.

La troisième pièce est la chambre du roi, où il y vingt tableaux, mais ce sont des copies. Cette pièce est richement meublée. En allant de suite, on trouve dans les appartemens, une petite salle de concert bien décorée, où il y a deux fort belles tables, une petite pièce meublée en argent, où est une superbe commode incrustée de nacre

Prusse.

et d'écaille, un cabinet où est, en petit, le portrait de Joseph II. On saura que le feu roi avait le portrait du prince dans tous ses cabinets, et qu'il disait, à ceux qui s'en étonnaient, *c'est un jeune homme qu'il ne faut pas perdre de vue*. Joseph avait de même le portrait de Frédéric.

On revient dans la grotte; et prenant à gauche, on trouve un sallon où sont quelques tableaux, dont un grand de *Celesti*, représentant Bajazet dans une cage de fer devant Tamerlan; dans une autre pièce, quelques tableaux de *Solimène*; dans un cabinet, petits tableaux de *Pater*, sujets tirés du roman comique de Scarron.

Au premier étage, on trouve d'abord l'appartement de la reine, ensuite un sallon de musique, où est un médaillon antique d'agathe, sur le manteau de la cheminée, représentant les trois déesses. Dans une grande pièce, au-dessus de la grotte, et des mêmes dimensions, quatre grands tableaux de bons maîtres; le plafond est de Mathieu Vanloo. Ensuite une galerie pareille à celle de dessous.

A droite du grand escalier, jolie salle de spectacle, quoique fort simple. Dans tous les appartemens beaucoup de porcelaines de Saxe,

Prusse.

Les jardins renferment une grande quantité de statues de marbre: après l'Italie et Versailles, nous ne connaissons pas d'endroit où il y en ait autant.

Le petit *Sans-Souci* a treize croisées de face, une colonnade demi-circulaire, et des ruines en perspective : c'est un séjour qu'affectionnait particulièrement Frédéric II. La salle d'entrée est ornée en stuc, avec deux statues, dont un *Mercure antique*, l'autre Mars en repos, d'Adam, sculpteur français. A gauche une petite galerie où sont des tableaux, presque tous de Vatteau; quelques statues et bustes antiques restaurés.

La première pièce sert de salle à manger; elle est ovale et a seize colonnes cannelées en marbre de Carrare, d'une seule pièce, à ce que l'on assure. Elles ont environ dix-sept pieds de haut. On y jouit d'une belle vue, ce qui est rare dans ce pays.

La deuxième pièce est une petite salle d'audience, salle où Frédéric jouait de la flûte ; petite pendule, qui, dit-on, s'est arrêtée à la mort du roi; Titus y est représenté debout, en bronze : chambre à coucher du roi, c'est celle où est mort Fré-

Prusse.

déric. On y admirait l'extrême simplicité du lit de ce monarque : le lit était derrière un paravent dans un coin de cette chambre.

Le seul tableau de cette pièce est un portrait de Gustave Adolphe; sur la cheminée est un jeune romain, en marbre, vêtu à l'antique, et deux petits bustes, dont un de Marc-Aurèle; à côté, est une bibliothèque où l'on voit encore les livres du feu roi.

Pavillon dans les jardins, où sont des salles à manger : la première pour les aides-de-camp. La salle pour les généraux est très-belle, ornée de bas-reliefs en stuc doré; les sujets sont fort libres, et tirés des métamorphoses d'Ovide. Beaucoup de bustes antiques, que possède le roi de Prusse, viennent de la collection du cardinal de Polignac.

Il y a une grande quantité de serres. A côté du château on rencontre plusieurs tombes de pierre, où sont enterrés les chiens de Frédéric, ayant leur nom sur chacune : on connaît le goût qu'il avoit pour ces animaux.

Dans les jardins, grand nombre de statues, dont plusieurs de Pigal. Le beau Narcisse, antique de bronze, a été transporté dans

le nouveau petit château du roi. Entre les deux Sans-Souci, est un joli belvéder en forme de moulin. Prusse.

La galerie de tableaux est en très-bel emplacement, consistant en une galerie et un cabinet au fond. La galerie a deux cent cinquante-deux pieds sur trente-deux. Au milieu est une rotonde. Il n'y a de tableaux que dans le côté opposé aux fénêtres : il y en a une grande quantité des grands maîtres.

De Potzdam à Berlin, le chemin est comme dans le reste du pays. Au travers des champs et des bois on a cependant commencé une chaussée, mais elle ne s'étend encore qu'à un mille de Berlin. On doit s'accoutumer, dans ce pays-ci, à décliner son nom à chaque pas.

Si l'on ne considère que l'étendue de la ville, la beauté des rues et l'extérieur des maisons, Berlin est la plus belle ville de l'Europe. On voit à Manheim, à Copenhague, à Pétersbourg, de grandes rues tirées au cordeau; mais nulle part on ne trouve des édifices dont l'extérieur soit aussi imposant, et des maisons de particuliers qui figureraient à côté des palais de Rome. De la place dite le *Rondel*, à la porte d'Oranien-

Prusse.

bourg, le point de vue est superbe; mais tous ces avantages sont balancés en partie par de grands inconvéniens : aucune ville, si ce n'est Varsovie, n'est plus sale, plus mal pavée, et plus incommode pour y marcher.

Le château est grand, et a une assez belle apparence : il n'y a rien de très-remarquable, si ce n'est les appartemens du roi, qui sont meublés et ornés avec richesse et avec goût; ce qui n'était pas ainsi sous son prédécesseur.

Place *des Généraux*. Les quatre statues qui décorent cette place, sont un monument bien honorable pour ceux qu'elles représentent, et pour Frédéric II, qui l'a élevé. Ce sont les statues des généraux *Schwerin* et *Winterfeld*, vêtus en Romains; de *Keith* et de *Sedlitz*, à la prussienne, par Tassaert; ces deux dernières-ci sont les meilleures : cependant, au premier coup-d'œil, des statues avec des habits courts et de grands chapeaux, font un plaisant effet. Ce costume n'est point du goût du sculpteur; Tassaert avait beaucoup de répugnance à l'adopter. Le chapeau à trois cornes, surtout, lui déplaisait beaucoup. Avant que la statue de Sedlitz fut finie, le prince Henri alla la voir

dans l'atelier du sculpteur, et trouva que ce chapeau faisait un très-mauvais effet. Tassaert avait prévu cette critique, et fait le chapeau de manière qu'il pouvait être ôté; il l'ôta, et la statue y gagna beaucoup. Mais Frédéric, qui changeait rarement d'avis, persista dans son idée; et le chapeau resta. Prusse.

Berlin doit la beauté de ses rues et l'élégance de ses bâtimens à Frédéric II, qui faisait construire chaque année soixante maisons dans cette ville, et en faisait présent aux propriétaires de celles qu'il faisait abattre. Ces maisons sont construites sur les dessins des plus beaux édifices d'Italie, et le goût en était varié; ce qui donne aux principales rues un coup-d'œil vraîment enchanteur. Mais l'intérieur ne répond pas à cette magnificence, parce que Frédéric laissant la distribution des logemens à la volonté des propriétaires, on cherchait plutôt dans cette distribution ses commodités particulières, que la convenance relative à l'art.

La garnison, en temps de paix, est de sept régimens d'infanterie, quatre d'artillerie, et un d'hussards, formant environ vingt-quatre mille hommes. Il y a grande parade le dimanche: chaque régiment a

Prusse.

sa musique en tête ; mais elle ne fait rien pour le pas, qui est toujours le même.

Les officiers ne savent absolument parler que guerre et manœuvres : mais ils ont de l'honnêteté et de la franchi. La police est assez bien faite, surtout pour la partie des incendies. Les pompes sont toujours prêtes à jouer. Il y a dans toutes les rues, très-près les uns des autres, des tonneaux pleins d'eau, posés sur des traîneaux, avec des crochets, pour qu'on puisse s'en servir et les transporter sur-le-champ. Nous n'avons pas trouvé que la ville fût bien éclairée. Une compagnie a le privilége exclusif de fournir le bois de chauffage : ce qui nous parut fort injuste, et doit nécessairement devenir à charge au public, si la compagnie veut profiter de la facilité de son privilége.

L'arsenal est un grand et beau bâtiment carré, de près de deux cent cinquante pieds en tout sens. L'architecture en est belle, surtout du côté de la grande porte d'entrée. Il y a autour des canons enfoncés en terre, et liés par des chaînes. La cour intérieure est régulière, mais fort petite. Le rez-de-chaussée, soutenu par deux rangs de piliers, est rempli de canons, d'obusiers et de mor-

tiers, avec leurs caissons. Dans l'étage supérieur sont rangés les fusils, sabres, bayonnettes, espontons, et de mauvais drapeaux autrichiens. Dans l'étage inférieur, on voit, dans l'enfoncement d'une porte, une statue de Frédéric I.er avec quatre esclaves enchaînés. En tout, cet arsenal ne répond pas à l'idée qu'on s'en est faite dans un pays militaire. Il n'y a aucune pièce intéressante. Prusse.

L'école des cadets nobles a une façade de vingt-quatre croisées. Deux cent cinquante élèves, partagés en quatre compagnies, commandés par un capitaine, y sont instruits; en fait de langues étrangères, ils n'apprennent que le français : l'éducation est tout-à-fait militaire.

L'académie militaire des nobles est établie par le feu roi, pour quinze jeunes gentilshommes. On concevra combien est distinguée l'éducation qu'ils reçoivent, quand on saura que cet établissement coûte 45,000 écus par an. On y a attaché les meilleurs maîtres dans tous les genres. Il y a un logement pour six cents invalides : ils sont divisés en trois compagnies, commandées chacune par un major; un colonel à la tête du tout; quarante-quatre hommes par compagnie ont leurs femmes avec eux, les autres attendent leur tour.

Prusse.

La bibliothèque du roi est dans un assez joli emplacement, où les livres sont entassés sans aucun ordre. Nous avons demandé au bibliothécaire quelques livres précieux; il nous a assuré qu'il les avait, mais que le désordre où était la bibliothèque empêchait de les trouver; il a ajouté que bientôt elle serait en état. En effet nous avons vu deux personnes qui y travaillaient avec ardeur. Après deux ou trois questions analogues au lieu, et auxquelles le bibliothécaire n'a pas cru devoir répondre, il nous a pris apparemment pour des fous ou des imbécilles, car il a fait une pirouette, et nous ne l'avons pas revu. Voilà tout ce que nous pouvons dire de la bibliothèque. Ce qui nous a consolés dans notre infortune, c'est que plusieurs personnes nous ont dit avoir été traitées aussi favorablement, et connaître la bibliothèque au-moins aussi bien que nous.

La salle d'opéra est un très-beau bâtiment isolé. La façade est magnifique, du plus grand et meilleur genre : elle est ornée de six colonnes corinthiennes, qui avancent et forment l'entrée. L'intérieur de la salle est fort joli. A l'extérieur, dans des niches, sont des statues des auteurs dramatiques.

L'inscription porte : *Fredericus, rex Appollini et Musis.* Il y a trois rangs de loges peintes et dorées, d'une olie forme. Le théâtre a quatre-vingt pieds de long. Le parterre est petit. Prusse.

Il serait assez difficile de parler de la fabrique de Porcelaine, parce qu'on ne la laisse pas voir, par une suite de cet esprit de mystère et de petitesse qui perce si souvent en Allemagne. On ne voit que le magasin. Il y a aussi des dépôts dans les principales villes de la monarchie prussienne. Les directeurs de la fabrique excellent dans les fleurs, surtout les roses. On ne voit point de grands vases, les biscuits pourraient être plus parfaits.

On ne force plus les juifs d'en prendre en se mariant, comme autrefois : ils l'avaient à 25 pour 100 meilleur marché. La même imposition existait pour les actionnaires des loteries ; elle n'existe plus.

La manufacture royale de draps fournit toute l'armée. Les marchands sont obligés d'en prendre: elle occupe environ trois cents ouvriers, qu'on ne voit point, parce qu'ils sont dispersés, de même que ceux des autres manufactures. Les autres fabriques oc-

Prusse.

cupent environ huit cents ouvriers. Le pays consomme peu de ces étoffes, mais on en fait beaucoup d'envois en Pologne et aux foires d'Allemagne.

Le magasin des glaces est fort peu de chose. La manufacture est à Neustadt, à six lieues de Berlin.

L'église catholique est une rotonde dans le genre du panthéon de Rome, de cent pieds de diamètre. Le portail, orné de six colonnes ioniques, a été construit aux frais du cardinal Quirini, qui a donné un groupe de marbre représentant J. C. et la Madeleine. Cet édifice est construit à côté de l'opéra italien, et sur la même place. Le choix de cet emplacement est de Frédéric, qui voulut absolument que cette église fût là.

Le manège de la cour est joli, mais il a plutôt l'air d'une salle de danse. Il est orné de glaces, de lustres et d'arabesques. Les écuries royales n'ont rien de magnifique. A une certaine heure, les chevaux font face en dehors, et les soldats exercent devant eux, pour les accoutumer au bruit des armes; ce qui se pratique aussi dans les écuries de la cavalerie, et contribue beaucoup à l'ardeur des chevaux un jour d'action.

Il y a à Berlin un grand nombre d'établissemens, mais ils ne sont pas tous également soignés. Les invalides nommément sont infiniment plus négligés que les orphelins : cela vient de ce que dans un pays où l'on connaît aussi bien le prix d'un homme, on pense beaucoup plus aux soldats futurs qu'aux soldats passés. Prusse.

Les ministres étrangers ont une espèce de club, appelé *Pis-aller*. Ils s'y rassemblent un jour par semaine, pour dîner en pique-nique. Les étrangers y sont admis. Les ministres ne mangent pas chez les princes.

La colonie française forme une société assez agréable : elle date de la révocation de l'édit de Nantes, qui força tant de familles à s'expatrier. Ces Français portèrent dans les états prussiens, les fabriques, les manufactures, l'industrie de leur pays : ils y portèrent, surtout, cet esprit d'aménité, de politesse et de douceur si naturel au Français, et que les réfugiés possédaient à un degré éminent, après les horribles et cruelles persécutions qu'ils venaient d'éprouver. Ils furent accueillis dans les états prussiens; mais, loin de faire repentir le souverain ou ses successeurs des faveurs

Prusse.

qu'ils avaient reçues, ils prouvèrent toujours par leur conduite honnête, leur attachement sincère, leur soumission sans bassesse, qu'ils méritaient autant la protection d'un souverain juste et éclairé, qu'ils méritaient peu la haîne du tyran qui les avait persécutés.

La colonie française forme à Berlin un état dans l'état; elle a son ministre particulier, ses tribunaux, ses colléges, son séminaire, ses hôpitaux; et partout la décence, les mœurs, l'équité, la justice, distinguent et les membres de cette colonie, et les corps établis au milieu d'elle. Les plus riches maisons de commerce de Berlin font partie de la colonie française, et donnent l'exemple de l'ordre, de l'économie, des mœurs, de l'union. S'il se trouve dans cette société des pauvres, la colonie fournit à leurs besoins, sans oublier qu'ils sont membres de la société générale, sans les humilier; et dans une ville où la corruption est très-grande parmi le peuple, et où le libertinage n'a presqu'aucun frein, on n'a jamais ouï dire que des membres de la colonie française, de l'un ou de l'autre sexe, se soient livrés à ces prostitutions honteuses et publiques, qui avilissent l'humanité; et cependant

dant la colonie française forme à peu près un douzième de la population. Prusse.

C'est à la colonie française que l'on doit cet amour naturel, je dirais presque ce respect des Prussiens pour les Français, et ce penchant des deux nations l'une pour l'autre; c'est à la colonie Française que Frédéric II dut son éducation; c'est une réfugiée française qui lui inspira ses premiers sentimens; ce sont des Français qui lui apprirent à réfléchir et à penser.

Depuis la révolution, quelques mécontens réfugiés en Prusse, ont cru voir dans cette colonie, la cause de ce qu'ils appelaient l'esprit démocratique régnant dans cette ville. Mais ces hommes aigris, ont pris pour esprit démocratique le ressentiment des maux que leurs pères avaient soufferts sous une cour barbare, qui les avait impitoyablement masacrés, dépouillés, proscrits, pour des opinions. Les Français de Berlin, en se rappelant la nuit de la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades, ne pouvaient s'attendrir ni sur le sort du descendant du monarque qui les avait si cruellement traités, ni sur celui des descendans des nobles qui avaient favorisé ou exécuté ces horreurs, ni enfin

Prusse. sur celui des prêtres qui les avaient suscitées. Il n'est pas nécessaire d'être démocrate pour haïr ses tyrans et ses boureaux. Si la colonie française de Berlin a vu avec quelque satisfaction le commencement de la révolution française, elle n'a point approuvé les excès qui en ont été les suites; et elle voit avec plaisir renaître l'ordre, la justice, et surtout cette liberté de conscience qui a toujours fait l'objet de ses vœux, et à laquelle elle a sacrifié une patrie dont le souvenir lui est toujours cher. Ses opinions politiques, pendant tout le cours de la révolution, n'ont pas porté la moindre atteinte aux sentimens d'amour et de reconnaissance qu'ils se transmettent de père en fils pour les souverains qui les ont accueillis dans leur fuite, soutenus dans leur infortune, protégés dans leur faiblesse. La Prusse n'a pas de meilleurs citoyens, les rois de ce pays de sujets plus dévoués.

De Berlin à Rheinsberg, il faut près de vingt heures pour faire dix milles.

Rheinsberg est un lieu devenu célèbre depuis qu'il est le séjour habituel du prince Henri de Prusse. Ce prince traite les Français avec toute sorte de bontés, et on part de Rheinsberg avec le regret de ne pouvoir

y demeurer davantage. Ses chambellans sont extrêmement prévenans; et en tout nous conseillons aux Français de s'arranger pour y passer quelques jours : ils ne regretteront pas leurs peines, et ils en seront amplement dédommagés en connaissant un prince du très-petit nombre de ceux qui gagnent à être vus de près. Prusse.

Rheinsberg est un endroit fort agréable dans la belle saison. Il y a des lacs, des bois, de jolies promenades, et de charmans points de vue.

Le prince a élevé dans son parc une pyramide en l'honneur de vingt-huit officiers Prussiens, dont il a été à même d'apprécier le mérite : plusieurs étaient déjà connus; mais d'autres sont, pour ainsi-dire, tirés de l'oubli : il est bien plus flatteur, pour les familles de ces braves gens, de voir les noms de ceux qui leur furent chers, vengés de l'oubli de leur pays par un guerrier célèbre lui-même, et aussi bon juge en belles actions. Voici la description de cette pyramide, qui a été découverte en 1791.

Elle a cinquante-deux pieds de haut. Sur le devant est un trophée; et au-dessous, dans un médaillon, le portrait d'Auguste Guillaume, prince de Prusse, celui des

Prusse.

frères du prince Henri, pour lequel il a toujours eu le plus d'affection. Sous un médaillon est l'inscription suivante : « Monument consacré aux héros Prussiens qui, « par leur valeur et leur intelligence, ont « mérité qu'on se souvînt à jamais d'eux. « Leurs noms, gravés sur le marbre par « les mains de l'amitié, sont le choix d'une « estime particulière, qui ne porte point « préjudice à tous ceux qui, comme eux, « ont bien mérité de la patrie, et participent « à l'estime publique. » — Au-dessous on lit : « A l'éternelle mémoire d'Auguste « Guillaume, prince de Prusse, second fils « du roi Frédéric Guillaume. »

Sur les quatre faces de la pyramide sont vingt-six médaillons, dont huit sur celle de devant, et six sur chacune des autres. Ces derniers, étant de forme carrée, doivent être plutôt appelés des cadres. Sur chacun est le nom d'un officier Prussien, avec un précis rapide des actions qui lui ont mérité cette distinction. Car quoique le prince, en érigeant ce monument, n'ait pas uniquement considéré les grandes actions militaires, il n'est aucun de ces guerriers que l'on puisse trouver déplacé.

Le prince Henri a fait imprimer la des-

cription de ce monument. Cette description est imprimée avec un grand luxe typographique, et fait honneur aux presses de Decker de Berlin. Tout y est en majuscules, excepté le discours prononcé par le prince Henri le jour de l'inauguration du monument. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de le rapporter. Toutes les inscriptions sont en lettres d'or sur le marbre. Prusse.

Voici un monument d'un autre genre, qui ne fait pas moins d'honneur au cœur du prince : c'est un sarcophage élevé à la mémoire de ses parens, amis et serviteurs ; ce monument est de la plus grande simplicité. Il a environ dix-huit pieds de haut ; il est couronné par une urne cinéraire, au-dessus de laquelle deux amours s'embrassent, ayant leur carquois et leur flambeau renversés. Au milieu est une arcade dont le haut est orné d'un bas-relief allégorique. On lit au-dessous l'inscription suivante: « Vous, dont les cendres sont confondues, « parens chéris, amis constans, serviteurs « fidèles, c'est à votre mémoire que je con- « sacre ce monument : la mort ne considère « ni rang, ni âge, et celui qui survit à « tant de pertes, n'a que la douce conso-

« lation du souvenir : Passant, qui que tu
Prusse. « sois, verse quelques larmes à côté de ce
« tombeau ; existe-t-il un cœur qui ne re-
« grette un objet qui lui fut cher, ou qui
« ne songe qu'un jour la sombre tristesse
« viendra l'envelopper de son voile funè-
« bre. »

Il parait assez extraordinaire à des Français de trouver un spectacle de leur nation dans le fond de l'Allemagne et au milieu des sables : la troupe est médiocre quant à l'exécution ; mais les costumes et les décorations ne laissent rien à désirer même au spectateur le plus difficile. On y joue la comédie et l'opéra : l'orchestre est bon ; toute la maison du prince est employée au besoin, femmes de chambre, valets de chambre, etc.

On fait monter à cinq millions, le nombre des personnes qui peuplent les états du roi de Prusse ; ses revenus, à quatre-vingt millions ; ses troupes, à deux cent mille hommes, et les habitans de Berlin à cent mille, sans y comprendre la garnison. On vante comme quelque chose d'incomparable, la discipline, la célérité, la précision de ses armées. Ses régimens sont complets en tout temps, et toujours prêts à entrer

en campagne. Ce qui facilite particulièrement la levée des recrues, c'est que tout le pays est divisé en petits cantons dans lesquels, nommément, les compagnies sont obligées de se recruter, sans empiéter les unes sur les autres. Prusse

Les soldats Prussiens font tous les métiers; hors du service, ils sont vêtus comme il leur plaît. Partout où il y a garnison, les soldats accompagnent les voitures jusqu'aux auberges, non pour leur servir d'escorte, mais pour tirer quelques écus des voyageurs. Cependant, ces mêmes hommes un jour de parade, sont aussi bien tenus qu'il est possible, et les guerres de Frédéric ont prouvé ce qu'ils savent faire. Il est vrai que Frédéric était à leur tête, et il n'y est plus.

Francfort sur l'Oder, à vingt lieues au sud-est de Berlin, passe, après la capitale, pour une des principales villes de l'électorat de Brandebourg. Elle est grande, forte, bien bâtie et très-fréquentée, tant à cause de son université que de ses foires. Sa situation la rend aussi fort commerçante, surtout depuis qu'on y a fait creuser un canal qui, joignant l'Oder avec la Sprée, forme une communication avec Hambourg

et Breslaw. En travaillant à cet ouvrage, on y trouva une grande quantité d'urnes sépulchrales remplies de cendres, restes des tombeaux des anciens Vandales, qui brûlaient les morts, comme les Romains.

Prusse.

Le roi de Prusse possède dans les environs du Brandebourg, divers états, entre autres, la Poméranie. Cette province faisait anciennement partie d'un royaume que les Vandales établirent sur la mer Baltique. La ville de Stetin, située sur la gauche de l'Oder, dans une position agréable, sans être extrêmement grande, est belle, forte, marchande et défendue par une bonne citadelle. Les anciens ducs y faisaient leur résidence, et y bâtirent un palais à l'italienne, où ils formèrent une riche bibliothèque. Il y a un collége célèbre. Ce pays, quoique plus froid que le Brandebourg, est cependant plus fertile et fournit beaucoup de grains, de bétail, de peaux, de laine et de bois. Les habitans ne se nourrissent presque que de viandes fumées, et passent pour les peuples les plus grossiers de l'Allemagne. Ils professent tous la religion protestante de la confession d'Ausbourg.

La ville de Strahund et l'île de Rugen

sont les lieux principaux de cette partie de la Poméranie qui appartient au roi de Suède. La première, qui a un excellent port, est grande, riche et commerçante. La seconde est fertile en blé, en fruits, en bétail, et trafique particulièrement en chevaux. La petite ville de Bergen en est la capitale. Prusse.

CHAPITRE XII.

Précis de l'histoire de la Prusse et du Brandebourg, et apperçu de la vie du Grand Frédéric.

Prusse et Brandebourg.

L'HISTOIRE de l'élévation de la maison royale de Prusse et électorale de Brandebourg, est réellement intéressante; on y voit comment un petit état s'est accru tout-à-coup et placé à côté des plus grandes puissances de l'Europe, et cela par l'économie, la sagesse et les talens de quelques princes. Il n'y a guère qu'un siècle que la maison de Brandebourg, aujourd'hui si prépondérante en Europe, était bornée à des possessions d'une très-petite-étendue; on ne s'imaginait pas alors en France, et surtout à Paris, qu'un marquis de Brandebourg, comme on l'appelait, pût oser attaquer l'Autriche, ou la France.

Cette maison descend des comtes de Hohenzollern, originaires de Suabe. Rodolphe, compte de Habsbourg, souche de la maison d'Autriche qui occupe encore aujourd'hui

le trône impérial, dut en partie son élévation à un de ces comtes, et l'en récompensa en jetant les premiers fondemens de la grandeur de sa maison. Prusse et Brandebourg.

Ce prince fut élu empereur à la recommandation d'un archevêque de Mayence et d'un comte de Hohenzollern son neveu. Le premier le proposa par reconnaissance de ce que, quelques années auparavant, il lui avait fourni une escorte pour aller à Rome recevoir le *pallium ;* le second détermina tous les suffrages en faveur de Rodolphe, en faisant observer que ce prince avait six filles à pourvoir, et que les électeurs qui n'étaient pas mariés trouveraient de grands avantages dans ces alliances.

Ce comte de Hohenzollern, issu d'une branche cadette, était alors bourggrave de Nuremberg, et portait le nom de Frédéric II. Les bourggraves étaient des espèces de gouverneurs auxquels les empereurs confiaient la garde des châteaux du palais qu'ils possédaient dans différentes parties de l'Allemagne. Ces places dépendaient absolument de la volonté de l'empereur, mais ordinairement elles étaient conférées au fils après la mort du père ; et le bourggraviat de Nuremberg se trouvait depuis

quatre-vingts ans dans la branche cadette des comtes de Hohenzollern.

Prusse et Brandebourg.

Un des premiers soins de Rodolphe, après son élection, fut de récompenser les services qu'il avait reçus du bourggrave, rendit le bourggraviat héréditaire dans sa maison, y ajouta quelques débris de ses domaines de Franconie, et érigea le tout en principauté. Frédéric III, successeur de ce prince, hérita à la mort de son beau-frère, le duc Méran, des seigneuries de Bareith et Cadelsbourg, et les réunit à ses autres possessions.

Environ un siècle et demi après cette élévation, un bourggrave de Nuremberg, Frédéric VI, sans doute aussi économe que rusé, profita du mauvais état des finances de l'empereur Sigismond, qui manquait toujours d'argent, et tira de lui l'électorat de Brandebourg, en paiement d'une somme de 400,000 ducats qu'il lui avait prêtés à différentes fois.

A cette époque, Sigismond, qui fut toujours la dupe de son faux zèle, avait été chargé par le concile de Constance, d'aller en Espagne, pour engager le pape Benoît XIII, à se démettre de la papauté; et il avait eu la bonté d'accepter cette commission.

Il y avait alors trois papes en-même-temps ; Grégoire XII, Jean XXII, et Benoît XIII. Le concile voulait qu'ils se démissent tous les trois, afin de pouvoir en nommer un autre. Le premier l'avait fait volontairement ; le second y avait été forcé ; il ne s'agissait plus que d'y engager le troisième, qui était en Espagne. Le zélé Sigismond n'avait point d'argent pour faire ce voyage ; il s'adressa au bourggrave, à qui il devait déjà 150,000 ducats. Celui-ci, qui tenait la Marche de Brandebourg à titre d'hypothéque pour sa dette, profita de l'embarras où se trouvait l'empereur ; il lui donna encore 250,000 ducats, à condition que la Marche du Brandebourg lui serait cédée entièrement, avec les droits d'électorat et autres.

Prusse et Brandebourg.

Pour cette modique somme, la maison de Hohenzollern se trouva en possession d'un électorat, et Frédéric VI, bourggrave de Nurembourg, fut, en 1415, électeur de Brandebourg. Exemple frappant pour les princes, d'économie et de prudence d'un côté ; de prodigalité et d'imprudence de l'autre.

Frédéric II, dans ses *mémoires de Brandebourg*, ne rapporte pas tous ces détails. « En 1412, dit-il, Frédéric VI prit posses-

Prusse et Brandebourg.

« sion du gouvernement de la Marche ; « que l'empereur Sigismond lui avait don- « née. » Et dans un autre endroit : « L'em- « pereur, qui ne pouvait pas vaquer lui- « même à l'administration de l'électorat, « y établit un gouverneur. Son choix tomba « sur Frédéric VI, bourggrave de Nurem- « berg. » Frédéric II aimait mieux sans doute faire croire que le bourggrave dut le don ou à son mérite personnel, ou à quelque service d'une autre nature, qu'à une espèce d'agiotage d'Israélite.

Lorsque Frédéric I fut nommé électeur, la constitution des maisons électorales avait été fixée par la fameuse loi de l'empire, connue sous le nom de *bulle d'or*. Auparavant, les terres des électorats se partageaient entre les enfans, et chaque héritier prétendait avoir sa voix entière dans les élections. Dans la suite les voix alternèrent dans les lignes. Enfin la bulle d'or établit que les voix seraient attachées aux terres électorales, qui seraient désormais indivisibles, et que l'on ne pourrait succéder à ces terres que par droit de primogéniture. Cette loi fut très-favorable à l'agrandissement des maisons électorales, et Albert, surnommé l'Achille, qui succéda

à Frédéric II, fit une ordonnance de succession, qui ajouta encore à ces avantages. Il statua que les deux princes puînés de sa maison auraient les souverainetés d'Anspach et de Bareith, et que toutes les autres possessions de la maison de Brandebourg, présentes et à venir, seraient toujours réunies à l'électorat d'une manière indivisible. Cette ordonnance, dont les autres maisons électorales n'ont suivi l'exemple que bien long-temps après, procura de grands avantages à la maison de Brandebourg, et lui en aurait procuré de plus grands encore, si elle eût toujours été suivie exactement. Il arriva de là que cette maison s'agrandit, tandis que les autres s'affaiblissaient sans cesse par les distributions fréquentes des possessions dans les différentes lignes.

Prusse et Brandebourg.

Jean le Cicéron, et Joachim I, qui vinrent après Albert, réunirent à leurs possessions; le premier, le duché de Crossen, qui fut apporté par Barbe, fille d'Albert et veuve de Henri XI, duc de Glogau et de Crossen; le second, le comté de Rupin, devenu vacant en 1499, par la mort du dernier comte.

La doctrine de Luther, en sapant les fondemens de la hiérarchie ecclésiastique et de

Prusse et Brandebourg.

la puissance temporelle des prêtres catholiques, offrit à l'ambition des princes d'Allemagne, l'appât séduisant de leurs biens; et la maison de Brandebourg ne fut pas la dernière à profiter de l'occasion. L'électeur Joachim II, en embrassant le luthéranisme, en 1539, gagna les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lébus; il gagna bien plus encore: l'avantage de se soustraire au joug d'une puissance étrangère, et de devenir chef suprême de la religion dans ses états.

La Prusse, soumise pendant 300 ans à l'ordre teutonique qui l'avait subjuguée, dévastée et convertie, fut érigée en duché en 1525. Albert de Brandebourg, alors grand-maître de cet ordre, fut déclaré duc séculier et héréditaire de la Prusse ultérieure, relevant de la Pologne. La branche électorale n'avait pas été comprise dans l'investiture; elle le fut en 1561, par Sigismond Auguste, roi de Pologne, en faveur de l'électeur Joachim II, son beau-frère. Ce droit de succession éventuelle fut contesté à l'électeur Jean-Georges, successeur de Joachim. Il fut renouvelé sous les deux électeurs suivans, Joachim Frédéric, et Jean Sigismond; et celui-ci en prit possession

sion en 1618, après la mort du dernier duc Albert Frédéric, dont il avait épousé la fille. Prusse et Brandebourg.

Cet électeur avait aussi reçu de son épouse des droits à la succession de Clèves, qui fut long-temps contestée à la maison de Brandebourg; et il veut disposer en sa faveur les habitans de ce duché, en embrassant le calvinisme dont ils faisaient profession.

Jusqu'ici la maison électorale de Brandebourg s'était agrandie par la sagesse des électeurs; Georges Guillaume, qui vint ensuite, la mit à deux doigts de sa perte, par sa faiblesse et son imprudence. Dans cette guerre funeste de trente ans, source de tant d'horreur et de gloire, ses états furent dévastés, et ses provinces devinrent la proie des Suédois, des Impériaux, des Espagnols et des Hollandais. Les premiers firent un désert de son électorat, et vinrent lui donner des lois jusque dans son château de Berlin. Il accéléra sa ruine par son imprudence. Un comte de Schwarzemberg, créature de l'empereur, dont il avait fait son premier ministre, possédait toute sa confiance, et en abusait pour le trahir. A la mort de ce prince, l'état semblait près d'être enseveli sous ses ruines.

Prusse et Brandebourg.

De ces désastres naquit un nouvel ordre de choses. L'excès du mal produisit l'excès des efforts, et des effets désastreux firent abhorrer des causes funestes. Un grand homme succéda à ce faible empereur, et releva la puissance du Brandebourg prête à expirer.

Frédéric Guillaume, que l'on nomme à si juste titre le Grand Électeur, prit lui-même, en 1640, les rênes du gouvernement; il fut lui-même son ministre et son général. Il entra avec autant d'ardeur que de courage dans toutes les parties de l'administration, et s'appliqua surtout à la guerre, que sa situation rendait si nécessaire.

Son premier soin fut de rétablir les finances. Par des négociations adroites, il parvint à faire retirer de ses provinces, les Suédois, les Hessois et les Hollandais; et lors de la paix de Westphalie, il fut obligé de céder à la Suède la Poméranie ultérieure, il obtint pour dédommagement les évêchés d'Halberstad, de Minden et de Camin, à titre de principautés séculières; et l'évêché de Magdebourg, à titre de duché.

La conduite de Frédéric Guillaume envers

le roi de Suède Charles Gustave, est un modèle de politique et de prudence. Après avoir rejeté avec hauteur les demandes injustes de ce Prince, il lui offrit des secours pour la guerre qu'il méditait; lui faisant sentir par là, qu'il n'était pas assez faible pour subir des lois humiliantes, mais assez fort pour payer des ménagemens. L'électeur fit traîner les négociations, afin d'épier les événemens. La supériorité des Suédois qui menaçaient ses provinces, l'engagea à se décider; il s'allia avec eux, et se reconnut vassal de leur couronne pour le duché de Prusse; mais à condition qu'on séculariserait en sa faveur, l'évêché de Varmie. La victoire de Varsovie, à laquelle les troupes de l'électeur eurent une si grande part, fit sentir à Gustave l'importance d'un tel allié. Frédéric Guillaume sut profiter habilement de cette impression; il parut hésiter entre les Suédois et les Polonais leurs ennemis; et Gustave, pour se l'attacher de nouveau, lui céda la souveraineté absolue de la Prusse et de l'évêché de Varmie. Prusse et Brandebourg.

Cependant les Russes et les Autrichiens s'étaient déclarés contre Gustave, et l'empereur sollicitait vivement l'alliance de l'électeur. Alors ce prince, qui avait échappé

Prusse et Brandebourg.

si adroitement à l'ambition du roi de Suède, ne voulut point partager les revers qui le menaçaient, et il conclut, en 1657, avec les Polonais, une paix que les circonstances lui rendaient nécessaire. Le nouveau traité lui confirma la souveraineté de la Prusse, qui dépendait réellement de la Pologne; ces Polonais lui cédèrent outre cela, les bailliages de Lauenbourg et de Butau, en dédommagement de l'évêché de Varmie; la ville d'Elbing lui fut engagée pour une somme d'argent, et la succession de la Prusse fut étendue aux margraves de Franconie, de la maison de Brandebourg.

Une alliance avec l'empereur et le roi de Danemarck fut suivie d'une nouvelle guerre contre la Suède. Elle fut terminée en 1660, par la paix d'Oliva, qui assura de nouveau à l'électeur, la souveraineté indépendante de la Prusse, et lui laissa quelque loisir pour créer dans ses états, des sources réelles de grandeur et de puissance.

L'électeur, qui eut le courage de se déclarer le protecteur des Hollandais contre les armes terribles de Louis XIV, s'était ensuite réuni avec l'empereur contre ces mêmes armes. La France, pour se débarrasser de cet ennemi redoutable, engagea

les Suédois à se jeter sur le Brandebourg, tandis que l'électeur était vers le Rhin, avec toutes ses forces. Frédéric Guillaume vole à la défense de ses états, surprend les Suédois, les défait à Fehrbellin, et s'empare d'une partie de la Poméranie. Les Suédois si fiers, dont le nom seul alors épouvantait l'empire, furent battus, dispersés et mis en fuite, par un prince dont quelque temps auparavant, ils semblaient tenir le sort entre leurs mains. Sa prodigieuse activité déconcerta tous leurs plans, étonna leur courage, et pour me servir ici des termes de Frédéric le Grand, *ils étaient entrés dans la Prusse en Romains, et s'en sauvèrent en Tartares.* Prusse et Brandebourg.

Ce qui paraît à peine concevable, c'est qu'au milieu de tous ces orages, ce prince trouva le moyen de restaurer ses finances, et l'ordre qu'il rétablit était si solide, que la banque de Berlin ne suspendit pas même ses paiemens, pendant l'invasion des Suédois. Comme il ne prit jamais les armes que pour soutenir une cause juste, il conserva toujours la confiance de ses alliés et l'estime de ses ennemis: plusieurs puissances le choisirent pour arbitre de leurs différends. Louis XIV, Cromwel et Frédéric Guillaume, occupè-

Prusse et Brandebourg.

rent dans ce siècle les cent bouches de la renommée; il les égala en grandes actions, et n'eut ni les faiblesses et l'ambition du premier, ni les défauts du second. Il réunit ses possessions dispersées, rendit la paix à son pays, y fit fleurir les arts et règner la justice; et tandis que la superstition et le despotisme chassaient de la France une multitude de citoyens honnêtes, industrieux, vertueux, il les accueillit dans ses états, où il répandit par leur moyen, les lumières et l'industrie. Vingt mille réfugiés français apportèrent dans ses états les arts qui enrichissaient la France, et leurs vertus font encore aujourd'hui la gloire et l'exemple des Prussiens. Ce trait seul fait sentir la différence qu'il y avait entre Louis le Grand et le grand Électeur; une comparaison suivie dans tous les genres, fournirait peut-être des traits toujours à l'avantage de ce dernier; et si Louis XIV a eu plus de prôneurs, et a attaché, pour-ainsi-dire, son nom à son siècle, il le dut beaucoup au soin qu'il prit de solliciter et de payer des louanges dans toutes les contrées de l'Europe. Une critique sage réduira aux yeux de la postérité ces réputations colossales, qu'auraient mieux méritées des

hommes qui, aux actions d'éclat, joignaient les vertus qui honorent l'humanité. A la mort du grand électeur, arrivée en 1688, l'armée prussienne était de vingt-huit mille cinq cents hommes, et les revenus ne montaient pas à dix millions de liv. de France. Le règne de Frédéric Guillaume est la véritable époque où commença la grandeur prussienne. Tel est l'effet que produit un seul homme de génie, pour la gloire et l'agrandissement d'une nation!

Prusse et Brandebourg.

Frédéric III, connu dans la suite sous le nom de Frédéric I.er, succéda, en 1690, au grand électeur; il n'eut toute sa vie d'autre but que de devenir roi, et de porter une couronne qu'avait méritée son prédécesseur. Il fatigua toutes les cours par ses intrigues; et comme il arrive aux gens qui n'ont qu'une affaire, il triompha par sa constance de tous les obstacles, et obtint de la lassitude des puissances rivales, ce sceptre, qui était l'unique objet de ses désirs. Toujours prêt à sacrifier la réalité pour l'ombre, il reçut de l'empereur Joseph I.er le titre de roi, en abandonnant les subsides qu'il en recevait, et en entretenant pour son service huit mille hommes de pied à ses frais.

Prusse et Brandebourg.

Ce nouveau roi ménagea constamment Pierre-le-Grand, Charles XII et Joseph, cédant toujours au plus fort, sans insulter le plus faible: il conserva la paix par cette circonspection, mais il vendit tour-à-tour ses soldats aux Anglais et aux Hollandais. Jamais on n'eut moins de dignité et plus de vanité. Il était grand dans les petites affaires et petit dans les grandes. Tel fut le premier roi de Prusse, qui paraît d'autant plus médiocre, que le sort le plaça entre deux hommes supérieurs, qui occupèrent brillamment le trône, avant et après lui.

Frédéric I.er n'eut pas assurément les grands talens de son prédécesseur Frédéric Guillaume, mais il ne laissa pas de contribuer beaucoup à l'élévation de sa maison. C'est lui qui mit une couronne sur la tête des électeurs de Brandebourg; et le titre de roi qui semble ne rien ajouter à la puissance, ajoutait alors beaucoup à la considération, d'où naît la puissance. Ce fut sans doute par vanité qu'il brigua ce titre; mais pour l'état, qu'importent les intentions, lorsque la chose produit le bien? La maison d'Autriche a vivement senti depuis les conséquences de sa complaisance dans cette occasion; et le prince Eugène

avait raison de dire, en apprenant cette nouvelle : *l'empereur devrait faire pendre les ministres qui lui ont donné un conseil si perfide.*

Prusse et Brandebourg.

Cette élévation est une des époques les plus remarquables de la grandeur prussienne. Le roi de Prusse ne fut, à la vérité, dans l'empire, que margrave de Brandebourg; mais ce margrave put traiter d'égal à égal avec les plus grands souverains. Le titre de roi porte un caractère d'indépendance absolue, et ceux de margrave et d'électeur marquaient le contraire. A mesure que les princes d'Allemagne parvinrent à des couronnes, ils relâchèrent ou rompirent la plupart des nœuds qui les attachaient au corps germanique, et la solidité de ce corps, qui dépend surtout de l'union de ses membres, dut souffrir de ces élévations. On distinguait toujours dans les affaires de l'empire la personne de l'électeur de celle du roi; mais souvent les intérêts de ces deux personnes fictives, ne formaient qu'un point dans la personne réelle, et alors cette personne n'était que le roi. « La royauté, dit Fré-« déric II dans les mémoires de Brande-« bourg, tira la maison de Brandebourg

Prusse et Brandebourg.

« de ce joug de servitude où la maison « d'Autriche tenait alors tous les princes « d'Allemagne. C'était une amorce que Fré- « déric III jetait à toute sa postérité, et « par laquelle il semblait lui dire : *je vous « ai acquis un titre, rendez-vous en « digne ; j'ai jeté les fondemens de votre « grandeur, c'est à vous d'achever l'ou- « vrage.* »

Sous le règne de Frédéric I.er, les possessions de la maison de Prusse reçurent quelques augmentations. L'avocatie de Quedlimbourg fut rendue à ce prince par Auguste II, qui s'était épuisé pour acheter la couronne de Pologne. Il acheta le comté de Tecklembourg en Westphalie, et la principauté de Neuchâtel lui resta à la mort de la duchesse de Nemours.

Ce prince mourut, en 1713, pendant les conférences de la paix d'Utrecht ; Frédéric-Guillaume I.er lui succéda : il trouva l'Europe tranquille. Le paix d'Utrecht avait fait succéder le calme aux orages, et lui assurait ses nouvelles possessions et la couronne. Le grand Frédéric dit dans ses mémoires, qu'une simple plaisanterie de deux Anglais contribua à la création de cette puissance militaire, qui, quelque temps après,

conduisit Frédéric lui-même au faîte de la gloire, et changea tout le système de la politique Européenne. Ces deux Anglais avaient parié que le roi de Prusse ne pourrait jamais entretenir constamment plus de quinze mille hommes de troupes réglées. Frédéric Guillaume avait hérité de la vanité de son père, mais il y mettait plus d'énergie. Piqué du doute insultant de ces Bretons, il résolut de tout sacrifier pour avoir une puissante armée; et en effet, après avoir augmenté ses revenus par son intelligence, et diminué ses dépenses par ses réformes, et par la plus inflexible sévérité dans son administration, il se trouva en état de solder une armée de soixante-dix mille combattans. Cette armée lui servit à faire une guerre avantageuse; Charles XII lui céda, par le traité de Stockolm, une partie de la Poméranie. Il fit ensuite, sans succès, la guerre avec l'empereur contre la France, et assista, avec son fils, à la dernière campagne du prince Eugène; plus négociateur que guerrier, il signa environ quarante traités si peu importans, qu'ils ne valent pas la peine d'être cités. Son administration fut pacifique au dehors, sévère au dedans. Il pro-

Prusse et Brandebourg.

Prusse et Brandebourg.

tégea le commerce, et augmenta la culture et la population de son royaume, en y établissant de nombreuses colonies de Suisses et d'habitans de divers pays. On peut se faire une juste idée de sa dûreté, en se rappelant que pour une faute légère il mit son fils en prison, et le contraignit d'assister au supplice de son ami.

Ce fils, le grand Frédéric, a dessiné le portrait de ce père cruel. Il est à conserver, comme monument de talent, de concision et de modestie. Le voici :

« La politique du roi fut toujours in-
« séparable de sa justice. Moins occupé à
« étendre qu'à conserver ce qu'il possé-
« dait, toujours armé pour sa défense,
« et jamais pour le malheur de l'Europe;
« il préférait en tout l'utile à l'agréable,
« bâtissant avec profusion pour ses sujets,
« et ne dépensant pas la somme la plus
« modique pour se loger lui-même. Cir-
« conspect dans ses engagemens, vrai dans
« ses promesses, austère dans ses mœurs,
« rigoureux sur celle des autres, sévère
« observateur de la discipline militaire,
« gouvernant son état par les mêmes lois
« que son armée, il présumait si bien de
« l'humanité, qu'il prétendait que tous ses

« sujets fussent aussi stricts que lui. Frédé-
« ric Guillaume laissa en mourant soixante-
« six mille hommes, qu'il entretint par sa
« bonne économie, ses finances augmen-
« tées, le trésor public rempli, et un ordre
« merveilleux dans toutes les affaires. S'il
« est vrai de dire qu'on doit l'ombre du
« chêne qui nous couvre à la vertu du
« gland qui l'a produit, toute la terre con-
« viendra qu'on trouve dans la vie labo-
« rieuse de ce prince, et dans les mesures
« qu'il prit avec sagesse, les principes de
« la prospérité dont la maison royale a joui
« après sa mort. »

Prusse et Brandebourg.

On a dit de ce prince beaucoup de bien et beaucoup de mal, selon que l'on a considéré ses bonnes ou mauvaises qualités; la sagesse de son administration, ou la dureté de son caractère, et les emportemens de sa colère. Sous le premier point de vue, peu de princes peuvent lui être comparés. Une réponse qu'il fit à ses ministres, qui voulaient l'engager à entrer dans des projets d'agrandissement, le rend d'autant plus respectable, que ce ne fut pas pour lui un vain mot d'ostentation philosophique, mais un principe dont il ne se départit jamais. *Je suis content*, leur dit-

Prusse et Brandebourg.

il, *du destin dont je jouis, et je ne veux jamais m'agrandir aux dépens de mes voisins.* Ce mot vaut bien celui de ce fou qui trouvait la terre trop petite pour son extravagante ambition.

Frédéric Guillaume ne songea qu'à donner à son état cette vigueur interne qui fait la véritable force des corps politiques. Il sentit que les provinces dispersées ne pouvaient être défendues que par une armée respectable, qui ne fût point, comme celle de son père, à la solde des étrangers; et il rétablit les finances pour former son armée. Il forma un trésor pour soutenir les guerres qu'on pourrait lui susciter, et trouva des moyens suffisans dans une économie sévère et scrupuleuse, dans une application soutenue aux moindres détails de l'exercice et de la discipline militaire. L'armée qu'il forma est devenue la plus redoutable de l'Europe. Elle a servi de modèle à toutes les autres. Il avait la fantaisie d'avoir des géans dans ses troupes, cette fantaisie allait jusqu'au ridicule; il le sentait lui-même; et il disait quelquefois: *chaque homme a sa folie, la mienne est d'avoir de grands soldats.* Cette folie du moins rentrait dans le système de son

gouvernement, et ces folies-là ne sont pas des extravagances.

L'économie de Frédéric Guillaume, que des esprits superficiels ont voulu tourner en ridicule, prenait sa source dans un principe bien respectable, et devenait nécessaire par le rapport de sa situation à ses projets. *Un prince*, disait-il, *doit être économe du bien et du sang de ses sujets.* Une maxime comme celle là, et comme celle que j'ai citée plus haut; deux maximes de cette nature, suivies inviolablement pendant un règne de près de trente ans, font la prospérité d'un empire naissant, et méritent l'admiration de tous les siècles.

Frédéric Guillaume établit dans toutes les parties de l'administration, cet ordre merveilleux que Frédéric II, son successeur, a eu la sagesse de maintenir. Il parcourait ses provinces pour examiner l'état où elles se trouvaient, et réparer leurs désastres et leurs malheurs. Vingt mille protestans persécutés par l'archevêque de Salzbourg, leur souverain, furent appelés dans les provinces de Prusse, que la peste et la famine avaient dévastées sous le règne précédent.

On lui a reproché d'avoir gouverné tyran-

Prusse et Brandebourg.

niquement; mais c'est à quoi sont exposés tous les états dont la constitution n'est point fixe. Le sort des hommes y change, comme le caractère des souverains qui les gouvernent, comme leur âge, comme leurs inclinations, comme leurs passions. Le meilleur souverain même est entraîné par ce désir de dominer si naturel à l'homme; et lorsqu'il n'existe aucune digue qui s'oppose à l'explosion de ses passions et de ses caprices, il est emporté, comme malgré lui, dans des travers qui ternissent sa gloire. Frédéric Guillaume avait été frappé de l'avilissement du gouvernement sous cette suite de ministres vils et intrigans qui se jouaient de la faiblesse de son père; il admirait le gouvernement mâle du grand électeur, et voulut l'imiter. L'imitation fut outrée. Les profusions de son père lui avaient inspiré la plus vive aversion pour les mœurs qui en étaient la cause ou les suites; l'habitude de la discipline militaire lui fit contracter une rudesse de mœurs et une inflexibilité de caractère qui influaient malgré lui sur toutes ses actions. Les faiblesses de ceux qui n'avaient point ses vertus austères, lui paraissaient autant de crimes, et l'indignation rompant toutes

toutes les bornes de la modération, il se croyait juste en faisant des actes de tyrannie.

Prusse et Brandebourg.

Les hommes ont presque toujours les défauts et les vertus contraires à ceux de leur père. Celui de Frédéric était nommé le Roi Sergent. Il était minutieux, cruel, et détestait les lettres. Son fils fut littérateur, philosophe, humain, et développa toujours une politique aussi vaste que son génie. Ennemi de toute contrainte, il voulut, dans sa jeunesse, s'échapper et faire le tour de l'Europe : on le mit en prison à Custrin, et on l'obligea d'assister au supplice de Katt, son ami, qui lui avait conseillé ce voyage. Frédéric ne versa point de larmes; mais le fruit de sa méditation pendant ce supplice, fut la résolution de ne jamais imiter la cruauté dont il était victime, et jamais il n'oublia cette sanglante leçon. Il aimait les plaisirs parce qu'ils lui étaient interdits, et qu'il n'avait point d'affaires. On s'attendait à un règne efféminé; mais dès qu'il fut roi, à 29 ans, il oublia les voluptés, ne songea qu'à la gloire, et ne s'occupa plus que de ses finances, de son armée, de sa politique et de ses lois. Ses provinces étaient éparses, ses ressources

Prusse et Brandebourg.

faibles, sa puissance précaire. Son armée de soixante-dix mille soldats était plus remarquable par la beauté des hommes et par la recherche de la tenue que par l'instruction. Il l'augmenta, l'instruisit, l'exerça, et la fortune vint lui ouvrir le champ de la gloire, dès qu'il eut tout préparé pour jouir de ses faveurs. Charles XII était mort, et remplacé par un roi sans autorité. La Russie, privée de Pierre le Grand, qui n'avait qu'ébauché sa civilisation, languissait sous le gouvernement inhabile de l'impératrice Anne et d'un ministre ignorant et cruel. Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, prince sans caractère, ne pouvait lui inspirer aucune crainte. Louis XV, roi pacifique et faible, était gouverné par le cardinal de Fleuri qui aimait la paix, mais qui se laissait toujours, par faiblesse, entraîner à la guerre. Il présentait plutôt à Frédéric un appui qu'un obstacle. La cour de France avait pris le parti de Charles VII, contre François Ier. Marie Thérèse, femme de François et reine de Hongrie, se voyait menacée par l'Angleterre, la Hollande et la France; et tandis qu'elle devait à peine espérer de conserver ses états héréditaires, cette auda-

cieuse princesse voulait faire monter son mari sur le trône impérial. Cette querelle allumait la guerre en Europe : le génie de Frédéric vit d'un coup-d'œil que le moment était venu d'élever la Prusse au rang des puissances du second ordre. Il offrit à Marie-Thérèse de la défendre, si elle lui cédait la Silésie, et la menaça de la guerre en cas de refus. L'impératrice dont rien n'ébranlait la fermeté, refusa impolitiquement cette proposition. La guerre fut déclarée, et Frédéric entra en Silésie à la tête de quatre-vingt mille hommes. Cette première guerre dura dix-huit mois. Frédéric prouva, par le gain de cinq batailles, que l'Europe compterait un grand homme de plus dans ses sanglantes annales. Il avait commencé la guerre par ambition et contre la stricte justice, il la termina avec habileté ; mais en abandonnant la France son alliée, sans l'en prévenir ; et il mit ainsi en pratique, dès qu'il fut monté sur le trône, les principes de Machiavel, qu'il avait réfutés avant de régner : les hommes jugent d'après l'événement. Le héros fut absous, par la victoire, des torts que lui reprochait la justice, et ce brillant exemple servit à confirmer les hommes dans cette erreur trop

Prusse et Brandebourg.

Prusse et Brandebourg.

généralement et trop légèrement adoptée, que l'habileté de la politique est incompatible avec la rigidité de la morale.

Quatre ans après, en 1741, Frédéric reprit les armes; il envahit la Bohême, la haute Silésie, la Moravie, Vienne le crut à ses portes; mais la défection des Bavarois, la retraite des Français et le retour du prince Charles en Bohême, changèrent rapidement la face des affaires. La position de Frédéric devint aussi périlleuse qu'elle avait été menaçante; il fut au moment d'être perdu, et il se vit forcé de se retirer avec autant de précipitation qu'il s'était avancé avec audace. Le gain de la bataille de *Hohen-Friedberg* le sauva. Cette retraite et cette victoire mirent le sceau à sa réputation. Ce fut après cette action qu'il écrivit à Louis XV : Je viens d'acquitter en Silésie la lettre de change que votre majesté a tirée sur moi à Fontenoi : lettre d'autant plus modeste, que Frédéric avait vaincu, et que Louis avait été seulement témoin d'une victoire. Il développa la même activité et le même génie dans la campagne de 1745, et abandonna encore une fois la France, en faisant sa paix séparée à Dresde. Par cette paix, François fut assuré paisi-

blement de l'empire ; et la cession de la Silésie à Frédéric fut confirmée. La France eut, dans cette guerre, quelques torts qui purent excuser l'abandon de la Prusse. Les Français ne continrent pas le prince Charles, ne firent aucune diversion en Allemagne, et ne combattirent qu'en Flandres. Frédéric écrivait à l'ambassadeur d'Angleterre : *Voilà mes conditions ; je périrai plutôt avec toute mon armée, que d'en rien relâcher, et si l'impératrice ne les accepte pas, je hausserai mes prétentions.* Il répondit à la Russie : *Je ne veux rien du roi de Pologne, que le châtier dans son électorat, et lui faire signer un acte de repentir dans sa capitale.* Il disait au maréchal de Belle-Isle, en lui apprenant qu'il abandonnait la France : *M. le maréchal, pensez à vous ; j'ai gagné ma partie et je fais la paix.* On voit par ces traits quelle était l'énergie et la concision de sa politique, et combien elle différait du langage diffus de la diplomatie, dont elle déjouait les intrigues. Frédéric ne connut dans la paix ni le faste ni la molesse. L'étude fut le délassement de ses travaux, son arc fut toujours tendu, et il n'employait l'intervalle des combats qu'à aiguiser ses armes. Il est vrai que sa

Prusse et Brandebourg.

Prusse et Brandebourg.

position l'y forçait. La sécurité ne peut accompagner un règne signalé par l'ambition et commencé par des envahissemens. Il illustra son repos par ses travaux littéraires. Les mémoires de Brandebourg et ses poésies, donnent à ce prince guerrier un rang assez distingué, non comme écrivain éloquent, mais comme philosophe; et si l'on aperçoit souvent la négligence de son style, on admire toujours la profondeur de ses pensées.

En 1756, l'Europe s'embrâse de nouveau, la France et l'Angleterre se déclarent la guerre : elles cherchent des alliances. Frédéric se range du côté des Anglais, et par là, devient l'objet de la vengeance irréfléchie des Français, et de l'alliance de cette puissance avec l'Autriche. L'Autriche se lie aussi avec la cour de Pétersbourg, par la voie d'un secrétaire Saxon; Frédéric découvre le projet des cours de Dresde, de Pétersbourg et de Vienne, d'envahir les états prussiens. Il les prévient et commence la guerre par des conquêtes. Accusé d'agression par tout le monde, l'univers aurait condamné sa témérité, et l'aurait taxé de perfidie, s'il avait été vaincu; il admira sa prévoyance et sa politique, parce qu'il

fut vainqueur. Il s'empara d'abord de la Saxe, battit deux fois les Autrichiens, et fut battu à son tour à Kollin, près de Prague, qui lui avait résisté plus qu'il ne comptait. Prusse et Brandebourg.

Sa conquête de la Silésie, son invasion précédente en Saxe, son traité avec l'Angleterre et ses épigrammes sur la galanterie d'Elizabeth, avaient inspiré à ses quatre ennemis le désir de renverser son trône. Mais dans cette crise qui l'exposa au plus grand danger, son génie résista à cette masse imposante d'adversaires, et sa fortune trompa tous les calculs de la politique.

Quand l'électeur de Brandebourg fit la guerre à la France, Louis XIV ne s'aperçut pas qu'il avait un ennemi de plus. Et peu d'années après, le chef du même électorat tint seul tête à presque toute l'Europe armée contre lui, tant un seul homme peut changer la destinée et la force des nations.

Frédéric, battu, fut forcé d'évacuer la Bohême. Un corps d'Autrichiens, commandé par Haddhik, pénétra jusqu'à Berlin. Quatre-vingt mille Français, poussant leurs victoires jusqu'en Hanôvre, forcèrent l'armée du duc de Cumberland de capituler à

Prusse et Brandebourg.

Closter-Seven. Tout semblait rendre la perte du roi de Prusse inévitable. Il était au ban de l'empire. Quarante mille Français joints à l'armée des cercles, s'avançaient en Saxe pour faire exécuter ce décret. Frédéric, avec l'habileté, l'audace et l'activité de César, bat les Français à Rosback, les met en déroute; et sans être plus enivré par la victoire qu'il n'avait été étourdi par le danger, il vole en Silésie, bat les Autrichiens à Leuthen, reprend Breslaw, Schweidnitz, et prend en outre, quarante-cinq mille Autrichiens dans cette campagne.

En 1761 et 1762, les dangers de Frédéric s'accrurent par l'attaque des Suédois. Il se vit entourer à Lignitz par quatre armées. Il en trompa trois, en détruisit une. Depuis, défendant la Silésie et chargeant son frère Henri de défendre la Saxe, il se vit entouré, perdit Sckweidnitz et parut près, pendant l'hiver, de succomber au malheur qui l'accâblait. Il portait du poison sur lui, et il sentit alors amèrement combien l'ambition fait payer chèrement ses faveurs, et quels sont les dangers qu'attire la politique injuste et conquérante.

La mort d'Elizabeth vint enfin le délivrer d'une partie de ces dangers. Pierre III

avait conçu pour le roi de Prusse un enthousiasme qui lui coûta depuis la vie et l'empire. Il fit sa paix avec Frédéric, et rompit par-là tous les plans des alliés. L'hiver suivant, la paix avec l'Autriche fut conclue, et Frédéric n'y perdit pas un village. Vainqueur de la moitié de l'Europe, cette paix mit le comble à sa gloire; et consolida sa puissance. Sa tranquillité ne fut troublée depuis que par le léger orage de 1778. Joseph II voulait s'emparer de la Bavière; la France n'eut ni l'imprudence de le seconder dans cette entreprise, ni le courage de s'y opposer. Frédéric, secondé par Catherine II, l'arrêta dans sa marche, et la paix de Teschen fit regarder le roi de Prusse comme le plus ferme rempart que l'empire pût opposer à l'ambition de l'empereur. Prusse et Brandebourg.

Le partage de la Pologne, attribué à la politique de Frédéric, fut absolument l'ouvrage de Catherine II, qui fit la première ouverture de ce projet au prince Henri. Le roi de Prusse saisit avidement cette occasion d'étendre sa puissance; la morale le condamne et la diplomatie l'excuse. En 1785, Joseph qui n'avait pu conquérir la Bavière par les armes, voulut l'obtenir par négociation; il offrait à l'électeur de l'échan-

ger contre les Pays-Bas. L'impératrice de Russie, fidèle à un allié qui lui livrait l'empire Ottoman, seconda ses démarches et voulut, en effrayant le duc de Deux-Ponts, arracher son consentement à cet échange. Frédéric, sentant combien cette concentration de forces et cet arrondissement de possessions rendraient l'Autriche redoutable, sonna l'alarme et leva l'étendard de la ligue germanique. Cette opération, qui le rendait de fait le chef de l'empire, dont l'empereur menaçait la liberté, fut le dernier acte de ce règne glorieux. Il mourut en philosophe paisible, après avoir vécu en prince guerrier, et laissa à son successeur une puissance consolidée, une armée formidable, d'habiles généraux, un trésor rempli de manière à faire trois campagnes sans impôts; mais il lui laissa en même-temps le rôle le plus difficile à remplir. On succède à de tels héros, mais on ne les remplace pas.

Prusse et Brandebourg.

Frédéric craint par ses ennemis et par ses officiers, était aimé par ses soldats et par le peuple, pour sa justice: nul ne sut mieux créer et encourager les talens dont il était cependant jaloux. Ennemi du faste, ses impôts parurent moins insupportables,

parce qu'ils furent toujours employés à accroître la gloire et le territoire de la Prusse, à augmenter sa population et à récompenser des services utiles. Près de lui, l'intrigue fut sans force et le mérite sans crainte. On lui reproche d'avoir falsifié les monnaies, et d'avoir gêné le commerce par des prohibitions mal entendues ; les crises de la guerre lui firent pardonner le premier tort. Le second prouve que jamais personne ne peut réunir toutes les qualités d'un homme d'Etat. Frédéric était tout aussi étroit dans ses idées sur le commerce, qu'il fut grand dans la politique et dans la guerre. Le code qu'il publia ne peut lui assigner un rang distingué parmi les législateurs célèbres. Mais l'expérience n'a que trop souvent prouvé combien, pour le bonheur des peuples, il est plus sage de réparer leurs vieilles lois, que de leur en donner des nouvelles. Frédéric, comme philosophe, comme guerrier, et comme politique, illustra son pays, éclipsa ses rivaux, et mériterait peut-être qu'on donnât son nom au siècle qui le vit naître, régner et mourir.

Prusse et Brandebourg.

On connaît assez Frédéric le Grand sous le rapport de sa politique et de ses campagnes militaires; mais on connaît beau-

coup moins la manière dont il administrait les affaires de ses états.

Prusse et Brandebourg.

La Prusse n'a point de constitution proprement dite, le gouvernement dépend absolument de la volonté du roi; il n'existe aucun corps intermédiaire qui borne l'autorité du monarque, aucun corps qui ait le droit de faire des représentations, aucun tribunal dont il ne puisse casser les jugemens s'il le juge à propos. Les seules lois fondamentales et constitutives de la monarchie prussienne, sont celles qui l'attachent encore au corps germanique, par rapport aux états qui dépendent de l'empire. La seule loi que l'on peut regarder comme fondamentale, c'est l'indivisibilité des états, et l'hérédité selon l'ordre de primogéniture. Cette loi a été confirmée par des traités de famille, en 1587, 1599, et 1603. Il y a des états dans quelques provinces, mais ils n'ont aucune influence sur le gouvernement, et ne s'occupent guère que du paiement de leurs anciennes dettes. Toutes les autres lois peuvent être renversées, détruites ou changées par le souverain seul, ou par ceux qu'il lui plaît de commettre à cet effet. Un état de cette nature, s'il a des possessions étendues et ar-

rondies, défendues de tous côtés par des bornes naturelles, si les terres sont fertiles, l'agriculture florissante, le commerce solide, la population suffisante ; un tel état se soutiendra long-temps par sa propre masse, et les vices intérieurs produits par la faiblesse, la négligence ou l'incapacité du chef, pourront exténuer pendant long-temps quelques parties du corps politique, avant que le dépérissement devienne général et sensible au dehors.

Prusse et Brandebourg.

Mais si cet état a des provinces dispersées, coupées par des possessions étrangères, séparées par de longs espaces; si des bornes naturelles ne les défendent point contre des voisins puissans, si sa population est médiocre, son agriculture naissante, son commerce borné; son sort dépend uniquement de l'habileté de son chef, et sa situation le met dans la nécessité d'être gouverné par de grands hommes, ou de se précipiter vers la décadence et la ruine.

C'est peut-être à des circonstances de cette nature que les états prussiens doivent l'avantage d'avoir été gouvernés par une suite non interrompue de grands princes, qui tous ont senti leurs vrais besoins, et

travaillé avec autant d'ardeur que de courage à se les procurer. Ces princes sont d'autant plus admirables, d'autant plus dignes de louanges, que rien n'est plus difficile, sans doute, que de bien gouverner un état dont l'existence dépend d'un excellent gouvernement, et de disposer et conduire seul toutes les roues d'une machine si compliquée.

Prusse et Brandebourg.

Un roi tel que Frédéric II, ami zélé de la philosophie, réfutant Machiavel, embrassant les statues des Trajan et des Antonin, et implorant le génie qui les enflammait de l'amour de l'humanité, devait faire espérer à son peuple, courbé sous le joug du pouvoir arbitraire, un régime plus conforme aux principes qu'il avait embrassés. Assurément Frédéric, idolâtre de la gloire, n'aurait pas manqué ce moyen si sublime et si rare d'en acquérir, s'il eut cru pouvoir le saisir sans danger. *Rien de meilleur*, dit-il, dans quelqu'endroit de ses ouvrages, *que le gouvernement arbitraire, mais sous des princes justes, humains et vertueux.*

Mais après un règne tel que celui de Frédéric Guillaume, avec des états qui, par

leur nature, exigeaient une activité dont rien ne pût retarder les effets, était-il possible de donner aux Prussiens cette forme de gouvernement qui balance les pouvoirs et les droits, et rappelle les sociétés politiques aux principes de leur institution ? Un pouvoir sans bornes exercé despotiquement pendant une longue suite d'années, change le caractère d'une nation ; énerve les ames, rend les esprits craintifs, pusillanimes et bas. Dans de telles circonstances comment une nation peut-elle devenir tout-d'un coup, dépositaire d'une partie du pouvoir ? Le peuple romain, avili sous la tyrannie des premiers Césars, dédaigne la liberté que lui offre Trajan ; il n'aurait su comment en jouir. Avouons-le, s'il faut de grandes qualités dans un prince absolu, pour ne pas abuser du pouvoir, il en faut de plus grandes encore dans une nation, pour ne pas abuser de la liberté.

En général, le Prussien naturellement tranquille et réfléchi, ami du travail et de l'ordre, est le peuple le plus propre peut-être à user sagement de la portion convenable de liberté qui lui serait laissée ; mais aussi, par une suite de ce caractère doux et tranquille, il est celui de tous les

peuples qui s'accoutume le plus aisément au joug.

Prusse et Brandebourg.

Cet esprit public qui vivifie les nations, avait été presque éteint sous les deux derniers prédécesseurs de Frédéric. Un corps intermédiaire dépositaire et défenseur des lois, aurait vacillé sous le fardeau, faute de sentir la noblesse et l'importance de ses fonctions. Il ne restait donc à un prince vraîment philosophe qu'à maintenir le pouvoir absolu, en travaillant à former un esprit national propre à le modérer un jour; et c'est ce qu'a fait Frédéric.

En veillant sans cesse sur les opérations des ministres, des tribunaux et des administrations de toute espèce; en cassant impitoyablement, et d'une manière humiliante pour leurs auteurs, les sentences, et les décisions injustes, il se déclarait ouvertement le protecteur de la justice et de l'équité: il accoutumait, d'un côté, les gens en place à les respecter, de l'autre ses sujets à en goûter les fruits, à en sentir les avantages; il réveillait dans leurs cœurs le noble sentiment de la dignité de l'homme; il travaillait à créer un esprit national, fondé sur les idées éternelles de la justice.

Frédéric

Frédéric a réussi certainement à l'égard de ses sujets. Le peuple prussien a pris, sous le gouvernement de Frédéric, un vif sentiment de la justice et de l'équité, une noble conscience de la dignité d'homme, l'horreur du despotisme ministériel, le plus dur et le plus avilissant de tous, l'amour d'un gouvernement sans cesse occupé à défendre et à protéger ses droits; en un mot on vit sous Frédéric, ce qu'on ne vit peut-être jamais ailleurs, la vertu et la dignité du citoyen, sous un gouvernement absolu. Prusse et Brandebourg.

Tout le monde connaît avec quel éclat Frédéric II voulut venger l'injustice faite par un tribunal à un pauvre meunier en faveur d'un comte; mais tout le monde ne sait pas ce qu'il écrivit à cette occasion à son grand chancelier. Morceau sublime que l'on devrait graver dans toutes les salles des tribunaux. Le voici:

« Les tribunaux doivent savoir que le « moindre paysan, et même le dernier des « mendians, est un homme comme le roi, « et qu'il faut leur rendre justice à tous. « Devant la justice, tous les hommes sont « égaux; le paysan égal au prince, le « prince au paysan, lorsqu'ils forment des

Prusse et Brandebourg.

« plaintes l'un contre l'autre. Dans ces cas, « il faut agir suivant les règles de l'équité, « sans acception de personnes. Un tribunal « qui commet des injustices est plus dan- « gereux et plus à craindre qu'une bande « de voleurs ; car on peut prendre des « précautions contre les voleurs, mais au- « cun homme n'est en sûreté contre des « scélérats, qui s'enveloppent du manteau « de la justice, pour satisfaire leurs pas- « sions criminelles. »

Frédéric déploie la même sagesse dans toutes les autres parties de son administration. Dès qu'il est monté sur le trône, on remarque en lui une prudence consommée. L'éclat du sceptre ne l'éblouit point, l'ivresse du pouvoir ne le précipite point dans des changemens inconsidérés ; une seule roue dérangée mal à propos, peut détraquer toute la machine, il veut connaître avant que d'agir. On dirait un sage qui, après avoir vieilli dans les travaux du gouvernement, se trouve tout-à-coup transporté sur un nouveau trône, et veut exécuter un plan tracé dans l'école de l'expérience.

Jusqu'après la guerre de sept ans, les choses restent à peu près sur l'ancien pied,

et Frédéric emploie les loisirs que lui laissent la paix et les affaires du dehors, à prendre une connaissance exacte et détaillée de toutes les provinces de ses états. Prusse et Brandebourg.

La population est un objet de la première importance pour le gouvernement; c'est par une connaissance exacte du nombre de ses sujets, qu'un souverain peut comparer ses opérations avec ses forces, sentir à quel point et de quelle manière il doit encourager la propagation de l'espèce, ou attirer des colons étrangers; c'est par cette connaissance qu'il peut découvrir les ressources de ses états pour l'agriculture, pour le commerce, pour les forces militaires, pour les finances, pour l'industrie; c'est par elle qu'il peut comparer les différentes classes du peuple, afin d'établir entre elles une juste balance et une proportion convenable.

Le grand électeur, sur les dernières années de sa vie, avait fait faire et imprimer des tables de toutes les naissances, mariages et morts de la Marche électorale. Elles furent continuées sous le règne du roi Frédéric I.er, et Frédéric Guillaume I.er étendit cet usage à toutes les provinces de ses états. Elles furent interrompues depuis 1734,

Prusse et Brandebourg.

et Frédéric II, en montant sur le trône, ne savait qu'à peu près le nombre des sujets qui vivaient sous ses lois. En 1747, c'est-à-dire après la paix de Dresde, il fit reprendre le cours de ces listes, et les étudia avec soin. Il s'aperçut qu'elles manquaient d'ordre et d'exactitude, et il ordonna, en 1753, que dans toutes les provinces de ses états, ces listes fussent finies avant le premier dimanche de l'avent, et se trouvassent à Berlin au milieu du mois de décembre, afin que de toutes ces listes particulières on formât un tableau général qui lui fût présenté au commencement de chaque année; et jamais il ne souffrait que des considérations particulières les fissent retarder.

Les embarras et les désastres de la guerre de sept ans, firent perdre ces listes de vue, mais on en reprit le cours à la paix, et on les perfectionna.

En 1763, Frédéric avait ordonné que l'on fît deux tables générales, dont l'une lui serait envoyée par le département des affaires ecclésiastiques, et l'autre par le directoire général des finances, guerres et domaines. Il comparait ces deux tables, et par ce moyen, il s'assurait de l'exactitude de ceux qui étaient chargés de les com-

poser. Si dans ces comparaisons il trouvait quelque différence, il ne manquait pas de faire de vifs reproches à ceux que leur négligence ou de faux principes dans leurs opérations avaient conduits dans des erreurs; et on s'empressait de faire mieux. Prusse et Brandebourg.

Sur la fin de sa vie, il avait encore tant de plaisir à voir ces listes, qu'il attendait avec la plus grande impatience, le moment où il devait les recevoir. Il éprouvait une grande joie lorsque le nombre des naissances surpassait considérablement celui des morts; et s'il arrivait le contraire dans quelques provinces, il s'informait avec soin des causes de cette diminution, et faisait aussitôt les dispositions nécessaires pour y remédier.

A ces listes étaient jointes des dénombremens exacts des sujets et des tableaux statistiques de chaque province. C'est ainsi qu'il prenait chaque année une connaissance détaillée de toutes ses provinces; et ces tables, qui restaient toujours sous ses yeux, étaient des régles qui le dirigeaient d'une manière aussi simple que sûre, dans toutes les opérations de l'administration.

Un des grands avantages que Frédéric retirait de la connaissance de toutes ces

Prusse et Brandebourg.

branches de son administration, c'est qu'il se trouvait en état d'instruire lui-même ceux qu'il mettait à la tête des diverses parties de cette administration, et de juger sainement de la bonté ou des défauts de leurs opérations.

Lorsqu'il nommait un ministre, un président de tribunal, ou de quelqu'autre corps administratif, il ne se contentait pas de recevoir en cérémonie ses remercîmens ou ses baises-mains, et de lui faire un petit compliment d'étiquette. Chaque homme nouvellement nommé à une place importante, était appelé chez le roi, qui seul avec lui, lui représentait les devoirs de la charge dont il était revêtu, l'importance de ses fonctions, la justice, l'exactitude, la prudence qui devaient faire la base de sa conduite. Il lui exposait le fort et le faible de son département, les parties qui exigeaient le plus de vigilance, les cas où il fallait employer la sévérité, ceux qui demandaient de la douceur, de l'indulgence, de la tolérance. Il lui détaillait les abus qui étaient parvenus à sa connaissance, entrait dans les plus grands détails sur les moyens de les détruire ou de les diminuer; et le respect des droits du pauvre, et surtout du

laboureur, du fabricant et de l'artisan, formait la base de cette instruction. Frédéric a dit souvent: *S'il s'élève un procès entre moi et un de mes sujets, et que le cas soit douteux, il faut juger contre moi.* Ce mot est un des plus beaux qui soient sortis de sa bouche. Ordinairement il faisait écrire en sa présence, aux personnes qu'il instruisait ainsi, le résumé des instructions qu'il leur donnait. Tel était Frédéric, l'homme qui, après Luther, a le plus contribué aux progrès des lumières et de la raison.

Prusse et Brandebourg.

Quoique l'expérience de tous les siècles ait appris qu'on succède aux grands hommes, et qu'on ne les remplace pas, Frédéric Guillaume avait fait concevoir à ses peuples les plus vives espérances: on croyait que son administration serait aussi glorieuse et plus douce que celle de son oncle, qu'il aurait le même éclat militaire, sans avoir la même sévérité. On se rappelait que son éducation avait été confiée à M. de Borck, militaire instruit, et à M. Béguelin, académicien distingué; on se souvenait de sa campagne contre les Autrichiens, dans la guerre de la succession de Bavière, et des éloges que lui avait donnés Frédéric. Ce prince, si sévère pour sa famille, si avare

Prusse et Brandebourg.

de louange, si jaloux des talens qu'il employait, et si grand connaisseur dans l'art qu'il avait perfectionné, avait chargé son neveu de retirer de la Bohême, un corps d'armée menacé par des forces supérieures. La position était critique, la retraite difficile et périlleuse. Frédéric-Guillaume l'exécute avec autant d'habileté que de courage. Le roi, transporté, lui dit, en présence de l'armée : *Je ne vous regarde plus comme mon neveu, mais comme mon fils; vous avez fait tout ce que j'aurais pu faire à votre place.* Le prince royal, admirant les grandes qualités de son oncle, et désapprouvant ses injustes rigueurs, passait pour n'avoir jamais manqué à sa parole. Sa probité excitait la confiance : on disait qu'il désirait mériter le surnom de bien-aimé. La part qu'on savait qu'il avait eue à la formation de la ligue germanique, faisait bien augurer de sa conduite politique, et il avait donné la première idée de cette ligue, qui flattait la vanité des Prussiens en les rendant les appuis de la liberté de l'Allemagne contre l'ambition de la maison d'Autriche. Enfin, tout se réunissait pour rendre le début du nouveau monarque facile et brillant. La paix régnait partout, et tous

les cœurs lui étaient ouverts. Les premiers instans de son règne répondirent à l'attente générale; les mots qui lui échappèrent, les lettres qu'il écrivit, et les premiers ordres qu'il donna, partout cités et partout approuvés, répandirent une joie universelle, et confirmèrent les espérances que son avénement au trône avait fait généralement concevoir. Prusse et Brandebourg.

Le 17 août 1786, aussitôt que le prince eut appris la mort de Frédéric II, il se rendit à Postdam, et examina quelque temps en silence les restes inanimés du grand homme qui venait de terminer sa carrière. Après avoir donné quelques larmes à sa mémoire, il décora son plus ancien et son plus habile ministre, le comte de Hersberg, du cordon de l'aigle noir, fit ouvrir les dépêches du roi, et s'empressa d'y répondre lui-même, selon l'usage de son prédécesseur.

Depuis long-temps écarté des conseils par la méfiance de son oncle, évitant toute liaison avec les hommes qui auraient pu l'éclairer, parce qu'il craignait de les perdre dans l'esprit du monarque, il vivait dans un isolement absolu. Il ne connaissait ni la situation des affaires, ni les hommes qui

Prusse et Brandebourg.

devaient le conduire. Dans cette position difficile, il prit le parti le plus sage, et donna sa confiance aux ministres dont l'habileté avait contribué à illustrer le règne de son oncle. En les remerciant de leurs services, il les engagea à redoubler de zèle, et leur recommanda de l'aider à faire le bonheur et à soutenir la gloire de son pays. Son but, disait-il, était de maintenir la paix avec ses voisins, de contenir leur ambition, de soutenir l'honneur des armes prussiennes, de ne jamais entreprendre de guerre injuste, de maintenir dans ses troupes la plus exacte discipline, de ne faire aucun usage arbitraire de son autorité, qu'il voulait diriger par la justice, et de ne pas souffrir qu'un seul de ses sujets eût à se plaindre de la plus légère oppression. Ses premières occupations furent des réparations d'abus, des actes de justice, et des bienfaits répandus avec discernement. Il parcourut diverses provinces, confirma ou rétablit des priviléges, prodigua des secours, diminua des impôts, et flatta l'amour-propre national en manifestant son goût pour la littérature allemande, et en accordant des grâces à quelques écrivains qui l'illustraient. Les opérations qui excitèrent dans l'inté-

rieur le plus de contentement, furent la liberté accordée au commerce des grains, celle de la vente du sucre, la suppression du monopole de la fourniture des armées, et celle de l'obligation imposée aux gens de la campagne de loger gratuitement les troupes. Prusse et Brandebourg.

Mais à cette riante perspective, que l'impartialité devait présenter, succéda bientôt le triste tableau d'un relâchement absolu, d'une incurie honteuse, et d'une faiblesse sans bornes : l'obscurité dans les plaisirs, l'intrigue dans le conseil, la prodigalité dans les dépenses, l'aveuglement dans les choix, la crédulité la plus superstitieuse, la vanité la plus puérile, jointe à l'incapacité la plus démontrée, ne tardèrent pas à remplacer l'activité, la justice et la sagesse, que, dans un premier état de ferveur, le nouveau roi s'était efforcé de déployer; et la Prusse ne tarda pas à s'apercevoir du vide immense que laissait l'ombre immortelle de son prédécesseur.

Militaire instruit à la plus grande école, mais guerrier sans génie, Frédéric Guillaume fit la guerre avec méthode et sans succès : entouré de ministres habiles, possédant tous les plans de Frédéric le Grand,

Prusse et Brandebourg.

il inquiéta toute l'Europe par ses projets, épuisa son pays par ses préparatifs, effraya ses ennemis par ses menaces, étonna ses amis par sa versatilité; excité par sa vanité, retenu par son indolence, enchaîné par la superstition, énervé par les voluptés, il n'exécuta rien de ce qu'il avait voulu entreprendre, ne finit rien de ce qu'il avait commencé; et après avoir successivement trompé et irrité toutes les puissances de l'Europe, dans un temps où toutes les passions étaient enflammées au plus haut degré, le sort, qui se plaît souvent à tromper les plus profondes combinaisons de la politique, fit naître de sa faiblesse un résultat qui n'aurait dû être que le fruit de l'habileté la plus consommée; il aggrandit ses états, et mourut en laissant son royaume en paix au milieu de l'univers embrâsé.

Le prince Henri, oncle du roi, politique éclairé, et général habile, s'attendait à une grande influence sur l'esprit de son neveu qu'il avait soigné et souvent consolé dans l'isolement ou le laissait la sévérité du feu roi. Mais il ne dissimula pas ses vues; il hazarda trop promptement d'afficher un crédit qu'il n'avait pas obtenu: sa fierté ne ménagea pas assez celle du monarque, qui

craignait d'autant plus de paraître gouverné qu'il en sentait davantage le besoin. Il voulait de la confiance et n'obtint que des égards. L'oncle oublia l'adresse nécessaire au courtisan, il exhala son humeur imprudemment, et, par là, s'enleva à lui-même tout moyen de regagner le terrain qu'il avait perdu.

Prusse et Brandebourg.

La Prusse a maintenant un roi qui marche sur les traces du grand Frédéric.

CHAPITRE XIII.

Mœurs des anciens Germains, comparées à celles des nouveaux Allemands. — Duché et ville de Magdebourg. — Halle. — Histoire de Francke. — Principauté d'Halberstadt. — Brunswick. — Hildesheim. — Hanovre. — Histoire des rats de la ville d'Hamelen. — Gottingen.

Brunswick, Hanovre.

DANS ce pays, on va d'un état à un autre, en moins de deux heures, et l'on peut y voir, en moins de deux jours, jusqu'à sept, huit ou dix souverainetés. Un voyageur qui voudrait visiter toutes ces cours, où les étrangers sont en général assez bien reçus, y emploierait toute sa vie, mais il n'y verrait guère que les mêmes lois, les mêmes mœurs, les mêmes usages, et presque toujours la même forme de gouvernement. Par quelques révolutions qu'ait passé la nation allemande, on trouvera difficilement un peuple qui ait conservé plus long-temps ses premières coutumes et son caractère original. Ni la religion, ni les sciences, ni les

arts, ni la police ne l'ont changée au point de ne pas reconnaître encore bien des traits de ces anciens Germains, dont César et Tacite nous offrent le portrait. Brunswick, Hanovre.

Ils nous représentent l'ancienne Germanie, comme une terre sauvage, couverte de marais et de bois, abondante en eaux du côté des Gaules, montueuse du côté de la Pannonie, assez fertile, mais triste et inculte. Ce pays fut toujours très-peuplé, et les habitans étaient à peu près les mêmes partout. Ils avaient les yeux bleus et des corps assez robustes pour supporter l'intempérie des saisons et les fatigues de la guerre. Leur genre de vie, leur éducation, la simplicité de leurs alimens, leur boisson nourrissante, une alternative perpétuelle de mouvement et de repos, leurs amours tardives, tout cela ne pouvait que produire des hommes forts et des corps vigoureux. La nature leur enseigna la bonne-foi envers leur famille, et la nécessité la leur fit observer avec leurs voisins; car ils étaient obligés de se réunir souvent pour s'opposer aux entreprises de leurs ennemis. Cette bonne-foi est un des traits les plus distinctifs de leur caractère : les Romains leur rendaient cette justice, et les empe-

Brunswick, Hanovre.

reurs n'eurent pas de gardes plus sûrs que les Germains. Leur commerce était sans agrément; ignorant les arts, ils ne pouvaient connaître les plaisirs de l'esprit; mais rien n'égalait leur franchise et la haine que leur inspirait la dissimulation. Jamais peuple n'a exercé avec plus de zèle l'hospitalité. Leurs maisons étaient indistinctement ouvertes à tous les étrangers, et ils les régalaient de tout ce qui faisait les délices de leur table.

Ils se distinguaient encore par la fidélité conjugale: un tempérament froid réprimait en eux les désordres de l'amour. Leurs lois défendaient de se marier jeune, et plus on différait cet engagement, plus on recevait d'éloges de la nation. Le plus grand déshonneur était d'avoir eu commerce avec une femme avant l'âge de vingt ans. Ils n'en épousaient jamais qu'une à-la-fois. Les plus distingués avaient seuls le droit de s'écarter de cet usage; mais s'ils en prenaient plusieurs, c'était moins par volupté que par état. On voit par-là, pourquoi Charlemagne avait tant d'épouses, tant de concubines; c'était une sorte d'attribut de sa dignité. Les femmes prenaient part aux travaux et aux dangers de leurs époux,

époux, leur portaient à manger dans les batailles, ranimaient leur courage, accablaient les lâches de reproches, et combattaient souvent elles-mêmes lorsque le besoin l'exigeait. L'adultère et l'incontinence mis au nombre des vices les plus détestés, étaient aussi rares qu'ils leur paraissaient odieux. L'époux, après avoir ôté à sa femme coupable son plus bel ornement, c'est-à-dire, sa chevelure, la chassait de sa maison en présence de ses parens, et la fustigeait par toute l'habitation. Une faute commise contre la chasteté n'obtenait point de pardon, et une fille qui avait ce reproche à se faire, quelque jeune, quelque riche, quelque belle qu'elle fût, ne pouvait plus trouver de mari. Chez les Germains, comme parmi nous dans les siècles de chevalerie, on honorait les femmes comme les dieux; la galanterie était un culte, mais dans ce culte, comme dans tous les autres, il y avait des tièdes et des hypocrites. Ce furent les sauvages du nord qui portèrent, avec les embrâsemens et les ruines, l'esprit de galanterie qui règne aujourd'hui en Europe. Le système qui nous a fait un principe d'honneur de regarder les femmes comme des souveraines, nous est venu des forêts

Brunswick, Hanovre.

de la Germanie et des bords de la mer Baltique.

Brunswick, Hanovre.

Ces peuples n'avaient d'esclaves que les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre ; ils les employaient à cultiver la terre et à garder leurs troupeaux : mais cet esclavage n'avait rien de dur, et l'on ne voyait aucune différence, pour le vêtement et la manière de vivre, entre les maîtres et les domestiques. Le goût des Germains pour la liberté était invincible; la seule nécessité les fit passer de l'égalité à l'état de société. Ils avaient besoin d'un chef qui les conduisît à la guerre, qui maintînt l'ordre pendant la paix. Chaque peuplade avait son commandant; mais c'était au peuple même qu'on devait exposer les affaires importantes et les besoins de la nation. Les assemblées s'ouvraient par un repas; on délibérait le verre à la main; c'était à jeun qu'on prenait les dernières résolutions. Leur éducation, leur vie errante nourrissait en eux l'ardeur des combats qu'ils regardaient comme l'unique chemin de la gloire ; et la poltronnerie, comme le comble de l'opprobre.

Outre les dieux qu'ils adoraient dans le silence, ils célébraient encore les louanges

de leurs héros. Leur culte était sans éclat et sans pompe. La sombre horreur des forêts entretenait seule leur dévotion, persuadés qu'on ne pouvait peindre la divinité par des figures. Mais la superstition altéra ces sublimes vérités, et l'envie de connaître l'avenir enfanta plusieurs sortes de présages. Les changemens de la lune, le hennissement des chevaux, les branches des arbres et le sang humain servaient à leurs prophéties. La croyance de l'immortalité de l'ame les rendait intrépides dans les combats. Brunswick, Hanovre.

En exposant ici les mœurs des nouveaux Allemands, on peut voir aujourd'hui ce qu'elles ont de commun avec celles de leurs ancêtres. Toutes leurs lois sont douces et tendent au bonheur des peuples. Chacun y est en sûreté pour ses biens, sa vie et sa conscience. Les plaisirs des gens de goût, tels que les spectacles, la musique, les beaux arts y existent moins parfaitement que parmi nous, mais à un degré qui peut encore procurer quelque satisfaction. Il pourrait se faire qu'on y bût un peu plus qu'ailleurs, mais on sait que le climat, à mesure qu'il devient plus froid, met les

habitans dans la nécessité de faire plus d'usage des liqueurs fortes.

Brunswick, Hanovre.

On ne disputera pas l'esprit créateur à une nation qui a enrichi les sciences de tant d'excellentes découvertes ; mais on reproche à sa langue divisée en une infinité de dialectes, de manquer de règles assez sûres pour en fixer l'usage véritable ; et s'il reste encore aux Allemands quelque marque de cette ancienne liberté républicaine, c'est le stérile avantage d'estropier, selon leur fantaisie, une langue grossière et presque barbare. Il n'y a eu jusqu'ici aucune académie qui ait pu lui donner de l'autorité ; et si quelque société particulière s'est établie pour y travailler, les provinces voisines ont rarement voulu se soumettre à ses décisions. Il est vrai que les personnes de distinction, ainsi que les gens de lettres entendent cinq ou six langues, qu'il y en a même plusieurs que la bulle d'or prescrit aux princes de l'empire, et que si le temps qu'il en coûte pour les enseigner ou pour les apprendre, était employé à perfectionner celle du pays, elle égalerait bientôt la plupart de celles de l'Europe.

Ce qui frappe le plus chez les Allemands,

c'est d'y voir les sciences cultivées par les princes et les plus grands seigneurs de l'empire. Les femmes de qualité se font un plaisir de les étudier. L'avantage qu'elles ont d'avoir appris de bonne heure toutes les langues, les met à portée de jouir des ouvrages de toutes les nations. Mais les gens du commun, les bourgeois, le peuple, sont peu curieux de ce qui n'a pas un rapport direct à leurs occupations journalières, ou aux besoins de la vie. Au reste, je crois que les princes et les nobles d'Allemagne font très-sagement de se réserver la connaissance des sublimes vérités de la philosophie. Il n'est pas avantageux à l'état, que le peuple s'en occupe, elles ne serviraient qu'à le détourner de son travail, ou à l'en dégoûter. Son ignorance est toujours plus favorable à ceux qui gouvernent, qu'une philosophie trop généralement répandue parmi ceux qui ne sont nés que pour servir et pour obéir : en les rendant plus habiles, ils n'en seraient pas plus soumis. Je ne parle pas de cette classe d'hommes élevés dans le sein des lettres, qui peignent avec des ménagemens dus aux gouvernemens, les fautes des rois, les malheurs

Brunswick, Hanovre.

Brunswick, Hanovre.

des peuples, les ravages des passions, les efforts de la vertu, les succès même du vice, et par ces tableaux attendrissans, terribles, disposent l'homme en perfectionnant sa sensibilité, à toutes les grandes qualités dont elle est l'origine.

La ville qui a peut-être le plus contribué aux progrès des sciences et surtout de la physique, en Allemagne, c'est Magdebourg, où je me rendis en droiture en partant de Berlin. Tout le monde connaît la machine pneumatique composée d'un corps de pompe qui communique à un récipient posé sur une platine en forme de dôme, pour supporter le poids de l'atmosphère; par le moyen de la pompe et de quelques robinets, on tire l'air du récipient, et on l'y fait rentrer selon qu'on le juge à propos. C'est avec cette machine dont Othon de Guerick, bourguemestre de Magdebourg, fut le créateur, qu'on a fait sur l'air un si grand nombre d'expériences. Guérick inventa aussi les deux bassins de cuivre, appliqués l'un contre l'autre, et que seize chevaux ne pouvaient séparer. Boyle perfectionna la machine pneumatique; et le grand usage qu'il en fit avec

succès, éclipsa le magistrat allemand, à qui cependant on ne saurait refuser la gloire de l'invention. Brunswick, Hanovre.

Magdebourg, située au bord de l'Elbe, fait un commerce considérable sur cette rivière par laquelle les vaisseaux de Hollande et de Hambourg viennent se ranger le long de ses quais. La cathédrale est magnifique. Le maître autel est d'une seule pierre de jaspe ainsi que les fonts baptismaux. Sur le devant du chœur est une statue de marbre qui représente saint-Maurice, patron de l'église, tenant d'une main les armes de l'empire, et de l'autre un étendard dont se servaient anciennement les habitans quand ils marchaient contre l'ennemi. Dans un endroit élevé, sont placées de très-belles orgues, dont le grand tuyau a trente-deux pieds de long, et plus de dix-huit pouces de diamètre. Des statues de bois, que vous prendriez pour des hommes vivans, ont l'air de suivre la mesure et touchent de l'instrument comme de vrais organistes.

Mon attention à examiner cet ouvrage, attira celle d'un homme qui traversait le temple, et qui me dit : « Monsieur est

Brunswick, Hanovre.

« étranger, il ignore peut-être que nous « avons, dans cette église, des choses plus « curieuses à voir et plus précieuses à « conserver que le jeu de ces automates. » Il voulait parler de l'échelle sur laquelle était perché le coq qui chanta lorsque St. Pierre reniait le Sauveur; de la lanterne de Judas, lorsqu'il trahit son divin maître; d'une côte de la baleine qui engloutit le prophète Jonas; de quatre branches de rameaux qui servirent à orner l'entrée du fils de dieu dans Jérusalem; du lit où couchait Luther; de l'armoire où le dominicain Tetzel renfermait les billets d'indulgence qu'il faisait distribuer dans les tavernes, toutes choses en effet que cette cathédrale, quoique protestante, se vante encore de posséder dans son trésor.

Halle, située dans ce même canton, est célèbre par les excellentes sources de sel qui sont dans son voisinage, et surtout par son université où l'on a vu jusqu'à six mille étudians. Les réfugiés Français y ont une église, les Juifs, une synagogue, les orphelins, une maison fondée par le pieux docteur Francke, pour la jeunesse indigente, à qui l'on enseigne les arts, les sciences, la

vertu et la religion. Il n'y a pas quarante ans que cet établissement comptait déjà plus de deux mille jeunes gens dirigés par plus de cent trente précepteurs. C'est à cette même maison que la mission protestante de Malabar doit ses fondateurs. Brunswick, Hanovre.

Francke, né à Lubeck, en 1663, fit une partie de ses études à Léipsick, et y institua des conférences sur l'écriture sainte, qui subsistent encore sous le titre de collége philo-biblique. Devenu ministre à Erfort, le fanatisme de ses sermons, qui ne respiraient que le quiétisme, le fit renvoyer de cette ville. Il fut appelé à Halle par l'électeur de Brandebourg. Il y professa la théologie et les langues orientales; mais le temps que lui laissaient ses occupations était employé à former et à soutenir son établissement. Cet homme de bien mourut à soixante-quatre ans, pleuré comme le bienfaiteur du genre humain, par tous les malheureux que sa charité compatissante et ses soins paternels avaient arrachés à la misère, à l'oisiveté et au vice. Ses ouvrages sont estimés dans le nord, ses fondations le sont dans toute l'Europe.

La principauté d'Alberstadt confine au

Brunswick, Hanovre.

duché de Magdebourg. La ville dont elle a pris le nom, n'a de remarquable que sa cathédrale, ses orgues et sa sonnerie. On arrive de Magdebourg à Hanovre, par le duché de Brunswick qui faisait anciennement partie de la basse Saxe. Il tire son nom de sa capitale composée, pour ainsi-dire, de cinq ou six villes qui ont chacune leur place publique, leur maison de ville, leurs magistrats et leurs tribunaux particuliers. Les habitans qui profitaient de toutes les occasions de s'affranchir de la domination de leurs souverains, obtinrent qu'elle devînt une ville libre, impériale et naséatique.

Tandis que par de fréquentes séditions, elle cherchait à augmenter ses priviléges, les ducs, dans différens siéges, tentèrent de la réduire sous leur obéissance, et elle fut prise enfin par Rodolphe Auguste de Wolfenbutel, qui y bâtit une citadelle pour la tenir en respect, et fit frapper une médaille, avec ces paroles des Machabées : *Nous ne nous sommes point emparés des possessions d'autrui ; c'est l'héritage de nos pères, qui a été pour un temps possédé par nos ennemis ; mais quand nous en avons eu le temps, nous nous sommes oc-*

cupés à recouvrer un bien qui est à nous.

Brunswick, Hanovre.

Wolfenbutel, aujourd'hui capitale du duché de ce nom, est d'une grandeur médiocre, dans un pays environné de marais, et défendu par une bonne forteresse. On vante sa bibliothèque nombreuse et son riche cabinet de curiosités naturelles. On parle aussi de deux maisons de plaisance situées aux environs. Les bâtimens ne sont que de bois; mais les jardins, les grottes, les meubles, les statues et les peintures sont dignes de la magnificence d'un monarque.

On connaît encore, dans cette principauté, la ville de Blanckembourg, à cause de ses souterrains. L'entrée en est si étroite, qu'il faut ramper pour s'y introduire; mais bientôt on rencontre une galerie très-élevée au bout de laquelle on n'arrive jamais. On y trouve de grands os d'animaux inconnus que les naturalistes placent dans leurs cabinets; et l'on cite parmi les raretés un squelette de géant. Non loin de là, deux rochers représentent tellement deux moines au naturel, qu'on a de la peine à ne les pas croire un ouvrage de l'art.

Parmi un grand nombre de forteresses

ruinées, éparses dans ce même pays, on en
Brunswick, remarque une qu'on croit être bâtie de-
Hanovre. puis plus de quinze siècles. C'est un vieux château nommé Hartzbourg, où l'on voyait autrefois un fameux temple dédié à Saturne. Ce dieu y était représenté sous la figure d'un vieillard qui se tenait debout, les pieds nuds, sur le dos d'un poisson, pour marquer la sécurité de ses adorateurs, dans les entreprises les plus difficiles. Il portait, dans sa main droite, un seau rempli d'eau, de fleurs et de fruits, en signe de pluie et d'abondance; et dans la gauche, il tenait une roue, symbole de l'union qu'il recommandait à ses sectateurs. Une princesse, belle fille de Henri l'Oiseleur, avait, dit-on, écrit avec l'aiguille, l'histoire de cette idole, sur une étoffe de soie, que les Suédois enlevèrent de la cathédrale de Goslar, et emportèrent en Suède dans les guerres d'Allemagne.

L'évêché de Hildesheim est enclavé dans les états de Brunswick : c'est le seul qui soit resté catholique dans toute la basse Saxe. Le pays est peuplé et fertile, et sous un gouvernement doux, les habitans y vivent dans une riche abondance. La ville est

grande, bien peuplée et assez forte pour se défendre en cas d'attaque. Les protestans y ont le libre exercice de leur religion. Brunswick, Hanovre.

Hanovre, devenue la capitale de tout l'électorat, est une ville assez bien bâtie et régulièrement fortifiée. Son château, ou pour mieux dire, le palais de l'électeur était autrefois un monastère; mais sa magnificence actuelle ne laisse guère soupçonner qu'il ait été habité par des moines. On y voit un fort beau théâtre. La salle de l'opéra, ses machines et ses décorations sont admirées de tous les voyageurs. Ce château renferme aussi un cabinet d'histoire naturelle et une nombreuse collection de médailles antiques et modernes. Une maison de plaisance que l'électeur possède aux environs de la capitale, offre, entre autres raretés, un théâtre parfait dans une salle de verdure, avec des niches où les acteurs peuvent s'habiller, des cabinets et des berceaux de chaque côté. Un grand nombre de belles statues accompagnent cet édifice singulier.

Hamelen est regardée comme la clef de l'électorat; aussi est-elle très-bien fortifiée.

Brunswick, Hanovre.

Les archives de cette ville font mention d'un singulier accident arrivé le 26 juin 1224. Cette ville se trouvait infectée d'une prodigieuse quantité de rats. Un étranger promit de l'en délivrer, moyennant une récompense dont on convint. Il prit sa flûte dont il joua différens airs accompagnés d'un tambourin, et se fit suivre par cette innombrable armée de rats qu'il conduisit à la rivière où ils se noyèrent. Comme on eut l'injustice de lui refuser le prix convenu, il quitta la ville, bien résolu de s'en venger. Il revint, ajoutent les archives, l'année suivante, eut recours à la même musique, se fit accompagner de tous les enfans qu'il rencontra dans les rues, les mena sur une montagne voisine, où se trouve une caverne, et y entra avec eux. Mais ce fut tout ce qu'on put en apprendre, car lui et les enfans disparurent pour toujours. En mémoire de cet accident, les citoyens datèrent leurs écrits publics de ce jour fatal, dont quelques anciens actes offrent encore la preuve. La rue, par laquelle passèrent ces malheureuses victimes, est appelée la rue du tambourin; et l'on voit à l'entrée de la caverne, un monument de

pierre, avec une inscription en latin barbare, qui contient le récit de cette étrange catastrophe. Brunswick, Hanovre.

Il y a dans la principauté de Grabenhagen, des mines d'argent, de cuivre et de plomb, qui furent, dit-on, découvertes par un chasseur, dont le cheval frappa du pied un cailloù composé de tous ces métaux. C'est dans le même pays qu'est né le fameux Arminius si connu par ses exploits contre les Romains.

Gottingen, sur la rivière de Leine, est une ville considérable par ses manufactures. Plusieurs sources des environs produisent avec abondance de l'eau propre à faire du sel. On prétend que ces salines ont été découvertes par un cochon qui s'étant vautré dans un bourbier et séché au soleil, avait le dos couvert de grumeaux de sel blanc, d'où l'on conclut que près de là il y avait quelques fontaines salées, qui s'y trouvèrent effectivement. Pour en perpétuer la mémoire, on fit peindre cet animal; et l'on conserve encore cette peinture dans une armoire de verre, avec une inscription latine, qui apprend aux étrangers l'histoire de cette découverte à l'en-

trée des salines, où, pendant toute l'année, on fait sans interruption le plus beau sel de l'Allemagne. On lit, en quatre vers latins, une autre inscription pour remercier dieu de trois avantages qu'il a procuré à cette ville : savoir, la montagne de chaux, ses sources salées, et son pont sur la rivière. *Mons, Fons, Pons, tua dona deus.*

Brunswick, Hanovre.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Duché et ville de Clèves. — Wesel. — Évêché de Munster. — Paix de Westphalie. — Osnabruck. — Ville d'Emden. — Brême.

En suivant le cours du Rhin, on arrive à Wesel, capitale de la partie orientale du duché de Clèves, sous la domination du roi de Prusse, qui possède tout ce pays. Clèves, Duisbourg et Emmerick sont trois autres villes du même duché, appartenant au même maître. Les catholiques, les luthériens, les calvinistes y ont des églises, des temples, des synagogues; le souverain y a des maisons de plaisance. Westphalie

Les environs de Clèves m'ont paru très-agréables; on voit, de tous côtés, des collines riantes, de belles vallées, des prés et des champs fertiles. Cette ville est la capitale de tout le duché, et le siége de la régence. Elle est partagée en haute et basse, bâtie sur trois collines, au bord d'une petite rivière qui se jette dans le Rhin.

Westphalie

Du haut du château, on découvre, dans un temps clair, jusqu'à vingt-quatre villes. On croit que cette tour existait trois cents ans avant la naissance de J. C. Le grand nombre d'inscriptions, de médailles et d'autres antiquités qu'on trouve dans ce pays, prouvent que les Romains y ont eu des établissemens.

Wesel, la plus grande ville du duché de Clèves, munie d'une bonne citadelle située sur le Rhin, à l'embouchure de la Lippe, paraît avoir tiré son nom de la multitude de belettes que produit une forêt voisine, du moins est-il certain qu'elle porte trois de ces animaux dans ses armes.

C'est à Wesel que j'ai mangé, pour la première fois, de ce fameux pain de Westphalie, appelé *bonpournikle*. Ce nom lui vient, dit-on, d'un officier français à qui on en avait offert, et qui répondit que ce pain grossier était bon pour Nikel, et ce Nikel était son cheval. Les habitans prétendent que le bonpournikle ne mérite pas ce mépris, qu'il est très-propre à nourrir et à fortifier le corps; que les anciens l'ont connu sous le nom de *panis furfuraceus*, pain de son; que les athlètes, dont les membres étaient robustes et vigoureux,

ne prenaient point d'autre nourriture, et que le peuple romain en a mangé pendant les trois premières années de la république. A entendre ces bons Westphaliens, c'est à leur bonpournikle qu'ils doivent cette vigueur d'esprit, cette égalité de mœurs, cette solidité de jugement qu'ils apportent dans les affaires, et qui les distinguent des autres nations. De là ils concluent que cette nourriture est préférable à toute autre espèce de pain, et que l'officier français avait le plus grand tort du monde de ne l'employer que pour son cheval. Westphalie

En tirant au nord-est, on entre dans l'évêché de Munster, un des plus considérables états du cercle de Westphalie. Ces deux noms rappellent ce fameux traité qui a été la suite d'une si longue guerre entre toutes les puissances, dont les seuls préliminaires ont fourni matière à une de nos meilleures histoires, qui a servi de base à toute la politique de l'Europe, et auquel ont concouru les plus grands négociateurs du dix-septième siècle. Ce traité, une des plus célèbres époques de l'histoire, fut conclu à Munster et à Osnabruck, et termina une guerre sanglante et opiniâtre, que la haine, l'ambition et mille intérêts opposés

semblaient devoir rendre éternelle. L'hé-
Westphalie résie en avait allumé le flambeau ; mais bientôt l'intérêt politique prévalut sur celui de la religion ; l'on vit les protestans s'unir aux catholiques, et les catholiques combattre sous les enseignes des protestans.

La Suéde voulait se faire un établissement en Allemagne ; l'Espagne redemandait les provinces que la révolution des Pays-Bas avait soustraites à sa domination. La France songeait à mettre des bornes à l'énorme puissance de la maison d'Autriche, les princes et les états d'Allemagne défendaient la liberté germanique ; que d'obstacles ne fallait-il pas surmonter pour concilier tant d'intérêts différens ! chaque parti avait des vues générales opposées à celles des ennemis, et dans chaque parti chacun avait ses vues particulières, souvent contraires à celles de ses propres alliés. Les princes intéressés étaient trop puissans pour recevoir la loi, et trop faibles pour la donner. Les vainqueurs ne voulaient rien céder de leurs conquêtes, les vaincus ne voulaient rien relâcher de leurs droits. Les plus ambitieux voulaient gagner au traité ; les plus modérés ne voulaient point perdre, tous se flattaient, ou de s'assurer par la

négociation, le fruit de leurs victoires, ou de réparer, par leur habileté les brèches que la guerre avait faites à leurs états. Westphalie

Ces difficultés, communes à toutes les négociations, paraissaient insurmontables dans celle-ci. Il fallait, pour ainsi dire, changer toute la face de l'Europe, étendre ou resserrer les limites des empires, et faire passer de grandes provinces sous une domination étrangère. Aussi ce traité fut il le fruit d'un travail infini et d'une prudence consommée. Le nom seul des ministres qui y travaillèrent suffit pour donner la plus haute idée de leur négociation. Ce furent le cardinal Mazarin, don Louis de Haro, Oxenstiern, Salvius, d'Avaux, Servien, Pegnaranda, et tout ce qu'il y avait de politiques habiles dans les cours du monde chrétien. Ainsi, après qu'on eut vu les plus habiles généraux signaler leur valeur par des victoires éclatantes, on vit les plus célèbres négociateurs travailler de concert à pacifier l'Europe. Rassemblés, pour ainsi dire, dans le temple de la paix, ils mirent en usage tout ce que l'adresse et la prudence humaine peuvent imaginer de plus subtil, et dans un nouveau genre de combats, se disputèrent la victoire en déployant

tous les ressorts de la politique. Mais ce
Westphalie fut principalement aux succès des armes de la France et de la Suède, et à la manière dont Turenne et Konigsmark firent la guerre en Allemagne, que l'Europe fut redevable de cette paix, car les vrais pacificateurs sont ceux qui battent les ennemis.

La ville de Munster, située à peu de distance de l'Embs, au bord de la petite rivière d'Aa, dans une contrée fertile et agréable, doit son origine à Charlemagne, qui, pour favoriser la conversion des idolâtres, établit dans ce lieu un monastère, dont elle prit le nom. Les troubles qu'y ont excité les Anabaptistes, ne l'ont pas rendue moins célèbre que le traité qui a pacifié l'Europe. Elle a été libre et impériale jusqu'en 1661, que les habitans s'étant soulevés contre leur évêque, il l'assiéga, la soumit, et l'unit à son domaine. La ville est grande, bien peuplée. Le chapitre de l'église cathédrale est composé de quarante chanoines, qui doivent faire preuve de seize quartiers. On promène tous les ans, au son du tambour, les armes du dernier reçu, peintes sur une bannière, afin que chacun puisse les examiner. C'est à la tour de l'église collégiale que fut suspendu, dans une cage de fer, le fameux roi des Anabaptistes.

Ce diocèse confine à celui d'Osnabruck, qui doit également son origine à Charlemagne. Ce prince, après avoir vaincu Vitikind, duc des Saxons, y établit un évêché, et y fonda la première cathédrale du pays. L'évêché est possédé alternativement depuis la paix de Westphalie, par un catholique et par un luthérien. Le premier est élu librement par le chapitre ; le second doit être choisi dans la maison de Brunswick Lunebourg. Westphalie

On voit à l'hôtel-de-ville, dans la salle où a été conclu le fameux traité, les portraits de la plupart des ministres qui ont eu part à la pacification. Cette ville est la première de Westphalie, qui reçut la religion luthérienne, prêchée par un des amis de Luther.

Dans le dessein de me rendre à Hambourg, je laissai sur ma gauche la partie septentrionale du cercle de Wesphalie, où rien ne peut attirer un voyageur. J'en excepte la ville d'Emden, capitale de l'Oostfrise, située à l'embouchure de l'Embs, qui lui donne son nom. Cette rivière y forme un port qui la rend très-commerçante, et le roi de Prusse, son souverain, y a établi une compagnie de commerce

qui venait tous les jours plus florissante.

Westphalie

Emden est une ville riche, [illegible]sante et défendue par deux ports. La plupart de ses habitans sont calvinistes. Aurich et Norden sont deux autres villes de cette même contrée, dont la première était le séjour, la seconde le lieu de la sépulture de ses princes.

D'Osnabruck on arrive à Brême, ville de commerce, grande, riche et bien fortifiée. Le Weser qui la traverse, à douze lieues de son embouchure dans la mer d'Allemagne, la partage en vieille et nouvelle ville. Elle est divisée en quatre quartiers, et chaque quartier est gouverné par un bourguemestre et six conseillers qui professent la religion calviniste. Je ne m'y arrêtai qu'un jour, et ce fut pour y voir une mauvaise comédie, où un tyran égorgeait un homme de sang froid, et se pendait ensuite sur le théâtre. Un vieux scélérat prenait, par méprise, le poison qu'il avait préparé pour son fils, et mourait dans des convulsions. Les plus hideuses étaient celles qui faisaient le plus rire. Une Vénus se déguisait en bohêmien, en maître de chapelle, en courtisane, et traînait à sa suite cinq ou six amours, dont elle venait successi-

vement d'accoucher : ils allaient se cacher derrière une terrible Pallas, et tandis qu'elle exhortait je ne sais quel prince à la sagesse, ces enfans malins frappaient la déesse de cinq ou six coups de flèche ou de stylet, qui la faisaient éternuer et grimacer : puis elle reprenait son discours, jusqu'à ce que de nouveaux coups de flèche la rendissent bien amoureuse. J'étais à côté d'un vieux baron, qui, ayant voyagé en France, connaissait notre théâtre, et ne pouvait s'empêcher de s'élever contre le mauvais goût de celui de sa nation. « Il est vrai, me dit-il, « que les désagrémens qu'on donne à nos « comédiens, doivent nuire nécessairement « au progrès de cet art. Nous avons très- « peu de villes où il y ait une salle de « spectacle. Les acteurs, en arrivant, sont « obligés de faire bâtir à leurs frais, une « baraque, encore faut-il qu'ils en obtien- « nent la permission des magistrats, qui ne « manquent pas de les rançonner cruel- « lement. L'emplacement étant ordinaire- « ment petit et peu commode, la rétribu- « tion est médiocre, et suffit à peine pour « l'entretien de la troupe. Aussi ces prin- « ces à cothurne et à brodequin, se trou- « vent-ils presque toujours sans habits, Westphalie

Westphalie « sans linge, sans décoration, et le plus « souvent sans subsistance. La scène du « roman comique de Scarron, lorsque les « comédiens arrivent dans la ville du Mans, « n'est rien en comparaison de ce qui se « passe en Allemagne.

« Il faut convenir que de leur côté, ils « ne traitent pas mieux les pièces de théâ- « tre qu'ils ne sont eux-mêmes traités du « public. En général, ce sont des machi- « nes mal organisées, qui, n'ayant jamais « su concerter une représentation, n'ont « aucune idée de ce bel ensemble qui ca- « ractérise principalement la scène fran- « çaise. Quand il est question d'une pièce « nouvelle, ils la lisent chez le directeur, « et deux jours après, sans autre répéti- « tion, ils la jouent sur le théâtre, où ils « travaillent de mémoire et fatiguent les « spectateurs. Un acteur se tient dans la « coulisse pour souffler son camarade, jus- « qu'à ce que, relevé par un autre, il aille « lui-même se joindre à l'action. On voit « Achille furieux, après s'être opposé au « sacrifice de sa chère Iphigénie, rester « tranquillement dans la coulisse, pour ai- « der la mémoire de ceux qui veulent la « sacrifier. Ils ne connaissent ni cette il-

« lusion théâtrale, ni cet air majestueux
« et imposant, qui doit accompagner ces Westphalie
« grandes représentations ; et d'un tableau
« de Rubens, ils ont le secret de faire une
« esquisse de Calot. Ce défaut de goût et
« de talent, joint à l'affreuse misère des
« comédiens, dégoûte ceux de nos poètes
« qui pourraient se distinguer dans cette
« carrière, de travailler pour le théâtre. »

Brême appartient à l'électeur d'Hanovre, mais sans préjudice du droit de la ville, qui se gouverne en république. Ce duché a vingt lieues en carré. Ce pays m'a paru très-bon, très-fertile, très-peuplé, surtout vers les bords du Weser et de l'Elbe.

CHAPITRE XV.

Hambourg. — Promenade. — Police. — Sociétés. — Bourse. — Sénat. — Objets de consommation. — Environs. — Hôpitaux et commerce. — Goslar, Paderborn, Cassel.

Cercles du Rhin.

HAMBOURG, Goslard, Paderborn et Cassel ont été le terme de quatre voyages que nous avons faits à cheval. On aura soin d'arriver à Hambourg de jour : les portes s'y ferment avec autant d'exactitude que dans la ville de guerre la mieux gardée: à la chute du jour, c'est-à-dire, à quatre heures, dans les jours les plus courts, et jamais plus tard que neuf heures et demie. La raison en est que, sans cette précaution, les négocians, qui ont tous des maisons de campagne, y demeureraient, et les ouvriers habiteraient Altona, qui n'est qu'à un grand quart de lieue, et où tout est à bien meilleur marché : de plus, ils feraient la dépense du dimanche dans les cabarets, sur le territoire danois, à meilleur compte, ce qui ferait

baisser absolument le loyer des maisons en ville, et c'est ce qu'on veut éviter, parce que c'est la principale richesse du pays. Cercles du Rhin.

Cette ville est fort sale et presque toujours humide. Les rues sont assez mal pavées, étroites et souvent embarrassées par des avances pratiquées devant presque toutes les maisons. Il y a des canaux dans toutes les rues. Les maisons sont en briques et en bois, les toits presque tous terminés en triangle sur la face des maisons; les murs fort épais, les fenêtres excessivement multipliées et très-étroites, ce qui se remarque dans plusieurs villes d'Allemagne.

Hambourg est éclairé par mille quatre cents reverbères : cependant on ne peut pas dire qu'elle le soit bien. Les gens riches ont deux grosses lanternes à leur porte.

La population de Hambourg ne monte qu'à cent mille ames, dont dix mille juifs : ceux qui la font monter plus haut sont dans l'erreur, quoique sur les lieux on trouve des gens qui la portent jusqu'à cent trente mille et au-delà. Mais ou ils n'en croient rien eux-mêmes, ou ils sont mal informés.

La seule promenade qui soit dans la ville, est une allée d'arbres le long du *Binnen-Alster*, grand bassin formé par l'Alster. Il

Cercles du Rhin.

a huit cents pas de circonférence. Il faudrait plus de trois quarts d'heure pour faire le tour de cette espèce de lac ; mais il est impossible d'en suivre toujours les bords, n'y ayant point de quai dans plusieurs parties ; et notamment dans celle qui est occupée par la maison de force. Ce bassin est l'endroit du monde le plus délicieux dans les belles soirées d'été, par la multitude de bateaux qui le couvrent, et qui lui donnent l'air d'une ville flottante.

Cette ville a double enceinte du côté de la Prusse ; les remparts sont plantés d'arbres. On peut s'y promener à cheval ou en voiture, et faire presqu'entièrement le tour de la ville : il y a des points de vue charmans, surtout celui où l'on a d'un côté l'Alster, et de l'autre le bassin dans la ville. Ces deux masses d'eau font un effet admirable, et l'on n'imaginerait jamais que l'Elbe, la seule rivière que l'on connaisse à Hambourg avant d'y avoir été, ne contribue en rien à cette agréable perspective.

La police est parfaitement bien faite à Hambourg. Outre une garde de nuit très-considérable, il passe à chaque instant des hommes armés de longs bâtons qu'ils

frottent sur le pavé, et à toutes les heures un homme se fait entendre: cet usage subsiste dans presque toutes les villes d'Allemagne et du nord. La police de cette ville pour les incendies passe pour une chose admirable: on a raison d'apporter à cette partie la plus grande attention, car on peut juger du prompt ravage que ferait le feu dans une ville où les maisons sont aussi rapprochées, et bâties en bois pour la plupart. Depuis long-temps il n'y a pas d'exemple que deux maisons aient brûlé dans le même incendie. Peu de jours avant notre arrivée, le feu avait pris à une maison dont le dedans avait été entièrement consumé: il n'y restait plus sur pied que quelques masures et la cheminée. Le lendemain de l'incendie, quelques personnes passant à côté de cette maison, le vent fit tomber la cheminée, qui en blessa quelques-unes, et tua une jeune femme. Quoiqu'on sût la cheminée fort endommagée, on la laissa subsister, parce que les assureurs des maisons paient beaucoup moins quand les cheminées restent debout; ce qui prouve qu'il y a des abus partout, même dans les établissemens les plus dignes d'éloges. Il est défendu de porter des flambeaux dans les rues. D'après

Cercles du Rhin.

ce que nous avons dit plus haut, on en sentira aisément la raison.

Cercles du Rhin.

Les voitures sont en très-grand nombre, tout négociant un peu à son aise en a une. Dans la belle saison, vers le soir, c'est une véritable procession aux portes de la ville: un usage assez extraordinaire, c'est que toute personne menée par une autre, soit dans sa voiture, soit dans une voiture de remise, donne pour boire, en descendant, au cocher qui l'a conduite.

Il y a un spectacle allemand toute l'année. On y joue tragédie, comédie et opéra. La salle est assez grande, elle a trois rangs de loges sans aucune décoration ni architecture. Les habillemens et les décorations sont d'une mesquinerie sans égale.

Aucune église n'est remarquable: celle de Saint-Michel passe pour la plus belle. C'est un bâtiment neuf isolé, de cent trente-deux pieds de diamètre intérieur, formant une espèce de croix dont les branches sont à peu près égales. En descendant plusieurs marches, on arrive à l'église souterraine, qui est remplie de tombeaux.

Les sociétés ne sont composées que de négocians. On trouverait difficilement six maisons de nobles à Hambourg. Les mai-

sons

sons des négocians sont très-agréables : ils font une dépense considérable : nous ne connaissons pas de ville où le luxe de la table soit poussé aussi loin. Ils ont ordinairement toute l'année des raisins frais venant de Malaga : on boit chez eux des vins de tous les pays. Nous avons remarqué dans leurs maisons beaucoup de propreté, et surtout une profusion de bougie qu'on ne voit nulle part. Toutes les fois qu'on a mangé chez quelqu'un, il est d'usage de mettre un mark dans la main du domestique qui se trouve à la porte. Cette coutume existe aussi dans quelques villes de Hollande, et dans les maisons de la colonie française, à Berlin. Dans les sociétés de la noblesse, cet usage n'a pas lieu, mais on y paye les cartes, au-lieu qu'on ne les paye pas chez les négocians.

Cercles du Rhin.

La bourse est un petit bâtiment au-dessous du médiocre, avec une petite place et quelques arbres qui l'ombragent en été : le tout est insuffisant pour le grand nombre de personnes qui la fréquentent d'une heure à deux. On y voit souvent plus de deux mille personnes, surtout les jours de courrier. Les Juifs y sont fort nombreux et y font beaucoup d'affaires. Il y a une biblio-

Cercles du Rhin.

thèque dite du commerce, fort peu considérable, et qui n'a rien de remarquable : environ trois mille volumes la composent. Les négocians, quelque riches qu'ils soient, et quelque temps qu'il fasse, vont régulièrement à la bourse : ils sont alors vêtus avec la plus grande simplicité. Il y a dans cette ville beaucoup de négocians aisés, même riches, mais infiniment peu de millionnaires.

Le sénat est composé de trente-quatre personnes, savoir : quatre bourguemestres, dont trois avocats et un négociant ; quatre syndics, avocats ; un secrétaire et un protonotaire, avocats ; vingt-quatre sénateurs, dont douze avocats et douze négocians. Les sénateurs sont à vie ; personne ne peut refuser cette charge, ou on est obligé de quitter la ville sous vingt-quatre heures. Il en est de même pour toutes les places publiques. Ils s'assemblent trois fois par semaine, dans une grande salle au rez-de-chaussée de l'hôtel-de-ville, nullement décorée. L'hôtel-de-ville est un bâtiment très-ordinaire, soit au-dehors, soit au-dedans. Il est à côté de la bourse. Au premier étage, sont les bureaux des différens départemens pour les accises du blé, du vin, du bétail, etc. Les receveurs sont absolu-

ment indépendans, ne rendent point de compte; ce qui fait qu'il a toujours été impossible de savoir les revenus de la ville : le sénat même et la bourgeoisie l'ignorent également, à ce qu'on assure, ce qui paraît bien étonnant. Cercles du Rhin.

Les droits d'entrée ne peuvent être évalués au juste : ils sont en général très-modérés; de plus, ils ne sont point égaux pour toutes les nations. La France jouit de priviléges particuliers depuis le traité passé en 1769.

Hambourg tire de ses environs, et surtout du canton appelé *les Quatre Pays*, les légumes et autres denrées pour sa consommation journalière. Le bailliage de *Winzen*, dans le pays d'Hanovre, fournit du veau; la prévôté de *Neuland*, une grande quantité de volailles. Le territoire dit *des Quatre Pays*, appartient en propriété à Hambourg et à Lubeck. Il y a tous les ans à *Bergdorf*, petit bourg, une députation de quatre sénateurs de Hambourg, et de quatre de Lubeck, pour connaître de l'état du pays, de la police, etc. La consommation de café est immense à Hambourg : elle va annuellement jusqu'à dix millions de livres pesant. Le peuple ne vit absolument

Cercles du Rhin.

que de café ; il en prend continuellement. On ne rencontre que des gens portant des seaux peints en rouge, remplis de lait. On prétend que le rouge est la seule couleur qui ne lui communique aucun goût. Les bœufs viennent du Holstein, de la Norwège et autres parties du Danemarck, mais particulièrement du Jutland, qui en fournit une très-grande quantité. Il y a trois espèces de bœufs ; le bœuf salé ordinaire, le bœuf frais et le bœuf fumé ; c'est une excellente chose : presque tout se consomme dans le pays. Les demandes particulières ne peuvent être regardées comme un objet considérable, si ce n'est en temps de guerre, où il s'en fait de grands envois pour les équipages des vaisseaux. Les gens du commun tuent et salent leurs bœufs pour l'année. Ceux qui ont des manufactures, des raffineries et autres établissemens qui emploient beaucoup de monde, font de même.

La littérature et les arts sont ici dans le plus grand discrédit, la partie instruite s'adonne exclusivement au commerce. Il est peu de villes où les sciences soient dans un oubli pareil ; il n'y a à Hambourg, ni un collége passable, ni sculpteur, ni graveur,

ni même un peintre médiocre. Un libraire français a voulu établir un cabinet littéraire ; le petit nombre de souscripteurs l'a bientôt forcé de renoncer à son projet ; et quand on songe combien cette ville est opulente et considérable, on est encore plus étonné de l'état où y sont les sciences. La littérature française, surtout, y est fort peu en honneur. Le poète *Klopstock* est le plus célèbre qu'il y ait aujourd'hui. Il est connu dans la république des lettres, par de bons ouvrages, mais il est beaucoup meilleur à lire qu'à visiter.

Cercles du Rhin.

On ne voit à Hambourg que de l'argent de Danemarck. La petite monnaie y est fort multipliée, elle vient surtout du Mecklenbourg.

La jalousie de toutes les puissances est proprement le soutien solide de cette ville. Elle a la France à ménager à cause de son commerce : elle est à la vérité dans le même cas avec toutes les autres. Cependant, elle craint plus particulièrement le Danemarck, et le pays de Hanovre, à cause du voisinage.

Les inondations sont très-fréquentes, et ordinairement subites à Hambourg. Il y a une digue le long de l'Elbe ; l'eau a passé par-dessus en 1771, a inondé le pays et

Cercles du Rhin.

presque toute la ville. Une pyramide constate l'élévation de l'eau, qui a été prodigieuse. Vers la fin de novembre 1790, on a vu l'Elbe s'élever en une nuit de plus de vingt pieds. Quand des femmes enceintes ou des malades se trouvent obligés, par ces événemens, à quitter les caves qu'ils habitent; les personnes logées dans la maison aux premier, second, et autres étages, sont tenues de leur donner un asile. Cet usage peut bien avoir quelques désagrémens dans ce cas-là, mais il nous paraît plein d'humanité.

Nous croyons qu'il n'est aucune ville dont les environs soient plus beaux et annoncent davantage la richesse des habitans. La quantité d'eau, d'arbres, d'allées et nombre de sites charmans, font de Hambourg un séjour délicieux dans la belle saison. Presque tous les négocians ont des maisons de campagne où ils font beaucoup de dépense, et où ils vont le plus souvent qu'ils peuvent. Presque toutes celles du côté d'Altona sont sur le territoire danois: il y en a de charmantes sur les bords de l'Elbe. Celle de MM. Boué passe pour la plus agréable. Nous conseillons aux étrangers de parcourir les environs, surtout de ce côté et de celui de l'Als-

ter. En allant par Altona jusqu'à Firtbeck, la route n'est qu'une allée d'arbres. On rencontre à chaque pas des maisons de campagne et des jardins délicieux. Si l'on sort par la porte de Berlin, on ira jusqu'à Vandbeck, joli château, le plus considérable de ces environs. Le parc est joli; comme il est ouvert au public, c'est le rendez-vous de tout le monde. Le chemin qui y conduit est rempli de chariots découverts, fort en usage dans le pays; les roues en sont très-élevées; ils ont cinq ou six banquettes et peuvent contenir dix à douze personnes. Les gens aisés en ont de suspendus sur des ressorts. De Vandbeck, nous avons été à *Billwarden*, nous avons passé et repassé la *Bilbe*, petite rivière qui cotoye ce pays: elle est peu large, mais profonde. Les maisons qui la bordent sont bâties dans le goût hollandais. Nous avons vu la maison de campagne de M. Chapeau-Rouge, dont la position est fort agréable et offre de jolis points de vue.

Cercles du Rhin.

Les hôpitaux, et généralement tous les établissemens publics sont fort négligés. Le commerce absorbe toutes les idées; les plans les mieux conçus, les plus utiles, ne peuvent être mis à exécution, ou pour mieux

Cercles du Rhin.

dire, tout ce qui est étranger aux spéculations mercantiles, est ici dans un parfait oubli.

Pesthof est un hôpital de fous, situé à une petite distance de la ville. On y arrive par une allée d'arbres, et l'on trouve d'abord la chapelle, bâtiment isolé, avec une assez jolie rotonde. L'hôpital consiste en plusieurs bâtimens fort près les uns des autres, tous construits en tuiles et en bois. Les salles sont fort mal-propres, les malades y sont entassés, couchent deux, et jusqu'à trois ensemble. Les hommes et les femmes sont à peine séparés. Il y avait près de neuf cents personnes en novembre 1790. Il y a des chambres particulières pour les fous, où ils sont assez bien.

La maison de force est située sur le bord du bassin formé par l'Alster, très-près de la promenade; il y avait en novembre 1790, quatre cent cinquante-quatre personnes. On y voit des hommes, des femmes, des enfans, des pauvres, des gens à qui on fait gagner leur vie en travaillant. Plusieurs y sont renfermés par punition. On y fait aussi des draps pour les troupes, et des tapis de soie de cochon, ou de poil de vache. Ils ont un agrément pour les fumeurs de ta-

bac, c'est qu'ils ne brûlent point quand il tombe du feu dessus. Quand on visite cette maison, il faut avoir beaucoup de petite monnaie. On trouve fréquemment des troncs et des plats, dans lesquels il est d'usage de mettre quelques pièces. Cercles du Rhin.

La maison des orphelins est sans contredit le plus bel établissement de cette ville, et le seul qui soit propre et bien tenu. Il y a près de six cents enfans. Les filles sont en plus grand nombre que les garçons: s'il y a un reproche à faire à cette maison, c'est que les enfans y sont trop bien pour la vie qu'ils doivent mener ensuite, et qu'ils y reçoivent une trop bonne éducation pour ce qu'ils deviennent en la quittant. C'est de cette maison qu'on tire la plupart des servantes, et on en est généralement fort content. Les garçons sont dispersés dans les différentes fabriques.

On est étonné que dans une ville où il y a environ douze mille pauvres, on ne trouve personne demandant l'aumône dans les rues. L'administration fournit de l'ouvrage à tous les mendians, et les force de travailler dans des maisons disposées pour cet usage.

Il y a aussi un hôpital pour les pauvres

Cercles du Rhin.

matelots: mais c'est infiniment peu de chose; il est inoui que dans une ville dont les trois quarts des habitans tiennent au commerce et à la marine, les vues du gouvernement ne se soient pas portées sur cet objet important.

Les manufactures ne sont pas la partie brillante du commerce de Hambourg; celles de toiles peintes sont tombées à cause de la cherté de la main d'œuvre qui est extrême: il n'y a aucune industrie particulière au pays. Les fabriques de velours n'existent plus; il y a quelques raffineries de sucre, en tout, cent à cent vingt, grandes ou petites: elles ont perdu depuis que le roi de Prusse en a établi dans ses états: celles-ci ont la préférence pour la Baltique, comme étant plus à portée; quelques brasseries de peu d'importance avec cela: voilà toute l'industrie de cette ville.

Il est impossible de connaître exactement la balance du commerce de cette ville; on sait seulement qu'il est immense: c'est l'entrepôt de toutes les marchandises destinées pour le nord. Il y arrive, année commune, trente-six mille barriques de sucre. Celles de St.-Domingue pèsent mille huit cents livres; celles de la Martinique, mille quatre cents.

La ville de Hambourg n'a aucune production à envoyer à l'étranger. On ne saurait évaluer son commerce d'exportation, parce que les Hambourgeois gardent à ce sujet le plus grand secret. Les consuls de France, employés dans cette ville depuis 1743, se sont vainement donné la peine de le pénétrer. Une chose plus étonnante encore, c'est que personne ne sait pourquoi c'en est un. On peut évaluer le nombre des navires entrans, année commune, à mille deux ou trois cents, et celui des sortans, à sept, huit et neuf cents. La marée, en pleine et nouvelle lune, est de huit à neuf pieds. Un bâtiment plat, de six cents tonneaux, peut prendre son chargement en entier dans le port. Le commerce de Hambourg consiste principalement en commission, spéculation et affaires de change.

Goslar, enclavée dans le duché de Brunswick, tire son nom de la rivière de Gose, dont l'eau sert à faire d'excellente bière. Cette ville, grande et ancienne, est toujours restée libre et impériale, malgré les tentatives des ducs de Brunswick, pour l'assujettir : on prétend que le moine Berthold Schwartz y trouva le secret de la poudre à canon.

Cercles du Rhin.

Paderborn doit son origine à Charlemagne, qui y fonda un évêché. Cette ville, autrefois libre et impériale, est aujourd'hui soumise à ses évêques.

Cassel, capitale de la Hesse est la résidence ordinaire des landgraves de ce nom, qui y ont un magnifique château, accompagné de fortifications et d'un arsenal où il y a des armes pour vingt-cinq mille hommes. La Hesse, arrosée par plusieurs rivières dont la principale est le Veser, est remplie de forêts et de montagnes où sont des mines abondantes de fer et de cuivre.

CHAPITRE XVI.

Harpourt. — Tombeau d'Élisabeth, reine de Hongrie. — Abbaye et principauté de Fulde. — Ville et description de Francfort sur le Mein. — Darmstadt. — Worms. — Mayence. — Trèves. — Le Palatinat. — Manheim. — Spire. — Philisbourg. — Wurtzbourg. — Bamberg. — Nuremberg. — Henneberg. — Cobourg et Schwartzberg. — Observations sur les monnaies d'Allemagne.

Cercles du Rhin.

En voyageant dans cette contrée, on ne peut que se promener de ville en ville, en les parcourant très-rapidement. Harpourt, capitale de la haute Hesse, et célèbre par son université, appartient au landgrave de Hesse-Cassel. Elle est située au pied d'une montagne, sur laquelle est un château très-fort et un palais, dont la vue s'étend sur de grandes plaines. La ville m'a paru grande et bien bâtie. La nature et l'art ont également contribué à la fortifier. Sa principale place est vaste et embellie par un hôtel-de-

Cercles du Rhin.

ville dont l'architecture mérite d'être remarquée. Mais le monument le plus digne de curiosité, est le tombeau de sainte Élisabeth, reine de Hongrie, environné d'un grillage de fer, enrichi de pierreries, et sur lequel on lisait cette épitaphe: *Ci gît Élisabeth, si elle a fait le bien, elle en a reçu la récompense.*

Hic jacet Elisabeth, si benè fecit, habet.

La ville, abbaye et principauté de Fulde, sur la rivière de ce nom, est un petit pays entre la Hesse, la Franconie et la Thuringe. Les papes et les empereurs s'empressèrent à l'envi de combler cette maison de biens et d'honneurs. Ils élevèrent l'abbé à la dignité de prince de l'empire. Ce prélat vit véritablement en prince, a ses officiers et une cour conforme à son rang. Il est primat des autres abbés d'Allemagne, et dans les diètes, il s'assied aux pieds de l'empereur. Ses états, partagés en treize bailliages, contiennent soixante paroisses et environ cent églises succursales, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui professent la religion luthérienne.

La ville de Fulde, capitale de tous ces domaines, était autrefois libre et impériale. Son principal ornement est la célèbre abbaye

de Saint-Sauveur : l'église, le monastère, la bibliothèque, où il y a beaucoup de manuscrits, et le palais du prince, répondent à sa dignité. Mais ce qui fait le plus d'honneur à cette ville, c'est d'avoir donné naissance au célèbre père Kirker, l'un des plus grands philosophes et des plus habiles mathématiciens du dix-septième siècle. Il enseigna à Wurtzbourg avec une réputation extraordinaire ; il passa en France lorsque les Suédois désolaient la Franconie, et se retira à Rome, où il rassembla un riche cabinet d'antiquités et de médailles. On a de ce jésuite un grand nombre d'ouvrages, où il montre beaucoup d'érudition. C'est de lui qu'on a fait le conte d'une interprétation sérieuse qu'il donna à des caractères informes, gravés par des écoliers sur une pierre qu'ils enterrèrent dans un lieu où ils savaient qu'on devait fouiller pour y bâtir.

Cercles du Rhin.

On a donné le nom de Wétéravie à la partie orientale du cercle du haut Rhin, composée de plusieurs souverainetés. Le comté de Hanau, un des plus riches de l'empire, a passé, en 1736, aux landgraves de Hesse-Cassel. La ville dont il a pris le nom, est divisée en vieille et nouvelle.

Cercles du Rhin.

Celle-ci, plus grande que la première, doit son agrandissement au Wallons réfugiés, qui s'y retirèrent sous Philippe II : elle est assez bien bâtie; mais le château où les comtes faisaient leur résidence mérite peu d'attention.

On compte aussi en Wétéravie plusieurs villes impériales, dont il n'y a guère que Francfort qui mérite une description. C'est une des plus grandes, des plus fortes, des plus riches, des mieux peuplées et des plus commerçantes de l'Allemagne. On la croit bâtie par Clovis, après la bataille de Tolbiac. Le Mein la sépare en deux parties, réunies par un pont de pierre d'environ douze cents pas de longueur. On y voit plusieurs places publiques. La principale est celle où l'empereur, après son couronnement, paraît à la tête des électeurs, et répand ses largesses parmi le peuple.

L'hôtel-de-ville est un vaste bâtiment construit dans le goût antique, où l'on conserve la fameuse bulle d'or, qui contient les lois fondamentales de l'empire. On ne la voit qu'avec respect, la tête découverte et dans le plus grand silence. Ce sont plusieurs feuilles de parchemin cousues ensemble et couvertes d'un autre parchemin

sans

sans aucun ornement. Le sceau, attaché avec un cordon de soie de différentes couleurs, est de pierre, et a pour empreinte la figure de Charles VI, assis et couronné, tenant un sceptre d'une main, et de l'autre le globe du monde. Cercles du Rhin.

La situation de Francfort est dans une grande plaine, égale partout, fertile en fruits et en légumes. Les rues de la ville sont larges et bien fournies de boutiques. Il y a quatorze églises catholiques, avec des temples pour les luthériens, qui forment la plus grande partie des habitans. C'est à eux qu'appartient le gouvernement aristo-démocratique, c'est-à-dire, que les magistrats doivent être choisis par les familles nobles protestantes, et nommés par les corps des métiers. Ce qui rend encore cette ville recommandable, ce sont ses foires, qui passent pour les plus fréquentées de l'Allemagne.

Darmstadt est le séjour ordinaire du landgrave de ce nom, qui y possède un magnifique palais: La ville jouit d'une situation agréable et riante, dans un terroir riche et fertile. Depuis quelque temps on y a bâti d'assez belles maisons et deux faubourgs, qui l'ont considérablement agrandie.

Cercles du Rhin.

Worms, dans une position également agréable, sur la rive occidentale du Rhin, est une des plus anciennes villes des Gaules et de la Germanie. Détruite par les Vandales, et ensuite par Attila, roi des Huns, Clovis la rétablit; et elle fut célèbre sous nos rois de la seconde race, qui y tinrent de fréquentes assemblées. L'enceinte de cette ancienne cité est presque aussi grande que celle de Francfort, mais elle n'est pas peuplée à proportion de son étendue.

L'église principale des catholiques est la cathédrale, dont la structure est fort massive et chargée d'ornemens gothiques. Dans une autre église, on montre, comme un chef-d'œuvre d'imagination allemande, un tableau placé sur un autel portatif, qui présente Dieu le père parlant à la sainte Vierge. Elle tient l'enfant Jésus par les pieds, et le met, la tête la première, dans la trémie d'un moulin que les apôtres, aidés par les quatre animaux d'Ézéchiel, font tourner à force de bras. Le pape à genoux reçoit, dans une coupe d'or, des hosties qui tombent du moulin, et les présente à un cardinal: celui-ci les donne à un évêque, l'évêque à un prêtre, le prêtre au peuple:

comme si dans ce moulin s'était opéré le mystère de la transubstantiation.

Cercles du Rhin.

On compte encore parmi les curiosités de cette ville, une feuille de parchemin, qui se voit dans un cadre à l'hôtel de la monnaie, avec douze sortes d'écritures parfaitement belles, plusieurs miniatures, et des traits hardiment tracés à la plume : c'est l'ouvrage d'un certain Thomas Schuweiker, qui, né sans bras, a fait, dit-on, tout ce travail avec le pied. Cet hôtel de la monnaie présente un assez long portique, auquel pendent les os gigantesques des hommes, et les cornes des bœufs qui ont voituré les pierres de la cathédrale. Les dehors de l'édifice sont remplis de diverses peintures de géans armés, sur lesquels on fait mille contes ridicules.

On suit le cours du Rhin et on arrive en un jour de Worms à Mayence ; mais on y reste peu de temps, parce que la ville n'est ni belle ni agréable : cependant ceux qui aiment les monumens antiques, peuvent trouver dans les environs de quoi satisfaire un moment leur curiosité. Tout y rappelle la mémoire de Drusus Germanicus, fils de la femme de l'empereur Auguste, lequel y mourut à la fleur de son

âge. D'abord c'est une porte du nom de Drusus, ensuite une statue érigée sur la rive du Rhin en son honneur. C'est un autre endroit, où une pyramide élevée à sa gloire, et renversée depuis plusieurs siècles, conserve encore le nom de ce Romain. Enfin, c'est un ouvrage construit en pierre, que quelques-uns regardent comme son tombeau.

Cercles du Rhin.

Les rues de Mayence sont étroites et irrégulières, mais la ville est grande, riche, marchande, bien peuplée et défendue par une bonne citadelle. Le palais de l'électeur est l'édifice le plus remarquable. Ce prince en a un autre hors de la ville, avec un jardin orné de grottes, de statues, qu'il a fait construire sous le nom de la Favorite. Il y a aussi quelques hôtels, et en général les maisons y sont spacieuses, mais bâties à l'antique. On y voit un riche arsenal et un pont de bateau, qui, dans cet endroit, a plus de cinq cents pas de longueur. La cathédrale a deux chœurs; comme la plupart de celles d'Allemagne.

Dans les guerres de Louis XIV, les Français prirent Mayence, qui fut reprise par le duc de Lorraine. Le marquis d'Uxelles, depuis maréchal de France, fit, en défendant

cette ville, vingt-une sorties sur les ennemis, et leur tua plus de cinq mille hommes; enfin, il fallut se rendre au bout de sept semaines, faute de poudre. Cette défense mérite une place dans l'histoire, et par elle-même, et par la manière dont elle fut reçue dans le public. Paris, qui veut juger de tout, regarda d'Uxelles comme un homme timide et sans jugement, tandis que tous les bons officiers lui donnaient de justes éloges. Au retour de la campagne, étant à la comédie sur le théâtre, il fut hué du parterre, qui lui cria: *Mayence! Mayence!* et l'obligea de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais appréciateur du mérite, dont cependant on ambitionne le suffrage.

Cercles du Rhin.

Avant de quitter l'électorat de Mayence, j'ai eu la curiosité de me rendre, sur les bords du Mein, dans l'endroit où avait campé le maréchal de Noailles, et de me faire expliquer, sur les lieux mêmes, par un officier français qui s'était trouvé à la journée de Dettingue, la disposition de cette bataille.

« Voilà, me dit-il, en me montrant la « rive droite de la rivière, près de la pe- « tite ville d'Aschaffenbourg, voilà l'espace

Cercles du Rhin.

« qu'occupait le comte de Stair, l'un des « élèves de Marlboroug, avec ses cinquante « mille Anglais, Hanovriens ou Autrichiens, « sous les yeux du roi d'Angleterre, qui « était venu avec son fils, le duc de Cum- « berland.

« Ici, sur la rive gauche, était placée « l'armée du général français, qui, par une « manœuvre supérieure, avait su se rendre « maître de la campagne. Nous cotoyâmes « les ennemis, et leur coupâmes les vivres, « en nous emparant des passages au-dessus « et au-dessous de leur camp. Ils pouvaient « être enfermés, affamés, foudroyés par « nos canons, et forcés de se rendre pri- « sonniers de guerre; le maréchal en forme « le projet, en ordonne les dispositions, « occupe Aschaffenbourg, borde le Mein « d'artillerie, et met Dettingue, par où les « Anglais devaient passer, sous la garde « de douze mille hommes; il fait défiler, « sur deux ponts, quatre brigades d'infan- « teries accompagnées de celle des gardes « françaises, avec ordre de rester dans le « village ou cachées en-deçà du ravin que « vous voyez. Elles ne pouvaient être aper- « çues des ennemis, dont le maréchal sui- « vait des yeux tous les mouvemens.

« Le duc de Grammont, colonel des
« gardes, qui commandait ce détachement, Cercles du Rhin.
« eut ordre d'attendre que les Anglais se
« fussent livrés eux-mêmes dans le ravin.
« Le maréchal de Noailles, allant ensuite
« reconnaître un gué pour faire avancer de
« la cavalerie, envoya une brigade occuper
« le poste d'Aschaffenbourg; de sorte que
« l'ennemi devait être enfermé de tous cô-
« tés. Le succès était infaillible : nous nous
« attendions tous à prendre le roi d'Angle-
« terre; et cet événement aurait rendu la
« paix à l'Europe; mais un moment d'im-
« patience, ou, si vous voulez, un désir
« trop vif de gloire, dérangea toutes ces
« dispositions. Le duc de Grammont aban-
« donne son poste, passe le ravin avec son
« détachement; et quittant une position
« avantageuse où il devait rester, tombe
« lui-même dans le piége où nous avions
« attiré les ennemis. Nous attaquâmes en
« désordre et avec des forces inégales; l'ar-
» tillerie, placée sur les bords du Mein,
« devint inutile; elle aurait tiré sur les
« Français. Le maréchal arrive, mais trop
« tard; la faute était faite; elle était irré-
« parable.

« Vous avez pu voir, dans le temps, la

Cercles du Rhin.

« lettre que M. de Noailles écrivit au roi, « après la bataille, et où ce maréchal ren- « dait compte des raisons qui l'avaient dé- « terminé à combattre les ennemis. La pre- « mière de toutes, sire, c'est que votre « majesté le désirait. Parmi les autres mo- « tifs, le dernier est que la décadence des « affaires de Bavière ne pouvait être ré- « parée que par quelques succès en Alle- « magne. Je n'ai pas été assez heureux, « continuait-il, pour y parvenir; mais on « ne m'accusera pas de ne l'avoir point « tenté, ainsi que tout le monde paraissait « le désirer. Je n'ai rien à me reprocher « sur les soins, les précautions et l'atten- « tion que mon zèle et mon attachement « pour le service de votre majesté m'ins- « pireront toujours. Je crois pouvoir me « flatter que toute l'armée me rendra cette « justice. On n'exagérera point, sire, quand « on vous dira que les plus vieux officiers « n'ont jamais vu un feu si considérable, « ni si suivi. Je ne puis me dispenser de « dire à votre majesté combien M. le duc « de Chartres s'est distingué; s'étant tou- « jours trouvé dans le plus fort de l'action, « ralliant ses troupes, les ramenant lui- « même au combat avec un courage, une

« présence d'esprit, un zèle que je ne puis « trop louer ni admirer. »

Cercles du Rhin.

Quand on va de Mayence à Trèves, on traverse un pays arrosé par le Rhin et la Moselle. Il est infiniment précieux par ses vins, ses forges, ses salines, ses mines de plomb et de houille, ses manufactures de toile et les forêts qui en couvrent la partie méridionale. On y récolte peu de grains, si ce n'est vers le nord, où il confine avec le pays de Juliers; mais en récompense, ses productions sont charriées par la Sarre et la Moselle; et ces deux rivières, qui se joignent un peu au-dessus de Trèves, les transportent, par le Rhin, dans toute la Hollande et dans la basse Saxe.

Trèves, autrefois capitale de l'électorat de ce nom, et maintenant chef-lieu du département de la Sarre, est une ville grande et jolie, d'une origine très-ancienne, mais qui ne remonte cependant point aussi haut que quelques historiens l'ont supposé. Sous Auguste, elle fut déclarée capitale de la Belgique, et sous Constantin, on l'honora du titre de capitale de toutes les Gaules. Elle avait alors une puissance redoutable. La magnificence de ses bâtimens, tous construits dans le style romain, l'opulence de

Cercles du Rhin.

ses habitans, son commerce étendu, lui donnaient une telle importance qu'Ammien Marcellin l'appela une seconde Rome. Tacite en parle souvent et avec distinction.

La domination des Romains, et le séjour que quelques-uns de leurs empereurs ont fait dans la ville de Trèves, y ont laissé des traces que le temps n'a pu entièrement effacer. Outre le grand nombre d'églises que nous y voyons, et qui sont des monumens de la magnificence des princes du Bas-Empire, on y trouve plusieurs belles antiquités romaines.

Le pont jeté sur la Moselle est remarquable par les piliers et par les colonnes dont il est orné, témoignage incontestable de la grandeur qu'apportaient les maîtres du monde dans leurs ouvrages, et spécialement dans ceux d'architecture. On voit, autour de la ville, quelques débris d'anciennes tours, et les ruines d'un amphithéâtre qui présentent le même caractère. Voilà ce qui reste des dévastations sans nombre qu'y firent tour-à-tour les Francs, les Aquitains et les hordes barbares du Nord.

Les fouilles faites dans cette ville ont procuré la découverte d'une grande quantité d'antiques, tels que urnes funéraires,

médailles et autres objets non moins précieux. On a découvert récemment quelques-unes de ces pierres appelées *votiva*, que l'on consacrait aux divinités romaines et celtiques, et trois mille médailles, en grand et petit bronze, de divers empereurs d'Occident, et notamment de Jules César, d'Auguste, de Néron, de Vespasien, de Gallien père et fils, et de Trajan.

Cercles du Rhin.

Trèves est située entre deux montagnes assez élevées; le terrain qu'elle couvre n'est point uni; les rues sont rarement de niveau; l'église métropolitaine est bâtie sur une éminence, ce qui lui donne, de loin, un aspect majestueux; vue de près, elle fait naître un bien plus grand et bien plus juste étonnement : les pierres qui ont servi à sa construction sont d'un si gros volume, que les bonnes gens du pays assurent que le diable seul a pu les poser. Cependant, ceux qui ne croyent point que l'esprit malin, en vertu sans doute d'une punition qui lui avait été infligée, ait travaillé à bâtir cet édifice religieux, n'en trouvent pas moins inconcevable qu'on ait pu exécuter ce temple superbe, dans un temps où les machines étaient loin d'avoir acquis la perfection qu'on leur a donnée de nos jours,

Cercles du Rhin.

où les constructeurs n'étaient point dirigés, comme nos architectes modernes, par une connaissance exacte des mathématiques, où ils ignoraient les beaux théorèmes qu'on a réalisés sur la coupe des pierres.

Industrie languissante, commerce peu actif, mais qui ne demande qu'à prendre son essor, voilà ce que nous avons observé à Trèves. Si le hasard ne présidait pas le plus souvent à la construction des villes, il semblerait que l'emplacement de celle-ci a été mal choisi : ses fondateurs en auraient dû plutôt jeter les fondemens au confluent de la Sarre et de la Moselle ; mais on ne sait pourquoi elle a été bâtie de préférence au confluent de la petite rivière d'Olebia, qui passe au milieu de la ville.

De Trèves à Manheim, on trouve sur son chemin le duché et la ville de Deux-Ponts, ancien séjour du roi Stanislas, ancienne possession des monarques suédois de la race palatine. La ville est petite, mais assez jolie et bien bâtie, avec un château où le duc réside et tient sa petite cour.

Le Palatinat, qui a environ vingt lieues du levant au couchant, et dix-huit du midi au nord, est celui dont le conseil de Louis XIV signa la destruction, et qu'il condamna à

un embrasement général. Le cruel Louvois donna cet ordre barbare, dont frémissent encore toutes les nations. Les généraux français, qui ne pouvaient qu'obéir, font signifier, dans le cours même de l'hiver, aux citoyens des villes, aux habitans de la campagne, aux maîtres des châteaux, qu'il faut quitter leurs demeures, et qu'on va les détruire par le fer et par les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous sortent en hâte de leurs maisons, se dispersent dans les champs, se réfugient dans les pays voisins, tandis que le soldat, avide de butin, brûle, pille, saccage leur patrie. On commence par Manheim, par Heidelberg, séjour des électeurs : leurs palais sont détruits, comme les maisons des citoyens, leurs tombeaux sont ouverts, leurs cendres sont dispersées, et nos officiers, témoins de toutes ces horreurs, rougissent d'en être, pour ainsi dire, les instrumens.

Cercles du Rhin.

Manheim a été rebâtie, et les deux derniers électeurs, qui en ont relevé les fortifications, y ont transféré leur résidence, au grand préjudice de Heidelberg et de Dusseldorf, où leurs prédécesseurs avaient leur cour. Le château nouvellement construit est d'une grande magnificence. On y

Cercles du Rhin.

a formé une superbe bibliothèque et de riches cabinets de médailles; mais la situation de cette ville, dans un angle, au confluent du Rhin et du Neker, en rend l'air assez mal-sain.

Heidelberg a toujours conservé le titre de capitale; elle est environnée de montagnes, dans la plus fertile contrée du Palatinat. Elle était autrefois le séjour des muses, par la célébrité que lui donnaient son université et le mérite de ses professeurs: on vantait surtout sa bibliothèque, qui, par le malheur des guerres, fut transportée à Rome, et fait aujourd'hui partie de celle du Vatican. Le château électoral, plus haut que la ville, mais moins élevé que l'ancien, est une assez grosse masse avec quelques morceaux d'architecture qui forment un tout fort irrégulier. Les jardins, soutenus en terrasses et ménagés par étages, offrent une vue charmante sur toute la campagne. Lorsque les Français, en 1689, prirent cette place, ils vidèrent et brisèrent cette fameuse tonne ou foudre d'Heidelberg, qui contenait trois cent cinquante muids ordinaires de Paris. Elle a été réparée et remplie par ordre de l'électeur, qui en fit même faire une plus grande

que la première, à laquelle on monte par un escalier de cinquante marches. Au-dessus, est une petite galerie où six personnes peuvent danser à-la-fois. On a employé jusqu'à douze milliers de fer pour les cercles. Sur le fond de devant, sont les armes de l'électeur, et au-dessus, un grand Bacchus accompagné de plusieurs satyres, avec quelques inscriptions analogues, en vers allemands. Cercles du Rhin.

Spire, ville impériale dans le bas Palatinat, à cinq lieues de Heidelberg, dispute d'antiquité avec tout ce qu'il y a de plus ancien en Allemagne; elle fut d'abord la capitale des Nemètes, peuple originaire de la Germanie, qui habitaient la gauche du Rhin du temps de César; elle prit ensuite son nom de la petite rivière qui l'arrose, et qui se jette dans ce fleuve près de ses murs. Les empereurs Conrad et Henri y firent bâtir une magnifique cathédrale. Cette église donnait sur une grande place capable de contenir dix mille hommes rangés en bataille, et environnée de belles maisons, parmi lesquelles on remarquait particulièrement celle des jésuites, qui fut entièrement ruinée, ainsi que la ville, par les Français qui y mirent le feu. On a vaine-

Cercles du Rhin.

ment travaillé à rétablir cette cité; jamais on n'a pu parvenir à lui rendre son ancien lustre.

C'était à Spire que nos rois de la seconde race tenaient les assemblées de la nation. L'empereur Henri IV, qui l'agrandit, la mit au nombre des villes libres; Henri V l'exempta d'un reste d'autorité que conservaient encore les évêques, qui, dans les premiers temps, s'étaient érigés en souverains. Les habitans continuent néanmoins de leur prêter serment de fidélité, quoique ces prélats n'y aient aucune juridiction; et qu'elle se gouverne par ses propres lois sous la protection de l'électeur palatin. L'évêque, qui y nomme quelques officiers, a droit d'y faire battre monnaie et d'y lever des péages. Cette ville est encore célèbre par cette diète fameuse où les luthériens protestèrent contre les édits de Charles Quint, et prirent de-là le nom de *protestáns*. Enfin, c'est à Spire que ce même prince établit la chambre impériale. Obligés, après la destruction de cette place, de se sauver au-delà du Rhin, des membres de ce tribunal auguste errèrent quelque temps de ville en ville, jusqu'à ce qu'enfin la diète arrêta de le fixer à Wetzlar, dans le

le cercle du haut Rhin, où il subsiste encore, malgré les raisons qui sembleraient devoir conseiller sa translation dans un lieu plus commode et plus convenable. Cercles du Rhin.

On donne vinq-cinq lieues d'étendue, du levant au couchant, au domaine temporel de l'évêque, et dix ou douze du nord au midi. Ce prélat réside à *Bruchsal*, où je fus le saluer : c'était dans le temps qu'un bel esprit français, l'abbé de Voisenon, sollicitait l'honneur d'être son ministre plénipotentiaire à Paris. « Vous le connaissez, « me dit le prélat ; on m'écrit qu'il s'est « fait une réputation littéraire par des ou- « vrage estimés. Je n'en ai lu aucun, con- « tinuat-il ; mais son état et la place qu'il « demande me persuadent qu'il travaille « sur des matières sérieuses, et qu'il se « destine aux négociations.

« Ce n'est pas là tout-à-fait, monseigneur, « lui répondis-je, l'idée que je me suis « faite de M. l'abbé de Voisenon, que je « ne connais que par la lecture de ses ou- « vrages. On a de lui des romans, des co- « médies et quelques poésies fugitives, où « il y a plus d'esprit que de sentiment, « plus de finesse que de naturel, plus de « liberté que de décence, plus de saillies

Cercles du Rhin.

« que de réflexions, plus de petits mots
« que de grandes choses. Son esprit est plu-
« tôt celui que donne l'usage du monde,
« que le jugement solide d'un homme de
« lettres. Sa facilité à saisir les ridicules
« de ses sociétés, l'art de les peindre avec
« quelque sorte d'agrément, et de traiter
« gaîment les sujets frivoles; des idées vives
« et brillantes, des tournures originales,
« une recherche piquante d'expressions, et
« certaine fraîcheur de coloris, donnent à
« ses romans un caractère qui les distingue
« des autres productions de ce genre. A
« l'égard de ses comédies (car votre mi-
« nistre plénipotentiaire, monseigneur, ou
« l'homme qui demande à l'être, est un
« personnage facétieux, un abbé à bons
« mots, grand amateur du théâtre), ses
« comédies peuvent toutes soutenir la lec-
« ture, même celles qui ne peuvent sou-
« tenir la représentation; toutes en général
« caractérisent l'auteur répandu dans le
« monde, dont il trace des tableaux égale-
« ment vrais, ingénieux et plaisans; il est
« surtout fertile en tirades qu'il place assez
« à propos, et son style a tout le brillant
« qu'exige le goût du siècle. Sa *Coquette*
« *fixée* prouve qu'il sait quelquefois con-

« duire une intrigue, et, qui plus est, « qu'il peut manier des caractères. Un « autre mérite, dont la plupart lui savent « gré; ce sont les efforts qu'il fait pour « rappeler la comédie à son vrai ton. Il « pouvait, comme bien d'autres, s'égarer « dans des routes nouvelles, mais tristes « et obscures; il leur a préféré les voies « connues, mais riantes et agréables.

Cercles du Rhin.

« Ses différens ouvrages, et plus encore « l'agrément de sa conversation, et les « choses charmantes et légères dont on dit « qu'il enrichit la société, doivent néces- « sairement le faire désirer; aussi, le dit- « on répandu dans les cercles les plus dis- « tingués, où il ne peut manquer d'ins- « pirer ce vif intérêt que nous donnons à « ceux qui nous amusent. »

La ville de Philisbourg, située dans un marais du Rhin, à l'endroit où la rivière de Salza se jette dans ce fleuve, est dans le territoire de Spire : mais ses fortifications appartiennent à l'empereur, qui y entretient une garnison, et sont regardées comme un boulevard contre la France. Elle est sur les frontières de cette contrée, qui, sous le nom de Franconie, occupe le cen-

tre de l'Allemagne sur les confins de la Franconie. Suabe et de la Bavière.

Wurtzbourg, située sur la rivière du Mein, tire son nom allemand, qui en français signifie ville aux herbes, du grand nombre de jardins qui l'environnent. Cette ville, qui passe pour la capitale de la Franconie, est grande, bien bâtie, très-peuplée. Elle a été libre et impériale pendant trois siècles; mais il y a plus de trois autres siècles que les évêques s'en sont rendus les maîtres. Ces prélats résident dans le château de Marienbourg, sur une élévation qui commande toute la cité, et se joint à elle par un pont de pierre, orné de douze belles statues de saints. Ce palais est remarquable par son arsenal, ses caves, et une magnifique chapelle, où les évêques ont leur sépulture.

Le domaine de l'évêché de Bamberg, qui occupe le milieu de la Franconie, a vingt ou vingt-deux lieues d'étendue du midi au nord, sur dix ou douze dans sa plus grande largeur. On trouve, dans les environs de sa capitale, une si grande quantité de lauriers, de figuiers, d'orangers et de citroniers, que l'on appelle toute cette contrée l'Italie de l'Allemagne. Le sol pro-

duit en abondance toutes sortes de blés, de légumes, de fruits, du safran et de la réglisse. Franconie.

Les principautés séculières du cercle de Franconie ont pour capitales Nuremberg, Henneberg, Cobourg et Schwartzberg. La situation désavantageuse de Nuremberg, n'a pas empêché ses laborieux habitans de la rendre très-florissante. On lui donne deux lieues de circuit, sans y comprendre ses faubourgs, qui m'ont paru d'une grande étendue. La rivière de Pegnitz la coupe en deux parties presque égales. La ville est entourée d'un fossé large et profond, et d'une double muraille, flanquée de grandes et de petites tours garnies d'artillerie. On y compte cinq cent rues, huit mille maisons, la plupart assez grandes et bâties en pierre, dix places, quinze fontaines, et plus de cent puits publics. Mais le nombre des habitans n'est pas proportionné à la grandeur du lieu. L'ancien et superbe château des Burgraves est situé sur une éminence à l'extrêmité de la ville, d'où l'on découvre toute la campagne. L'empereur y loge lorsqu'il va à Nuremberg, et, par un privilége singulier, il est obligé d'y tenir la pre-

mière diète de l'empire après son couron-
Franconie. nement.

Les principaux édifices sont l'arsenal, où il y a toujours de quoi armer dix-huit mille hommes; l'hôtel-de-ville, qui fait l'admiration des connaisseurs, et où l'on montre une cave qui peut contenir vingt mille tonneaux, les greniers publics, toujours remplis de blé, qui se conserve, dit-on, pendant des siècles sans se corrompre; la bibliothèque, où l'on voit de rares manuscrits, un grand nombre de belles églises. Dans celle du Saint-Esprit sont déposés les joyaux de l'empire, la couronne, le globe, le sceptre, l'anneau, le baudrier, la dalmatique, renfermés dans un coffre suspendu au dôme, et qu'on ne descend qu'au couronnement de l'empereur, ou à la prière de quelque personne de la première distinction.

Les magistrats et le plus grand nombre des habitans de Nuremberg, professent la religion luthérienne; la catholique n'y est que tolérée. Les juifs habitent un bourg du voisinage, et n'entrent dans la cité qu'en payant.

Depuis que Nuremberg a acheté sa liberté de ses burgraves, elle se gouverne

en république. Son administration aristocratique, et mieux réglée que celle de toutes les villes impériales, l'a fait nommer la Venise d'Allemagne. Elle est entre les mains du conseil de la régence, et dans celles du grand conseil. Le premier, qu'on appelle le sénat, est composé de trente-quatre nobles, choisis dans vingt-huit familles, qui seuls ont droit d'y entrer, et de huit sujets, pris dans le corps de la bourgeoisie, tous gens de commerce ou de métier. Le grand conseil, que l'on ne connaît que dans les affaires importantes, est formé de quatre ou cinq cents personnes invitées par la régence. Les négocians jouissent de plusieurs priviléges. Ils envoient leurs marchandises dans toute l'Europe, aux Indes et en Amérique, et leur banque est réglée à peu près comme celle de Venise. Le peuple est généralement industrieux, et montre la plus grande adresse pour toutes sortes d'ouvrages, surtout en quincaillerie, en bois, en ivoire, en métaux, dont il fait un débit immense par le moyen de ses grandes foires. Les magistrats veillent tellement à entretenir cette activité, que les paresseux pourraient se soustraire difficilement à leur vi- Franconie.

gilance. Pour cet effet, toute assemblée,
Franconie. tout concours sont défendus, excepté dans les églises. Tout repas, tout festin sont interdits, excepté les banquets, les noces, et certains jours marqués pour les réjouissances publiques.

La naissance d'Albert Durer rend surtout cette ville célèbre dans l'histoire de la peinture et du dessin. Cet artiste voyagea en France, en Allemagne et en Italie, et servit de modèle aux peintres de son temps; on a de lui un grand nombre d'estampes et de tableaux, où l'on admire une imagination vive et féconde, un génie élevé, une exécution ferme et une grande correction. Mais on lui reproche d'avoir habillé tous les peuples à l'Allemande. Ses vierges sont d'une beauté singulière, et son estampe de la mélancolie est le chef-d'œuvre du génie.

La ville de Bareith, où le souverain fait sa résidence, est peu éloignée d'une montagne fameuse, où quatre rivières, le Mein, l'Egra, la Nabe, et la Sale prennent leur source.

Quelques observations sur les monnaies d'Allemagne ne seront point ici déplacées. Les voyageurs ont de fréquentes occasions

d'en faire usage. Il n'y a point de pays gouverné par autant de princes que l'Allemagne. Comme chacun de ces princes veut jouir de ses droits de souverain dans l'étendue du terrain qui est sous sa domination, on trouve à chaque pas des péages, des tarifs et des monnaies qui diffèrent entr'elles. Indépendamment des contrariétés que ces changemens font éprouver aux voyageurs, quelquefois il leur arrive d'être dupes, surtout s'ils ignorent la langue allemande. La monnaie étant la chose sur laquelle on peut tromper le plus souvent et le plus efficacement; nous allons entrer dans quelques détails sur ce qu'on appele *monnaie de convention*, qui a cours dans tout l'empire, et donner la valeur de chaque pièce, frappée dans les différens états que nous avons traversés, d'après des essais authentiques, faits, soit à Paris, soit en Hollande. Dans d'autres pays, on trouve souvent que la valeur réelle ne répond pas au titre de la loi.

Cercles du Rhin.

Dans chaque état de l'empire, il y a ordinairement, ainsi que dans les autres états de l'Europe, un tarif qui indique la valeur des différentes monnaies. Le change leur donne ensuite plus ou moins de valeur.

Cercles du Rhin.

Comme il est impossible d'avoir avec soi tous ces différens tarifs, qui sont toujours dressés d'après la valeur intrinsèque des monnaies, nous nous sommes attachés à faire connaître les principales, de manière qu'on ne puisse être trompé sur leur valeur réelle. Encore faut-il avoir l'attention de regarder si les pièces ne sont point écornées ou affaiblies. Presque partout on les pèse, surtout celles d'or.

Le droit de battre monnaie appartient originairement et proprement à l'empereur. Par la bulle d'or, les électeurs ont le même privilége, plusieurs princes de l'empire, quelques prélats et abbayes, plusieurs comtes, barons et villes impériales jouissent de ce droit. Quelques états de l'empire ne peuvent frapper que des pièces d'argent et de billon. D'autres sont restreints à une certaine quantité de monnaie proportionnée à leurs besoins. Il est ordonné que tous les ans, il se tienne, dans chaque cercle, une ou deux assemblées, relativement aux affaires monétaires, et l'empereur promet, par sa capitulation, de veiller à ce que cette disposition soit ponctuellement exécutée dans tous les cercles. Les dernières refontes de nos monnaies ont

forcé plusieurs souverains à faire des changemens dans l'estimation de l'or et de l'argent, comme l'empereur et autres.

Cercles du Rhin.

Le marc de Cologne, qui sert d'étalon aux poids de la plupart des états de l'empire, se divise en huit onces : l'once en deux loths, le loth en deux quintins, le quintin en quatre pfennings, et le pfenning en dix-neuf as ou dix-sept *eschen*. Deux marcs font une livre, et chaque marc, selon M. Tillet, équivaut à quatre mille quatre cent trois grains de marc français. Le marc d'argent fin valait donc, en 1769, cinquante-deux livres dix-huit sols cinq deniers ; et le marc d'or fin sept cent soixante-trois livres, seize sols de France. On peut évaluer le florin de l'empire à deux livres trois sols de France et quelque chose, et un louis d'or ou quatre écus de six livres, en valent onze.

VOYAGES
AU CENTRE DE L'EUROPE.

Voyage sur les rives du Rhin, dans le Brabant, la Belgique et la Hollande, fait en 1790, par Georges Forster, l'un des compagnons de Cook.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Mayence. — Coblentz. — Neuvied. — Secte et maison des hernutes. — — Cologne. — Sa description. — Palais électoral. — Bibliothèque. — Collection de raretés. — Le dôme ou cathédrale. — Superstition de ses habitans. — Dusseldorf.

Rives du Rhin.

GEORGES FORSTER naquit à Dantzic. Il était fils d'un ministre protestant. A l'âge de douze ans, son père l'envoya en Angleterre: il en avait à peine dix-neuf lorsqu'il s'embarqua pour suivre Cook dans son second

voyage autour du monde. Cette expédition dura plus de trois ans, et Forster, à son retour, en publia une excellente relation en anglais et en allemand. Rives du Rhin.

Différens écrits, dont il enrichit successivement l'histoire naturelle et les lettres, accrurent sa réputation. L'électeur de Mayence le nomma président de l'université : il en remplissait les fonctions lorsque les troupes françaises s'emparèrent de cette ville. Ce voyageur philosophe, qui avait observé la société sous toutes les formes que peuvent produire les divers degrés de civilisation; qui avait vu l'homme simple et heureux à Otaïti, antropophage dans la nouvelle Zélande, corrompu par l'avarice en Angleterre, où le mot *respectable* est synonyme de celui de *riche*, dépravé en France par le luxe, en Pologne par l'anarchie, et en Brabant par la superstition, méditait alors un voyage dans le Thibet et dans l'Indostan. Mais des chagrins cuisans, joints à une affection scorbutique dont il était tourmenté depuis long-temps, et qu'il avait contractée durant ses longs voyages sur mer, abrégèrent ses jours, et l'empêchèrent de réaliser ce projet. Il mourut à Paris l'an deux de la république.

Rives du Rhin.

Son voyage sur les bords du Rhin, en Brabant, en Hollande, paraît être celui de tous les écrits de Forster dans lequel cet homme célèbre a le plus déployé les richesses de son imagination. La traduction de cet ouvrage est une acquisition pour notre littérature.

Je partis, dit Forster, de Mayence le 24 mars pour aller à Coblentz. Le Rhin se dessine et s'élargit, presque à chaque demi-lieue, en bassins qui ressemblent à un lac. Le voyageur qui se voit emprisonné dans un vaste enclos de montagnes, cherche en vain des yeux et de la pensée une issue pour en sortir; mais presque toujours elle se trouve au point opposé où son œil croit l'apercevoir. Cette surprise continuelle rend les voyages sur le Rhin également piquans et variés.

En approchant de Coblentz, la scène s'agrandit et s'embellit encore : des montagnes d'une forme élégante, des arbres touffus, des habitations champêtres, forment l'ensemble le plus pittoresque; les collines sont couvertes de peupliers, et l'on aperçoit le château neuf majestueusement assis sur la rive; plus loin, on découvre Ehrenbreitstein, qui paraît dominer la montagne

opposée : c'est une forteresse importante bâtie sur une montagne vis-à-vis de Coblentz. Elle passe pour être la clef de la Moselle et du Rhin. Rives du Rhin.

Parmi les curiosités d'Ehrenbreitstein, on a grand soin de faire remarquer aux étrangers la robe sans couture de J. C. Le préjugé sur cette précieuse relique est tellement enraciné, qu'une simple plaisanterie d'un de nous a inspiré tant d'horreur à notre guide, qu'il n'a pu s'empêcher de donner des signes visibles de son émotion.

De Coblentz, nous sommes allés à Nemeri, d'où l'on nous a fait voir la maison des hernutes, ainsi que les divers ateliers dans lesquels s'occupent ces célèbres reclus, aussi laborieux qu'intelligens. Leur église est simple et propre; ils s'y rassemblent à certains jours marqués, et y prennent le thé en commun.

La secte des hernutes fait depuis longtems l'admiration des philosophes et même des dévots. Ces pieux solitaires mènent une vie retirée également partagée entre la contemplation et le travail; leurs dogmes sont simples et en petit nombre; onze des plus anciens exercent une surveillance active sur les mœurs; les jeunes filles, dis-

Rives du Rhin.

tinguées des femmes par la seule couleur de leur ruban, ne peuvent, ainsi que les garçons, se marier sans le consentement de ces onze vieillards; les enfans appartiennent à la société; l'autorité paternelle cesse dès qu'ils ont atteint l'âge de puberté; comme ils n'héritent point de leurs parens, ils sont élevés et dotés aux dépends de la caisse commune.

Nous sommes arrivés le même soir à Andernach, peu avant le coucher du soleil. En général, on commence déjà à observer ici, et en suivant le cours du Rhin, une nuance assez marquée dans les traits des habitans. A Andernach, les figures sont plus régulières et plus blondes, quoiqu'il s'y mêle encore quelque chose de ce phlegme et de cette empreinte matérielle qui caractérisent les habitans du bas Rhin; l'idiôme s'altère insensiblement, et les oreilles commencent à être blessées par le langage plat et barbare des habitans de la campagne. Le lendemain matin, nous nous rendîmes à Cologne.

Cette ville se dessine en forme de croissant, et renferme un assez beau port que le Rhin forme en serpentant entre deux surfaces planes. Elle communique avec Bonn, ancienne

ancienne résidence de l'électeur, par une allée de tilleuls coupée de jolis villages qui en interrompent l'uniformité; sa population n'est point proportionnée à sa grandeur. Avant d'appartenir à la France, l'électeur ne pouvait y demeurer plus de trois jours sans la permission du magistrat, qui prétendait que la ville était libre, parce qu'elle était impériale. Elle était gouvernée par six bourguemestres et un conseil composé de quarante-neuf personnes.

Rives du Rhin.

La chaîne qui s'étend depuis la Thuringe, Fulde et la Wétéravie, jusqu'au Rhin, se termine, au-dessus de Bonn, par sept montagnes : la plupart, escarpées dans leurs hautes et superbes cimes, s'avancent en masses de granit et de porphyre, recouvertes en grande partie d'une couche de terres bitumineuses, argilleuses et de pyrites. La partie des montagnes de la Hesse qui court au sud, s'étend jusque sur le Rhin et se joint à la chaîne des Vosges.

Je ne parlerai ni de la magnifique position du château électoral, ni de sa vue, qui s'étend sur les sept montagnes; le court séjour que nous avons fait dans cette ville ayant été consacré à parcourir les raretés de sa superbe collection.

Rives du Rhin.

La bibliothèque contient trois salles; les armoires, richement décorées, renferment une suite d'ouvrages précieux. J'ai remarqué que les auteurs y sont classés, dans chaque branche de littérature, sans aucune de ces distinctions qui naissent du préjugé national.

On passe de la bibliothèque dans un cabinet de physique où l'on trouve un assortiment complet de machines électriques, un grand miroir ardent et une pierre d'aimant d'une grosseur extraordinaire.

La collection d'histoire naturelle forme en tout huit pièces. On a placé dans la plus spacieuse, et sans aucun ordre systématique, les quadrupèdes, les oiseaux, les amphibies et les oiseaux desséchés, partie sous verre, partie sur le plancher; d'autres sont suspendus au plafond, et mêlés avec des productions de l'art, qui toutes ne sont ni de la même valeur, ni dignes de la place qu'elles occupent. Les quadrupèdes empaillés sont pour la plupart défigurés, inconvénient qui se rencontre toujours plus ou moins dans toutes les productions de ce genre. Les oiseaux sont d'une meilleure conservation, et l'on en voit d'espèces fort rares, avec leur nid et leurs œufs. Sur le

plafond de cette chambre, l'on a peint ceux qui manquent à cette collection. Le cabinet des coquilles n'offre ni rareté ni variété dans les espèces; quant à la collection des mines, elle est très-riche, mais incomplète et mal distribuée. Rives du Rhin.

De retour à Cologne, nous avons visité le dôme, et nous y sommes restés jusqu'à ce que l'obscurité nous en ait dérobé les détails. Jamais je n'ai passé par cette ville sans aller visiter ce temple magnifique : le chœur de cette belle basilique est d'une simplicité majestueuse; l'on aperçoit, sur sa vaste étendue, une foule de groupes de colonnes déliées, assez semblables aux arbres d'une antique forêt; elles sont terminées en volutes, formées de branchages qui s'étendent de l'une à l'autre, et se confondent tellement que l'œil ne peut ni les distinguer ni les suivre.

L'architecture grecque est sans contredit le résultat de ce que le génie de l'homme peut inventer de plus parfait, ainsi que l'heureux produit de cette harmonie savante qu'on nomme ensemble et proportion. Ici, l'on ne trouve que des colonnes gothiques, disposées par faisceaux sur des lignes parallèles : considérées isolément, elles res-

Rives du Rhin.

semblent à un osier flexible; mais réunies en un même fût, elles présentent une masse solide, dont l'extrémité divergente, en forme de branches d'arbres, dérobe à l'œil la naissance des voûtes, qui paraissent ainsi suspendues en l'air et couronner l'édifice sacré; comme on voit dans nos forêts la cime arquée et verdoyante des chênes antiques ombrager la terre qui les a vu naître. Le voyageur pourrait-il contempler sans plaisir toutes ces magnifiques productions de l'enfance des arts, plus rapprochées peut-être de la nature que les sublimes édifices d'Athènes et de Rome, phénomènes vantés d'un monde idéal, ou magiques résultats de quelque féerie mensongère, qui ne semble exister que pour indiquer à l'imagination le but auquel l'homme peut atteindre?

Je ne parlerai ni des trois rois dont la chapelle est décorée, ni du prétendu trésor que l'on y montre, ni des riches tapisseries, ni des peintures dont les vitres du chœur sont ornées; je ne ferai pas non plus la description de la châsse d'or et d'argent dans laquelle reposent les os de St.-Engelbert, et qui est, dit-on, d'un prix inestimable, ni enfin de l'admirable ciselure dont cette châsse est enrichie, et que

l'on tenterait en vain d'imiter de nos jours : mes observations porteront sur des objets moins fugitifs et moins futiles. Un voyageur, qui trouve pour la première fois, dans ce monastère, l'empreinte de la grandeur de l'architecture gothique, est frappé d'étonnement à l'aspect d'un chœur qui a plus de cent pieds d'élévation. Aussi, j'éprouvai une espèce de ravissement en contemplant aux flambeaux l'immensité de ce temple. L'obscurité du lieu, le retentissement à-la-fois sourd et lointain que produisait sous les voûtes et autour de nous, notre marche grave et lente, à travers les tombeaux des électeurs, des prélats, des chevaliers, imprimait à nos sens une espèce de terreur religieuse qui réveillait en nous d'innombrables souvenirs, et l'image toujours instructive et salutaire de la décomposition de notre être.

Rives du Rhin.

Entre toutes les villes qui sont situées sur les bords du Rhin, il n'en est point d'aussi fastueuse, ni qui renferme autant d'églises; le nombre en est si considérable, qu'il est impossible de s'en faire une juste idée. Aussi, cette ville est-elle à moitié déserte ; sa population ne s'élève guère à plus de quarante mille individus : elle a

trois milles d'étendue. Sa position est, sans contredit, plus avantageuse pour le commerce que celle de Francfort. On ne peut s'empêcher de regretter que tant d'avantages réunis aient produit, à Cologne, l'inverse de ce qu'ils ont produit à Francfort.

Rives du Rhin.

On y trouve un grand nombre de familles riches; mais l'homme observateur et sensible gémit, lorsqu'il voit les rues obstruées par une foule de mendians. Toutes les fois que j'ai été à Francfort, je n'ai pu voir, au contraire, sans plaisir, les hommes les plus indigens occupés, propres et décemment vêtus. L'activité que l'homme industrieux met à employer ses forces, pour jouir ensuite de son travail et le partager avec les siens, lui donne le goût d'une honête aisance, et le rend à-la-fois plus moral, mieux portant, et par conséquent plus heureux. Celui qui fait de ses facultés l'usage que prescrivent la nature et la raison, est un membre utile du corps social; celui, au contraire, qui n'en sait point user, est, sous ces rapports, moins utile et plus dangereux que les animaux même.

L'immoralité des mendians est telle, à Cologne, qu'ils laissent en héritage, ou donnent en dot à leurs filles, les places

qu'ils occupent aux portes des églises. C'est ordinairement dans le temps de pâques que les pauvres, qui rougissent de mendier à visage découvert, s'affublent d'une blaude noire, se couvrent la tête d'un crêpe, se mettent à genoux dans les rues, récitent le rosaire, et, ainsi masqués, implorent la charité des passans. On les nomme *chaperons masqués* : leur aspect est si bizarre, que les enfans, ceux même qui ne sont qu'à moitié vêtus, se couvrent la tête des lambeaux de leurs chemises pour imiter cette momerie.

Rives du Rhin.

Il n'est peut-être aucun lieu sur le globe où la superstition paraisse sous un aspect plus hideux qu'à Cologne : on ne peut voir sans colère et sans pitié la foi aveugle du peuple pour des reliques dont les prétendus miracles sont un objet de dérision et de scandale aux yeux même du catholique éclairé. L'histoire des onze mille vierges fût-elle aussi vraie qu'elle est incroyable, n'en serait pas moins un objet de révolte et de dégoût. Le spectacle de leurs ossemens, exposés dans l'église des Ursulines, est une preuve bien convaincante de l'abrutissement dans lequel sont tombés les habitans de Cologne. Ils osent présenter comme un

Rives du Rhin.

objet sacré, aux regards des curieux, un mélange d'ossemens d'hommes et de quadrupèdes; et peut on s'empêcher de gémir sur l'opiniâtreté de cette populace d'imbécilles, qui croiraient commettre une action impie s'ils ne soutenaient, au péril de leur vie même, l'authenticité de ces reliques, et qui sont toujours prêts à frapper ceux dont la raison se refuserait publiquement à cette croyance?

Il serait bien digne d'un philosophe observateur d'examiner pourquoi la superstition produit, dans les pays où elle règne, des effets si différens sur le caractère national. Par exemple, pourquoi le fanatisme des habitans de Cologne est-il plus acre et plus bilieux que par-tout ailleurs, tandis qu'à Rome on se livre au plaisir et à la frivolité. Sont-ce les brouillards des Pays-Bas et les nuits étoilées d'Italie qui causent cette différence? ou bien a-t-il été décidé de temps immémorial que le génie qui préside aux opinions religieuses des Italiens et des Allemands répandrait sur la dévotion des premiers une teinte plus douce, plus aimable, et affligerait en-même-temps les autres d'une sombre et féroce mélancolie? Personne, je l'avoue, n'est plus convaincu que moi, de

l'influence d'une température douce sur la morale des peuples; et j'en conclus que la différence qui existe entre les vils mendians de Cologne et les nobles lazzaronis de Naples, doit être attribuée en grande partie à la différence du climat. Rives du Rhin.

Quelle différence entre Cologne et Dusseldorf, capitale du duché de Berg. Elle est située près du ruisseau de Dussel, à l'endroit où il se jette dans le Rhin; ses belles maisons, ses rues propres et alignées, ses habitans actifs et bien vêtus, sont un spectacle qui repose également l'ame et les yeux du voyageur. Depuis quelques années l'électeur a fait démolir une partie des fortifications, et a permis de construire des maisons sur l'emplacement même. Aujourd'hui il s'y élève une nouvelle ville dont l'étendue sera plus considérable que celle de l'ancienne ville : il règne parmi les habitans une émulation qui, certes, doit tourner au profit de tous; c'est à qui surpassera son voisin, en bâtissant la maison la plus belle et la plus commode.

Comment est-on parvenu dans les duchés de Berg et de Juliers, a réunir d'aussi grandes richesses? Comment se peut-il faire qu'il ne règne pas moins d'abondance dans

Rives du Rhin.

les plus petites villes, que dans la capitale même de cet état? Comment trouve-t-on parmi les cultivateurs du plat pays le même esprit d'économie, la même industrie que dans les pays de fabriques? Comment enfin a-t-on découvert avec tant de facilité le véritable sentier de l'aisance et du bonheur, tandis qu'ailleurs il est si difficile de ne s'en point écarter? Je commence à croire que ce secret est plus simple qu'on ne le croit communément, c'est l'œuf de Colomb. Lorsque le moyen est connu, on a peine à se persuader que la chose étoit si facile; tout l'art consiste à détourner à propos la vue de ce miroir fascinateur, que l'on nomme si improprement l'art de régner, à savoir économiser en-même-temps les ressources du peuple, afin d'établir l'équilibre et l'harmonie dans la grande machine de l'état. En un mot, l'*art de faire, c'est de laisser faire.*

Nous avons été visiter un monastère situé à un quart de lieue de Dusseldorf, et qui ne ressemble à aucun de ceux que nous avons vu jusqu'à présent. Les religieux suivent la règle austère de cette abbaye si connue en France sous le nom de la Trappe. Cependant un d'eux vint se mêler à notre

entretien, et nous apprit que le vœu du silence était entièrement aboli dans son couvent. Nous remarquâmes que ce pauvre homme n'avait pu recouvrer le libre usage de la parole, à raison du long silence qu'il avait été obligé de garder depuis tant d'années. Autrefois cet article de leur règle était observé avec tant de rigueur, qu'un voyageur s'étant avisé de demander le chemin à un de ces infortunés solitaires, et n'en ayant obtenu aucune réponse, il fut, dit-on, sur-le-point de le battre pour lui apprendre à vivre. Le feu aurait dix fois consumé le monastère, avant qu'aucun des frères eût osé rompre le silence. Quoique l'usage de la viande soit interdit à ces réclus, le calme dont ils jouissent, et surtout l'espèce de sommeil léthargique dans lequel ils ensevelissent toutes leurs facultés, les conduisent jusqu'à une vieillesse saine et vigoureuse. Notre bon solitaire nous apprit qu'il était âgé de plus de quatre-vingts ans, et il n'en paraissait pas soixante : à son air frais et sain, on ne se serait point douté de la faiblesse de sa mémoire et de l'intermittence de ses idées. Mais, je le demande, lequel doit-on préférer, d'emporter au tombeau quelques rides de plus, creusées par l'exercice, les voya-

Rives du Rhin.

Rives du Rhin.

ges et les agitations d'un esprit actif et curieux de s'instruire, ou d'y descendre doucement, sans soins, sans passions, sans jouissances, et abruti par une dévotion stupide. Certes, une telle existence est trop contraire aux lois de la nature et de la raison. Ce n'est pas vivre, c'est durer. Que chacun cependant suive la route qu'il croit la meilleure. Pour moi, je pense que celle-ci ne saurait plaire à l'homme observateur et sensible qui n'ignore pas que souffrir, pleurer, s'amuser et jouir, est le lot de l'humanité.

CHAPITRE II.

Galerie de Dusseldorf. — Notice abrégée de ce qu'elle renferme de plus capital. — Juliers. — Aix-la-Chapelle. — Son état actuel. — Manufacture d'aiguilles.

Rives du Rhin.

Nous avons passé ce matin trois heures délicieuses dans la galerie de l'électeur; et quoique j'aie fait cinq fois exprès le voyage de Dusseldorf, j'ai éprouvé en revoyant tous les chefs-d'œuvre qu'elle renferme, les mêmes émotions, le même ravissement que s'ils eussent été entièrement nouveaux pour moi. Telle est le caractère du vrai beau; l'ame, les yeux ont besoin, pour le sentir, de l'étudier, de l'apprendre. L'Apollon et les tableaux de Raphaël ne peuvent être appréciés que par celui qui les a vus au moins dix fois.

Un de mes morceaux favoris est un tableau de l'Albane, dans lequel ce grand maître a peint les amours de Vénus et d'Adonis.

La scène représente un charmant paysage, où l'on aperçoit un vallon au bas duquel

coule une petite rivière qui tombe par cascade entre des rochers. Dans un lieu ombragé d'arbres, et sur le premier plan du tableau, le voluptueux Albane a placé un lit décoré avec élégance, sur lequel on voit la déesse nue et endormie. Adonis arrive au pied du lit, conduit par un amour; une de ses mains est armée d'une lance, et de l'autre, il tient son chien en lesse. Ses regards expriment à-la-fois son ravissement et l'excès de ses désirs. Trois autres petits amours placés au chevet du lit, font des signes de malice et d'agacerie. Vers la gauche, et dans un des coins du tableau, le peintre a représenté le triomphe de Cupidon : le dieu, assis sur un char tiré par deux amours et poussé par un troisième, élève dans ses mains le flambeau dont il s'est servi pour embrâser le cœur d'Adonis. Ce tableau respire les grâces et la volupté; le paysage est d'une fraîcheur et d'un feuillé inimitables. Il est peint sur toile, sa hauteur est de deux pieds six pouces; sa largeur de trois pieds, figures entières, quart de nature. On n'entreprendra pas de donner l'aride et froid catalogue de ce que renferme cette belle galerie; quelle est la collection dont on n'ait pas la

Rives du Rhin.

notice raisonnée, souvent même enflée, de termes techniques et d'éloges vrais ou hazardés? Le lecteur éclairé n'aime point à trouver son jugement tout fait dans un livre, et s'il tolère le commentateur des arts, c'est lorsqu'il se borne à de courtes notes purement littéraires sur les sujets qu'a traités l'artiste. Je conçois alors que ces moyens auxiliaires augmentent le charme qu'éprouve le spectateur à la vue d'un chef-d'œuvre de quelque grand maître. On aime à connaître le trait historique d'après lequel le peintre a conçu son ouvrage. Mais on exige qu'on soit assez initié dans le secret des arts pour juger du travail et de la manière de l'artiste, des études qu'il a été obligé de faire d'après la nature; je veux enfin qu'on ait des idées justes sur le grand art de la composition, la distribution des plans, les diverses attitudes, le coloris, les effets de lumière, et l'exactitude des costumes, chose si négligée et pourtant si nécessaire.

Rives du Rhin.

La majeure partie de la galerie de Dusseldorf consiste en tableaux flamands, surtout en ceux de l'immortel Rubens, le plus infatigable des peintres, celui dont le génie fut peut-être le plus élevé, le plus

Rives du Rhin.

vaste de tous ceux qui l'ont précédé : celui qu'on a nommé à juste titre l'Ajax des peintres, et à qui l'on attribue environ quatre mille tableaux connus ; celui dont le génie s'est hazardé d'embrasser à-la-fois le ciel et l'enfer, et d'exprimer en un seul tableau les derniers jugemens de l'éternel sur tout le genre humain, de rendre sensible la félicité des justes et la condamnation des méchans. Je nommerai grand et sublime, celui qui, le pinceau à la main, a osé entreprendre de vivifier sur la toile cet immense chaos de figures variées, et qui a eu la hardiesse de réunir à l'unité de l'ensemble, les objets les plus hétérogènes. Aussi, quoique j'aie besoin de détourner mes yeux de ce mélange révoltant de tortures et d'angoisses, la vérité des images, l'entente parfaite et respective de toutes ces vastes horreurs, doivent faire considérer ce tableau comme l'une des plus grandes conceptions de Rubens. Il est certain qu'aucun maître flamand ne l'a jamais surpassé dans l'art du coloris, à l'exception de son élève Wandeck ; sa juste célébrité à cet égard est au-dessus des atteintes de la plus sévère critique. Aucun maître de cette école n'a possédé à un plus haut degré la science du

du clair obscur : les masses de lumière et d'ombres sont distribuées dans son tableau du jugement dernier, avec une si parfaite intelligence, qu'ils produisent des effets véritablement magiques. Une des salles de la galerie est entièrement destinée aux tableaux de ce grand maître; elle en contient plus de quarante. Rives du Rhin.

La vue d'un petit tableau de Rubens, représentant la défaite des Amazones, sur les rives du Thermodon, inspira, dit-on, à l'électeur Jean-Guillaume, le désir de former la magnifique galerie de Dusseldorf. L'artiste a déployé dans cette composition toute l'étendue de son génie. Les guerrières se précipitent avec leurs chevaux, du pont dans le fleuve; on voit une foule de corps de femmes, toutes dans des attitudes animées. L'imagination du peintre les a représentées sous les formes les plus heureuses; les unes nagent, les autres tombent, toutes combattent, toutes se défendent. Les eaux et les rives du fleuve sont teintes de leur sang : à travers les arches du pont on aperçoit une ville embrâsée. Il faut l'avouer, on ne pourra jamais croire que la démence s'élève chez les femmes à un tel degré de rage et de frénésie, mais

Rives du Rhin.

disons que de pareils sujets offrent de grandes richesses à l'artiste qui veut peindre les passions dans leurs différens progrès.

On distingue encore ici le portrait de Marie de Médicis, peinte dans ses jeunes années, entourée des attributs de tous les arts, mais si altière, si décidée, que je préfère celui où Rubens s'est peint lui-même avec sa première femme. La tête de l'artiste respire le génie; son air, sa taille, ses vêtemens sont de l'élégance la plus recherchée. Si Rubens s'est vu ainsi, et ce portrait porte tous les signes d'une ressemblance fidèle, cet artiste devait être le plus noble, le plus grand et le meilleur des hommes. Aucun de ses ouvrages ne peut donner de lui une idée aussi élevée que cette belle imitation de ses propres traits; il est représenté assis et dans la fleur de l'âge; ses yeux couverts lancent des flammes à travers les ombres de ses brunes paupières; On lit sur son front, la richesse, et je pourrais dire peut-être aussi, l'irrégularité de son génie : son ame paraît occupée de toute autre chose que de peinture. Sa jolie femme est assise plus bas que lui, leurs mains sont entrelacées, et ces mains sont d'une beauté admirable. Les têtes sont peintes avec une

égale vérité : le grand homme qui réunissait au génie de l'artiste, les talens du politique consommé, qui, tantôt envoyé à la cour de Philippe III, tantôt chargé par lui de représenter à celle de Charles I.er ; l'homme qui reçut une éducation si soignée, si brillante, pouvait-il s'allier à une femme dénuée de grâce et de beauté? Mais que voulait-il exprimer par ces mains entrelacées, ces accessoires champêtres, ce chevre-feuille couvert de fleurs balsamiques, qui s'élève en serpentant, et forme sur leur tête une ombre légère ! Quelle époque de sa vie, quel sentiment peut lui avoir inspiré cette délicieuse composition si fraîche, si poétique, où l'on voit sept petits amours s'entrelacer dans une couronne de fleurs et de fruits? Que de volupté, de charme, de mollesse dans son exécution ! Comme on voit circuler la vie dans les membres délicats de ces petits enfans ailés ! Comme ils voltigent avec grâce et légèreté ! On dirait qu'ils viennent d'éclore : une gaîté folâtre se peint dans tous leurs mouvemens; les plus doux plaisirs de l'enfance sont de pouvoir, comme le temps et l'imagination, s'agiter toujours sans jamais chercher le repos.

Rives du Rhin.

Rives du Rhin.

Les ouvrages de Wandick, répandus dans cette galerie, sont en très-grand nombre : ses portraits et ses diverses études peuvent entrer en parallèle avec ceux de Rubens. Plusieurs sont dignes du Titien et du Tintoret. Son imagination ne prend pas un vol si hardi que celle de son maître, mais elle est plus correcte et plus égale : sa touche est plus spirituelle, ses couleurs mieux ménagées ; enfin, sa manière approche de la chaleur italienne. Je ne pousserai pas plus loin mes observations sur cette fameuse galerie. On connaît la riche collection de dessins et de sculptures qui s'y trouvent rassemblés.

Il a fallu enfin s'arracher aux jouissances qu'elle nous a données, et après avoir voyagé toute la nuit au clair de la lune, nous sommes arrivés à Juliers.

Le pays est plat ; il produit d'excellens grains ; on trouve, dans les environs, des bois de haute futaie remplis d'ormes, de chênes et de hêtres. Vers le fond de cette forêt, ou plutôt de ces bocages, sont enclavés plusieurs villages dont on n'aperçoit que les clochers. Ces villages et ces hameaux offrent d'assez jolies maisons bien bâties, et dont la plupart sont moitié pierre et

moitié brique. Un pays est toujours florissant lorsqu'on ne froisse point la liberté du peuple, par des ordonnances multipliées, sous le pétexte usé de sollicitude paternelle, et qu'enfin, l'on ne borne point son courage et son énergie par des impôts immodérés. Rives du Rhin.

Le gouvernement de Berg et de Juliers mérite les plus grands éloges, ne fût-ce que pour avoir observé cette maxime si connue: *Mundus regitur parvâ sapientiâ;* un peu de sagesse suffit pour gouverner le monde. Si les chefs des nations se donnaient, pour opérer le bien, la dixième partie des soins qu'ils prennent pour satisfaire leur ambition, leurs passions, leur avarice, la misère et le crime seraient bientôt exilés du sein de la terre.

Les indigènes de ce pays emploient un idiome encore plus plat que celui des paysans qui habitent au-dessus de Cologne. Les hommes de ces contrées sont bien faits, leurs traits sont prononcés, leur physionomie est remplie d'expression. Les femmes n'ont point les joues hautes comme celles qui sont nées sur les bords supérieurs du Rhin, dans l'intérieur de l'empire. Quelques-unes de celles que nous avons vues pourraient

Rives du Rhin.

même servir de modèle à un peintre de l'école flamande, pour représenter à leur manière les nymphes et les divinités.

L'habitude du travail entretient la sobriété parmi les hommes; aussi sont-ils mieux tournés que ceux du haut pays. Le bien-être dont ils jouissent, et cette égale répartition de fortune, fruit de leur indépendance, produit leur froideur pour les étrangers, souvent même ils la poussent jusqu'à la brusquerie et l'inhospitalité. L'uniformité des occupations relatives à la culture des terres, leur constante monotonie donnent à ces bons agriculteurs, une si stupide partialité pour cette fonction, d'ailleurs si intéressante et si noble aux yeux de la philosophie, que, faute d'avoir pu étendre le cercle de leurs idées, ils sont d'un orgueil et d'une vanité insoutenables, surtout lorsque par une suite d'expériences, ils parviennent à trouver quelques moyens d'amélioration pour la culture de leurs champs.

Aix-la-Chapelle est très-agréablement situé. Cette ville, réputée libre, est la première des villes impériales. On sait que Charlemagne l'avait choisie à raison de la beauté du site, pour y établir le siége de

son empire. Les coteaux qui l'environnent sont d'une belle forme, bien cultivés et couverts de bois en partie. Autour de la ville, sont de belles avenues ombragées de grands arbres. Certains quartiers sont bien bâtis, son enceinte est très considérable; autrefois elle contenait plus de cent mille habitans; mais aujourd'hui, ce nombre est réduit à trente mille. La ville où Charlemagne résidait, le lieu où tant d'empereurs ont été couronnés, fut long-temps le siége des arts et des professions utiles, ainsi que la métropole du commerce : alors elle était le point central où des hommes de toutes les classes accouraient des divers points de l'Europe pour discuter leurs intérêts, où par une continuelle réaction, des flots d'or venaient sans cesse se réunir à la masse, pour, de là, se ramifier et acquérir un nouveau degré de circulation et de vitesse.

Rives du Rhin.

Aujourd'hui tout cela est bien changé; le commerce d'Aix-la-Chapelle n'est pas même favorisé par la présence des empereurs à l'époque de leur couronnement, encore moins par un séjour de quelque durée. Autour d'elle se sont élevées peu à peu d'autres villes. L'industrie et la liberté, compagnes toujours inséparables, ont ac-

Rives du Rhin.

quis en assez peu de temps à la plupart de ces nouveaux établissemens, ce degré d'opulence et de population dont elles sont la source bienfaisante. Le commerce a coulé par d'autres canaux. Les lumières de la raison se sont étendues, l'opinion s'est formée, et sans le poison froid de la superstition, elle eût même étendu plus loin ses conquêtes.

Le nombre prodigieux d'étrangers qui viennent tous les ans pour profiter des avantages réels ou présumés de ses eaux minérales, sont presque la seule source de richesse pour Aix-la-Chapelle. Les rues fourmillent de mendians, et la corruption des mœurs est portée au plus haut degré dans la portion la plus pauvre du peuple.

Le village de Burscheid rivalise pour les eaux avec Aix-la-Chapelle, et mérite de l'emporter. On y arrive par une promenade agréable. Le premier objet qui frappe les yeux est une riche abbaye, bâtie dans un site riant, dont tous les dehors annoncent l'ancienne magnificence monacale. Près de là, un petit bois planté le long d'un étang embellit ce charmant paysage. Insensiblement on arrive dans un vallon étroit, entouré de collines couvertes d'arbres, et

où se trouvent plusieurs sources chaudes qu'on découvre de loin à la vapeur qui s'en exhale. En se promenant près de cette agréable chaîne de bassins ombragés de verdure, on aperçoit les ruines romantiques d'un vieux château. Dans l'intérieur des murs est une auberge qui sert d'asile aux baigneurs égarés. Ils y trouvent des rafraîchissemens de toute espèce, et y jouissent en même temps d'une vue délicieuse. Rives du Rhin.

Les étangs sont soigneusement entretenus, parce qu'ils sont de première nécessité pour les fabriques d'aiguilles que l'on a établies à Burscheid. Le lecteur me saura gré de donner ici une idée rapide de la fabrication des aiguilles; car j'ai remarqué en général, que les objets les plus usités sont toujours les moins connus.

La première opération consite à faire chauffer des fils de fer, afin de les étirer, de les arrondir, de les rendre plus malléables, et de faire disparaître plus aisément les angles au moyen du martinet; ensuite, on les amincit en les passant graduellement par les trous inégaux d'une filière. Ceci se nomme le *tréfilage*, et l'on appelle dégrossir, l'action de passer ces fils de fer par

Rives du Rhin.

le trou le plus large. A chaque tréfilage, on graisse ces fils avec du lard : ensuite l'ouvrier coupeur, assis sur un banc, débite ces fils en sections égales, et l'on appelle *palmer*, l'action de les prendre quatre à quatre : puis on les fait chauffer une seconde fois, et l'ouvrier *perceur* forme le *chas* avec un poinçon et d'un seul coup de maillet.

Alors l'ouvrier *croqueur* s'en empare, les pose sur un bloc de plomb, et avec un autre poinçon fait disparaître la petite cédille d'acier restée dans l'œil de l'aiguille. Un autre ouvrier les évide et pratique avec une lime, le petit chanfrein ou la rainure qui borde les côtés du chas. Il forme en même temps la pointe avec une lime, et dresse le corps de l'aiguille.

Vient ensuite la trempe, et cette opération est la plus délicate de toutes. L'ouvrier *trempeur* les arrange sur un fer recourbé, à l'une de ses extrémités ; ainsi disposées, il les fait rougir à un feu de bois. Son art consiste à bien connaître à leur couleur le degré de feu qui leur convient, et alors il les jette subitement dans des vases remplis d'eau froide.

Puis, il les enterre pour les mettre dans une poêle, sur un feu plus ou moins violent, à raison de leur grosseur, et cette seconde façon s'appelle la *recuite*; c'est d'elle que dépend la bonté de l'aiguille. Rives du Rhin.

Cette opération une fois terminée, on procède à la polissure. Elle consiste à les mettre sous la meule à polir, qui, au moyen d'un ressort adapté à une roue hydraulique, donne le mouvement à tous les appareils nécessaires. Un grillage perpendiculaire s'élève du moyeu, et, se joignant au mouton placé horizontalement au second étage, reçoit ainsi le mouvement d'un balancier. Les aiguilles enveloppées d'un treillis épais, sont posées entre des couches d'un sable aigre que l'on remplace par des sciures, lorsqu'il s'agit de donner le dernier poli. Cependant, le mouton en se balançant tire une grille horizontale suspendue à des crochets; deux rouleaux placés sous chaque grille reçoivent un mouvement semblable, et contiennent chacun trois cent mille aiguilles.

Lorsque ces rouleaux sont suffisamment sassés, on les délie et on verse les aiguilles dans une eau de savon, afin d'enlever le

Rives du Rhin.

cambouis. Cette opération s'appelle la *lessive*. Pour les essuyer, on les jette dans une boîte remplie de son, suspendue à une poulie, afin de les vanner jusqu'à siccité absolue. Puis le trieur rejette celles qui ont été bosselées ou avariées durant la polissure. Il les détourne, c'est-à-dire, qu'il les range, la pointe du même côté.

Enfin, l'ouvrier affineur termine la pointe en la présentant à une petite meule qu'il fait tourner au moyen d'un rouet, tandis qu'un autre ouvrier les essuie avec un linge sec, ou légèrement imbibé d'huile ; on les compte, on en forme des paquets plus ou moins considérables.

Il existe vingt-neuf espèces d'aiguilles différentes, et neuf destinées aux diverses opérations de la chirurgie.

Les exactions ecclésiastiques et municipales ont banni l'industrie hors des murs d'Aix-la-Chapelle. Les protestans, privés de plusieurs prérogatives civiles, lassés de l'arbitraire des jurandes, ont trouvé à une lieue de la ville, sur le territoire hollandais, et le libre exercice de leur culte, et le moyen de tirer de leurs richesses et de leur industrie tout le parti qu'ils pouvaient

en attendre. On voit maintenant à *Waals*, cinq communions différentes, catholiques, luthériens, réformés, juifs et mennonites ou anabaptistes, qui toutes révèrent en paix le dieu dont ils suivent le culte. Chaque habitant, à l'exception du cens, ne paye aucun autre impôt, sous quelque dénomination que ce puisse être. Cette disposition que la république de Hollande a introduite dans tous les pays de sa domination, a rendu en peu de temps ce petit village l'asile de la paix et de l'industrie. Rives du Rhin.

Certes, nul endroit sur le globe ne fournit autant de réflexions sur l'instabilité des constitutions politiques, que la ville d'Aix-la-Chapelle, où les marques impériales attestent à l'étranger la durée millénaire de l'empire allemand, malgré les altérations sensibles qu'il a souffertes.

La cathédrale est chargée d'ornemens qui forment un contraste bizarre avec les colonnes de marbre, de granit et de porphyre dont elle est embellie. Le siége sur lequel depuis Charlemagne, tant d'empereurs se sont assis à l'époque de leur couronnement, est d'un marbre blanc assez commun; sa forme est si grossière que l'on

Rives du Rhin.

serait tenté de le regarder comme une satire de tous les trônes de l'univers. Notre *Cicerone* nous pressa beaucoup de nous y asseoir, mais je ne fus pas tenté de faire cet essai, et je désirerais que certains princes allemands eussent, pour ce siége, les mêmes sentimens que moi.

Les portes de bronze de la cathédrale sont fendues, et l'on montre ces fentes comme un *memento* sacré de la victoire remportée par les moines sur le diable. La légende rapporte que les habitans d'Aix-la-Chapelle n'ayant pas assez d'argent pour achever leur église, imaginèrent d'en emprunter à Lucifer; mais celui-ci ne voulut pas en prêter à moins qu'on ne lui abandonnât la première ame qui entrerait dans cette église. Lorsque l'édifice fut achevé, il ne se trouva personne qui voulût se dévouer pour l'accomplissement de ce pacte impie; la frayeur des griffes de Satan agit si fortement sur les esprits de cette ville, que l'église serait restée vide jusqu'à aujourd'hui, si un prêtre n'eût imaginé d'y faire entrer un loup que, par bonheur, on avait pris vivant. Le diable, irrité de se voir surpassé en malice, tira les portes avec

tant de violence qu'elles se fendirent. Les moines ont eu grand soin, pour confondre l'incrédule qui oserait attribuer ces lezardes à un événement naturel, comme par exemple, un coup de vent ou tout autre cause du même genre, de placer, devant ces portes, deux petites figures en bronze, dont l'une représente le loup; l'autre, son ame seulement sous la forme d'une énorme pomme de pin.

Rives du Rhin.

CHAPITRE III.

Précis du premier établissement du gouvernement germanique. — Ses avantages et ses inconvéniens. — Digression sur la ligue anséatique.

Rives du Rhin.

PENDANT cette période de trouble et de confusion qui agita toute l'Europe durant le quatorzième et le quinzième siècles, il se fit une révolution entière dans la constitution germanique. La querelle de Grégoire et de Henri donna naissance aux deux grandes factions des Guelfes et des Gibelins. Les Guelfes soutenaient les prétentions des papes, et les Gibelins défendaient l'autorité de l'empereur. On vit se former au milieu de ces troubles, un système régulier dont l'objet fut d'humilier les empereurs et de limiter leur pouvoir. Ce système fut constamment suivi pendant plusieurs siècles: les papes, les états libres d'Italie, la noblesse et le clergé d'Allemagne, étaient tous intéressés à en assurer le succès. L'autorité impériale, quoique ranimée par intervalle, sous

sous l'administration de quelques empereurs habiles, continua de décliner. Il n'en resta plus que l'ombre dans l'anarchie qui suivit le long interrègne de Guillaume de Hollande. Rives du Rhin.

Rodolphe de Hapsbourg, qui fonda la maison d'Autriche et prépara les semences de sa future grandeur, fut enfin élu empereur, non parce qu'on le crut en état de relever et d'étendre la puissance de cette dignité ; mais au contraire, parce que ses domaines et son crédit ne paraissaient pas assez considérables pour exciter la jalousie des princes d'Allemagne, intéressés à conserver les formes d'une constitution dont ils avaient anéanti la vigueur et le pouvoir. Plusieurs de ses successeurs furent élevés, par le même motif, au trône de l'empire ; et ces faibles princes furent encore dépouillés de presque tous les droits qui leur restaient, et qu'ils n'étaient en état ni d'exercer ni de défendre.

Les princes, la grande noblesse, le haut clergé, les villes libres profitèrent de cet état de faiblesse pour étendre et affermir leurs usurpations. Ils s'arrogèrent le droit de gouverner dans leurs territoires avec une autorité absolue, et ne voulurent recon-

naître de supérieur dans aucune affaire relative à l'administration intérieure et à la police de leurs domaines. Ils publiaient des lois, déclaraient la guerre, faisaient la paix, battaient monnaie, imposaient des taxes, et exerçaient enfin tous les actes de souveraineté qui distinguent les états indépendans. Les principes d'ordre, d'union politique qui avaient formé un seul corps de différentes provinces d'Allemagne, étaient entièrement effacés, et la société se serait dissoute d'elle-même, si les formes de la subordination féodale n'y avaient conservé une apparence de liaison et de dépendance respective, qui sauva la constitution d'une entière destruction.

Rives du Rhin.

Ce principe d'union, qui subsistait encore; était extrêmement faible: il n'y avait plus dans le gouvernement germanique aucune force suffisante pour maintenir l'ordre public, ni même pour défendre la sûreté personnelle. Depuis l'avénement de Rodolphe de Hapsbourg, jusqu'au règne de Maximilien, prédécesseur immédiat de Charles Quint, l'empire éprouva toutes les calamités auxquelles est exposé tout état, où les ressorts du gouvernement ont perdu leur activité et leur vigueur. Parmi cette multitu-

de de membres dont le corps germanique était composé, mille causes inévitables de troubles et de divisions s'élevaient sans cesse, et allumaient de toutes parts des guerres particulières, soutenues avec toute la violence du ressentiment personnel qui n'est point réprimé par une autorité supérieure. L'oppression, les rapines, les outrages devinrent universels; le commerce cessa, l'industrie fut suspendue: toutes les provinces d'Allemagne ressemblèrent bientôt à un pays ravagé et dévasté par l'ennemi. Rives du Rhin.

La multitude des expédiens auxquels on eut recours pour rétablir l'ordre et la tranquillité publique, fait voir combien les maux enfantés par cet état d'anarchie étaient devenus intolérables. On nomma des arbitres pour juger les contestations qui s'étaient élevées contre les états différens. Les villes se réunirent et formèrent une ligue dont l'objet était de réprimer les rapines et les exactions de la noblesse. Les nobles formèrent de leur côté des confédérations pour maintenir entre eux la tranquillité. L'Allemagne fut divisée en différens cercles, dans chacun desquels il s'établit une juridiction provinciale et particulière qui tint lieu d'un tribunal public et commun. Mais le peu de

Rives du Rhin.

succès de tous ces moyens ne servit qu'à faire juger de la violence du mal dont l'état était attaqué. Maximilien parvint cependant à rétablir enfin l'ordre public dans l'empire, en instituant la chambre impériale, tribunal composé de juges, nommés en partie par l'empereur, en partie par les différens états, et autorisé à juger en dernier ressort tous les procès entre les membres du corps germanique. Quelques années après, Maximilien donna une nouvelle forme au conseil aulique, où se portaient toutes les causes féodales, et celles qui appartiennent à la juridiction immédiate de l'empereur, et par là il rendit quelque degré de vigueur à l'autorité de sa couronne.

Malgré les effets salutaires qui résultèrent de ces nouveaux établissemens, la constitution de l'empire est d'une espèce si particulière, qu'elle ne ressemble à aucune forme de gouvernement connu, ni chez les anciens ni chez les modernes. C'est un corps complexe, formé par l'association de différens états, qui exercent, chacun dans son propre domaine, une juridiction souveraine et indépendante. Tous les membres qui composent ce grand corps, ont l'empereur pour chef. C'est en son nom

qu'on publie tous les édits et réglemens qui concernent des objets d'un intérêt commun, et il a le pouvoir de les faire exécuter. Mais cette apparence de pouvoir monarchique est plus que contrebalancée par l'influence et l'autorité que les princes et les états exercent dans tous les actes d'administration. On ne peut, sans l'approbation de la diète de l'empire, ni passer une loi qui s'étende sur tout le corps germanique, ni prendre une résolution qui affecte l'intérêt général; chaque prince et état souverain a droit d'assister à cette assemblée, d'y délibérer et voter. Les décrets ou réces de la diète forment les lois de l'empire, et l'empereur est obligé de les ratifier et de les faire exécuter.

Rives du Rhin.

Considérant sous ce point de vue la constitution de l'empire, on y voit une confédération régulière, semblable à la ligue achéenne dans l'ancienne Grèce, ou à celle des Provinces-Unies et des cantons Suisses, dans les temps modernes: mais si on l'envisage sous un autre aspect, on y observe des particularités qui la distinguent. Le corps germanique n'était pas formé par l'union des membres absolument distincts et indépendans. Tous les princes et états réunis

Rives du Rhin.

dans cette association, étaient anciennement sujets de l'empereur et le reconnaissaient pour leur souverain. D'ailleurs, ils tenaient originairement leurs terres comme fiefs impériaux, et devaient en conséquence tous les services que des vassaux féudataires doivent à leur seigneur suzerain. Cette dépendance politique était, il est vrai, anéantie, et l'influence des relations féodales était très-affaiblie; mais on avait conservé les formes et les constitutions anciennes qui s'étaient introduites lorsque les empereurs gouvernaient l'Allemagne, avec une autorité aussi absolue que celle des autres souverains de l'Europe.

Il se trouve ainsi, dans l'empire germanique, une opposition sensible entre l'esprit du gouvernement et les formes de l'administration. Les effets de ce vice inhérent à la constitution de l'empire, ont été si importans, qu'il serait impossible, en les ignorant, de bien comprendre plusieurs événemens et de se former de justes idées de la nature du gouvernement germanique.

Les empereurs d'Allemagne, au commencement du seizième siècle, étaient distingués par les titres les plus pompeux et par des marques extérieures de dignité,

qui semblaient annoncer une autorité supérieure à celle des autres monarques. Les plus grands princes de l'empire les accompagnaient et les servaient en certaines occasions, avec le titre d'officiers de leur maison. Ils jouissaient des prérogatives qu'aucun autre souverain n'osait s'arroger, et conservaient des prétentions sur tous les droits que leurs prédécesseurs avaient exercés dans les temps les plus reculés; mais en même temps, au lieu de posséder ces vastes domaines qui avaient anciennement appartenu aux empereurs d'Allemagne, ils avaient été dépouillés de toute espèce de possession territoriale, et n'avaient pas une seule ville, un seul château, un seul arpent de terre qu'ils possédassent comme chefs de l'empire.

Rives du Rhin.

Une forme de gouvernement si mal combinée avait produit des inconvéniens inévitables. Les empereurs, éblouis de l'éclat de leurs titres, et des marques extérieures d'une grande autorité, devaient être aisément portés à se regarder comme les véritables souverains de l'Allemagne, et à s'occuper sans cesse des moyens de recouvrer l'exercice des droits et des prérogatives que les formes de la constitution semblaient leur

accorder. Les princes et les états, qui ne pouvaient ignorer la nature de ces prétentions, étaient continuellement sur leurs gardes, pour observer tous les mouvemens de la cour impériale, et circonscrire sa puissance dans des bornes encore plus étroites.

Rives du Rhin.

Cette jalousie qu'inspirait l'autorité impériale, et l'opposition qui subsistait entre elle et les droits des états, s'accrurent encore d'une manière bien sensible, lorsque les empereurs furent élus, non par le corps entier de la noblesse d'Allemagne, mais par un petit nombre de princes distingués par leur dignité. Ce privilége leur fut confirmé par la bulle d'or, qui détermina la manière de l'exercer, et ils furent distingués par le titre d'électeurs. La grande puissance et les priviléges importans dont ils jouissaient, les rendirent redoutables aux empereurs, dont ils se trouvaient presque les égaux dans l'exercice de plusieurs actes de juridiction. Ainsi, l'introduction du collége électoral dans l'empire, et l'autorité qu'il y acquit, loin d'affaiblir les principes de division, inhérens à la constitution germanique, ne firent qu'y donner plus de vigueur et d'activité.

Ces semences de discorde sont encore

fortifiées par les formes diverses et même opposées, établies dans le gouvernement civil des états différens qui composent le corps germanique. Il n'est pas aisé d'assurer une union entière et parfaite entre des états indépendans, lors même que le caractère et les formes de leurs gouvernemens respectifs se trouvent semblables; mais dans l'empire germanique, qui est une confédération de princes, d'ecclésiastiques et de villes libres, il est impossible de former de ces différentes parties un tout bien uni. Les villes étaient de petites républiques, où régnaient les maximes et l'esprit de liberté, propres à cette forme de gouvernement. Les princes et les nobles, à qui appartient la juridiction suprême, exercent dans leurs domaines une espèce de pouvoir monarchique, et les formes de leur administration intérieure ressemblent beaucoup à celles qu'on trouve dans les grands royaumes gouvernés suivant le système féodal. Les intérêts, les principes, les vues qui animent des états si diversement constitués, ne peuvent être les mêmes. L'amour de la liberté et les intérêts du commerce étant les principes dominans des villes; l'ambition du pouvoir et l'enthou-

Rives du Rhin.

Rives du Rhin.

siasme de la gloire militaire étant les passions dominantes des princes et des nobles, il est impossible que leurs délibérations respectives soient dictées par le même esprit et dirigées sur le même plan.

On ne voit pas plus d'union entre les membres ecclésiastiques et séculiers de l'empire, qu'entre les villes libres et la noblesse. On a annexé des domaines considérables à plusieurs évêchés et abbayes d'Allemagne, et les ecclésiastiques en dignité possèdent, par un droit de succession héréditaire, quelques-unes des premières charges de l'empire. Les fils cadets des nobles du second ordre, qui se destinent à l'état ecclésiastique, sont ordinairement pourvus de ces charges importantes et distinguées; et ce n'est pas sans beaucoup de peine que les princes et les nobles du premier ordre voient leurs inférieurs s'élever ainsi jusqu'à eux, et les effacer même par la distinction de leurs places. L'éducation de ces ecclésiastiques, l'esprit de leur état, et leurs liaisons avec la cour de Rome, concourent à leur donner un caractère et des intérêts différens de ceux des autres membres du corps germanique, avec qui ils doivent agir de concert, et qui

professent souvent une religion différente de la leur. C'est une autre source de jalousie et de discorde, qui mérite d'être observée lorsqu'on veut bien connaître la nature de la constitution germanique. Rives du Rhin.

L'inégale distribution du pouvoir et de la richesse parmi les différens états de l'empire, a donné naissance à un nouveau principe de jalousie et de dissention qui se joint à ceux que je viens de développer. Les électeurs et les nobles du premier rang sont des princes puissans qui règnent sur des pays vastes, riches et peuplés, où ils exercent une juridiction souveraine. Plusieurs autres états jouissent aussi des droits de la souveraineté; mais leurs domaines sont si peu considérables, et leur pouvoir réel n'a aucune proportion avec celui des premiers. Il est impossible de composer, avec des parties si dissemblables, une confédération vigoureuse et bien unie. Les plus faibles sont jaloux, timides, incapables de faire valoir et de défendre leurs droits légitimes; les plus puissans sont disposés à usurper et à opprimer. Les électeurs et les empereurs s'occupent réciproquement à étendre leur propre autorité, en empiétant sur les droits des membres les plus faibles

Rives du Rhin.

du corps germanique ; et ceux-ci, intimidés ou corrompus, abandonnent lâchement leurs justes priviléges, ou plus lâchement encore, secondent les entreprises formées contre eux-mêmes.

Lorsqu'on fait attention à ces principes divers de discorde et d'opposition qui se trouvent dans la constitution politique de l'empire d'Allemagne, il est aisé de trouver la cause du défaut d'accord et d'uniformité qu'on remarque dans toutes ses résolutions et ses démarches. Cet esprit de lenteur, de défiance et d'irrésolution qui caractérise toutes ses délibérations, paraît naturel à un corps dont les différentes parties, unies par des liens si faibles, se heurtent sans cesse avec tant de violence. Cependant l'empire germanique embrasse des pays d'une si grande étendue, et habités par des peuples si guerriers et si robustes, que rien ne pourrait peut-être résister au choc de cette masse énorme, lorsque les talens d'un empereur, ou le zèle pour la cause commune la mettraient en mouvement et lui feraient déployer toutes ses forces.

La ligue anséatique est la plus puissante confédération de commerce qui soit connue dans l'histoire. Tandis que les Italiens,

au midi de l'Europe, étendaient et perfectionnaient le commerce avec tant d'activité et de succès; le même esprit d'industrie agitait le nord vers le milieu du treizième siècle. Les pays voisins de la mer Baltique étaient alors habités par des peuples féroces, qui infestaient cette mer de pirates. Les villes de Hambourg et de Lubeck ayant commencé à commercer avec ces peuples, furent obligées de former entre elles une ligue défensive pour repousser les brigands. Elles retirèrent tant d'avantages de cette union, que d'autres villes s'empressèrent d'entrer dans la confédération; et bientôt quatre-vingt des cités les plus considérables, dispersées dans ces vastes contrées qui s'étendent du fond de la mer Baltique jusqu'à Cologne sur le Rhin, se réunirent pour former cette fameuse ligue anséatique, devenue dans la suite si formidable, qu'on a vu les plus grands monarques rechercher son alliance et redouter son inimitié.

Rives du Rhin.

Les membres de cette association puissante formèrent le premier plan systématique de commerce qui ait été connu dans le moyen âge, et le continuèrent en suivant des lois communes, faites dans leurs as-

Rives du Rhin.

semblées générales. Ils fournirent au reste de l'Europe des provisions de marine, et choisirent différentes villes, dont la plus considérable était Bruges en Flandre, pour y établir des magasins où leur négoce se faisait avec beaucoup d'exactitude et de régularité. La navigation était alors si imparfaite, qu'un voyage de la mer Baltique dans la Méditerrannée, ne pouvait se faire dans un seul été. C'est pour cela qu'on jugea nécessaire d'établir un magasin ou entrepôt à moitié chemin, entre les villes commerçantes du nord et celles d'Italie. Bruges fut regardée comme la place la plus commode. Ce choix fit entrer de grandes richesses dans les Pays-Bas. Bruges était tout-à-la-fois le magasin des laines d'Angleterre, des manufactures de draps et de toiles des Pays-Bas, des munitions de marine et d'autres marchandises du nord. C'était là que les Lombards apportaient les denrées de l'Inde avec les productions des manufactures d'Italie, qu'ils échangeaient contre les marchandises plus volumineuses, mais non moins utiles, qui venaient du nord. Les négocians anséatiques portaient ensuite dans les ports de la mer Baltique, les cargaisons qu'ils recevaient des Lombards, ou

bien ils les transportaient en remontant les grandes rivières jusque dans l'intérieur de l'Allemagne. Rives du Rhin.

Cette communication régulière, qui s'était ouverte entre les peuples du nord et du sud de l'Europe, leur apprit à connaître leurs besoins réciproques; la consommation extraordinaire qui se fit bientôt de marchandises de toute espèce, excitait l'émulation des Pays-Bas. Ils s'appliquèrent avec plus de vigueur à perfectionner et à étendre les deux grandes manufactures de laine et de coton, pour lesquelles ce pays était déjà renommé dès le siècle de Charlemagne. Comme Bruges devint le centre de communication entre les citoyens Lombards et ceux des villes anséatiques, les Flamands commerçaient dans cette ville avec les uns et les autres; l'étendue et le succès de ce commerce firent naître parmi ce peuple une habitude générale d'industrie, qui fit long-temps de la Flandre et des provinces adjacentes, le pays riche, le plus peuplé et le mieux cultivé de l'Europe.

Édouard III, roi d'Angleterre, fut frappé de l'état florissant de ces provinces, et n'eut pas de peine à en démêler la véritable cause: il s'occupa des moyens d'encourager l'in-

dustrie parmi ses sujets, lesquels méconnaissant alors les avantages de leur situation, et ignorant la source d'où la richesse devait un jour se répandre sur leur île, négligeaient entièrement le commerce, et n'essayaient pas même d'imiter les manufactures dont ils fournissaient les matériaux aux étrangers. Édouard engagea des ouvriers flamands à venir s'établir dans son royaume, et il fit plusieurs bonnes lois pour l'encouragement et le réglement du commerce. Ce fut à ses soins que l'Angleterre dut l'établissement de ses manufactures de laine. Ce prince tourna le génie actif et entreprenant de son peuple vers la culture de ces arts qui ont élevé les Anglais au premier rang des nations commerçantes.

Rives du Rhin.

Les progrès du commerce et la communication que la confédération des villes anséatiques établit entre ces différens peuples, paraîtront peu considérables, si on les compare à la rapidité et à l'étendue de ceux qui se sont faits depuis deux siècles; mais on les trouvera prodigieux, si on fait attention à l'état de l'Europe avant le douzième siècle. Ce changement ne pouvait manquer de produire de grands effets. Le commerce

merce tend à affaiblir les préjugés qui entretiennent la séparation et l'animosité réciproques des nations : il adoucit et polit les mœurs des hommes, qu'il unit par les liens les plus forts de l'humanité, celui de satisfaire leurs besoins mutuels : il les dispose à la paix en formant dans chaque état un ordre de citoyens, personnellement intéressés à maintenir la tranquillité générale. Dès que l'esprit de commerce commence à acquérir de la vigueur et de l'ascendant dans un état, on voit aussitôt un nouveau génie animer son gouvernement, et y diriger les alliances, les guerres, les négociations. On en trouve des preuves les moins équivoques dans l'histoire des états d'Italie, de la ligue anséatique et des villes des Pays-Bas, pendant le période dont nous parlons. A mesure que le commerce pénétra chez ces différens peuples de l'Europe, on les vit successivement tourner leur attention vers les objets qui occupent toutes les nations policées, et adopter les mœurs qui en distinguent le caractère.

Rives du Rhin.

CHAPITRE IV.

Liége et ses environs. — Saint-Tron. — Villes de Limbourg. — Principauté de Luxembourg. — Malines. — Sa description. — Sa manufacture de dentelles.

Belgique.

Nous avons fait en très-peu de temps le trajet d'Aix-la-Chapelle à Liége. Tout ce qui s'offre ici à mes regards, diffère tellement de ce que nous venons de quitter, qu'il me semble avoir été transporté par un coup de baguette dans une région lointaine. L'aspect de la ville est enchanteur : on ne l'aperçoit pas de loin, attendu qu'elle est située dans un vallon profond, sur les bords de la Meuse. Il existe peu de villes dont les sites soient aussi piquans et aussi variés : j'ignore pourquoi ; mais je m'étais figuré que Liége était peu considérable : aussi ai-je été bien surpris en voyant une ville capable de contenir cent mille habitans, et qui en effet les contient. La Meuse, dont le lit est encore resserré en cet endroit, s'approche en serpentant de la montagne, ainsi

que du vallon qui se change en une plaine immense, dont une partie est plantée en houblon. Belgique.

On prétend généralement que la ville est entourée d'immenses fosses de charbon de pierre: elle est même en partie bâtie sur des excavations jadis remplies de cette matière inflammable. Des deux côtés de la rivière, s'étendent au loin de grands vignobles. La nature et la main des hommes ont également contribué à embellir les rochers les plus éloignés. L'œil du spectateur s'y promène, et se repose au milieu d'une foule d'ormes, de peupliers et autres espèces d'arbres entremêlés de jolies maisons, de châteaux d'une noble et simple architecture. On voit, sur les bords de la rivière, un quai magnifique qui aboutit à une belle avenue d'arbres très-élevés.

Les rues de Liége sont étroites, tournoyantes, obliques et assez mal-propres: elles renferment cependant plusieurs beaux édifices. Sur le quai, sur les places, et sur ce qu'on appelle l'Ile, j'ai remarqué une quantité de maisons neuves et bien bâties. L'église des dominicains offre une magnifique rotonde modelée sur celle de Saint-Pierre de Rome, et l'aspect de cet agréable

Belgique.

édifice nous a fait paraître la vieille cathédrale moins digne de fixer notre attention.

Le bruit continuel qu'on entend dans les rues annonce l'extraordinaire activité des habitans. Les Liégeois ont en général une physionomie distinguée. Ce peuple se rapproche du Français, et diffère essentiellement de l'habitant de Juliers, dont la peau blanche, les blonds cheveux, la figure allongée et les traits insignifians décèlent une certaine affinité avec les habitans des Pays-Bas.

Les Liégeois parlent aussi une espèce d'idiôme corrompu, mais qui serait cependant reconnu par un académicien de Paris, pour être immédiatement dérivé du français. Mais je n'ai point reconnu l'élégance française dans la manière de se vêtir, du moins dans la classe peu aisée du peuple. Les femmes liégeoises portent de courts vêtemens rayés, des corsets ou une espèce de jaquette, avec des manches plissées, sur laquelle elles mettent un manteau de coton qui se termine au bas de la taille. Lorsqu'elles sortent, elles ajoutent un voile d'étoffe de coton à fleurs. Il est à présumer que cette parure a été imaginée pour se

garantir du vent du nord qui souffle presque continuellement. Belgique.

Liége est la patrie d'habiles artistes qui ont obtenu des succès mérités. Les principaux sont Gaspard Lairesse, surnommé le Raphaël hollandais, connu par d'assez bons ouvrages, mais surtout par un excellent traité de la peinture;

De marteau, dont les gravures, en manière de crayon, sont entre les mains de tous les amateurs, et ont été imitées ou contrefaites dans toute l'Europe;

Renekin, auteur ingénieux de la machine de Marly. On a reproché à cet étonnant assemblage de pompes, d'être trop compliqué; de pécher, par ce qu'on appelle en hydrodynamique, la *perte d'eau*;

Le fameux musicien Grétri, qui nous a laissé ses mémoires sur la musique, et d'autres ouvrages littéraires, remplis d'esprit et de philosophie.

La même ville a vu mourir, le 27 août 1104, l'empereur d'Allemagne Henri IV, dont les malheurs et les infortunes ont retenti dans toute l'Europe. Voici le tableau qu'en présente Voltaire dans son histoire universelle.

Belgique.

« Pauvre, errant, sans secours, il périt plus misérablement encore que Grégoire VII, et plus obscurément; après avoir vu si long-temps les yeux de l'Europe ouverts sur ses victoires, sur ses grandeurs, sur ses infortunes, sur ses vices et sur ses vertus; il s'écriait en mourant, au sujet de son fils Henri V : *Dieu des vengeances, vous vengerez ce parricide.* De tout temps, les hommes ont imaginé que dieu exauçait les malédictions des mourans, et surtout des pères, erreur utile et respectable, si elle arrêtait le crime ».

Il y a, dans le pays, beaucoup de sources d'eaux minérales. Les plus connues et les plus fréquentées sont celles de Chaufontaine et de Spa. La première est à deux lieues de Liége. Le magistrat la fit embellir en 1714, et depuis, on n'a cessé d'y ajouter des ornemens. Elle est dans une situation charmante.

Un terrain pierreux, sans cesse interrompu par des hauteurs escarpées, rend l'accès de Spa plus difficile. C'est un simple bourg, mais on y compte plus de cinq cents maisons disposées en croissant. Les gens riches et les princes étrangers y accourent en foule. La vogue est telle que

l'on y a vu des rois et des reines, de France, d'Angleterre, de Danemarck et d'autres états. Pierre le Grand y a pris les eaux pendant six semaines. La plupart de ces personnages illustres y ont laissé des marques de leur libéralité. Le czar Pierre, entre autres, y a fait ériger un monument simple, mais d'un bon goût, en marbre d'Italie. Les sources des eaux de Spa se réduisent à cinq principales, quoiqu'il s'en trouve beaucoup d'autres dans le voisinage, et qu'elles ne possèdent point à un moindre degré leur vertu minérale. Les plaies d'armes à feu trouvent souvent leur guérison dans les bains de cette nature. Les maladies d'épuisement et de langueur, fruit d'un travail excessif ou d'une vie dissipée, consumée dans les plaisirs de toute espèce, peuvent également y trouver une cure favorable. Ce n'est pas, au reste, que l'amour des plaisirs manque ici d'occasions de se satisfaire. Il est certaines dames qui épient la saison des eaux, pour y venir faire de faciles et de nombreuses conquêtes. Cette spéculation ne saurait manquer d'être heureuse au milieu de jeunes gens dont l'indisposition est souvent idéale, et qui ont soin de se munir de fortes sommes d'ar-

Belgique.

gent. Aussi, s'en retournent-ils quelque-
Belgique. fois plus malades qu'ils ne sont venus.

Sur la rive gauche de la Meuse, sont situées de petites villes, dont les principales sont Warem et Hannut. Les habitans nourrissent une quantité considérable de bestiaux : les mines de fer y sont abondantes et de bonne qualité. Ce métal est fondu et travaillé dans le pays même.

La ville de Limbourg est sur une montagne au pied de laquelle coule la Wese. Elle est extrêmement petite, car à peine y avons-nous compté une centaine de maisons ; mais au bas de la montagne, et sur la rive de la Wese est le faubourg de Dhalem, beaucoup plus grand et plus peuplé que la ville même. Les places des environs, entre autres Neau et Verviers, sont très-commerçantes et renommées par leurs manufactures de draps. En hiver, on ne saurait marcher sans guide dans le pays, et la plupart des chemins sont impraticables.

Ce qui favorise ici les manufactures d'étoffes, c'est la nature même du sol peu propre à la culture, et qui convient davantage au pâturage des bestiaux. Les Limbourgeois, dont l'occupation presque exclu-

sive est de faire paître leurs troupeaux, de faire du beurre et du fromage, ont la main plus douce, plus convenable au travail délicat de la filature des laines, que des cultivateurs sans cesse attachés à la glèbe et à maîtriser l'ingratitude du sol. On confie, d'ailleurs, comme en Angleterre, aux femmes et aux enfans, les filatures les plus déliées. En Prusse, on suit une autre méthode qui paraît bien singulière aux étrangers: ce sont les soldats qui filent la laine, qui fabriquent la plus grande partie des draps dits de Silésie. Belgique.

Les rois de Prusse ont en quelque sorte vaincu dans les hommes, cette tendance naturelle à l'habitude qui ne les rend généralement propres qu'à un seul métier. Leurs sujets soldats pendant quelques mois de l'année, sont ensuite tour-à-tour agriculteurs, ouvriers et mécaniciens, prodige qu'un homme d'état oserait à peine concevoir, et qui est cependant exécuté depuis plus d'un siècle, à la face de toute l'Europe, sans qu'aucune autre puissance ait tenté de l'imiter.

La ville de Huy, que nous avons visitée, fait partie de l'ancien pays de *Condroz*, en-

clavé dans celui de Liége ; elle est située au
Belgique. confluent de la Meuse et d'une petite rivière fort poissonneuse, nommée la *Hoioul*. Un magnifique pont de pierre établit les communications d'une rive de la Meuse à l'autre. C'est une ville très-ancienne, que l'on dit avoir été connue dès le temps de l'empereur Antonin. Les environs en sont enchanteurs ; la vallée délicieuse dans laquelle elle est bâtie, est entourée de montagnes et de collines, où l'on cultive quelques vignes. Le sol nous a paru, dans quelques endroits, volcanique ; c'est pour cela que l'on y exploite des mines d'alun, de soufre, et d'autres minéraux, indices ordinaires des lieux où les feux souterrains ont fait des ravages.

Sitôt qu'on a franchi les collines escarpées qui environnent la ville de Liége, et qui se prolongent sur la rive gauche de la Meuse, on aperçoit une plaine où sont épars plusieurs monticules. Ce pays est abondant en blé, mais on ne voit point, de ce côté, ces haies vives qui, dans les campagnes de Liége et de Limbourg, forment les limites de chaque propriétaire ; souvent même on parcourt une étendue considérable, sans rencontrer un seul arbre, un seul arbuste,

puis tout-à-coup l'on trouve d'assez jolis villages à demi-cachés par des ormes et des peupliers. Belgique.

La petite ville de Saint-Tron appartient encore au territoire liégeois ; nous l'avons traversée pour venir à Tirlemont. Durant la route, il survint une femme qui nous dit être l'aubergiste d'un village voisin. Comme tout le monde dormait, excepté moi, elle se mit à m'entretenir sans se faire prier, d'une fameuse procession que l'on a coutume, tous les ans, de faire vers le temps de pâques, et dont revenait alors un grand nombre de personnes. Plus de mille pélerins, à pied, me dit-elle, et plusieurs centaines d'hommes à cheval entrent dans un champ, et écrasent ce qui s'y trouve de grains déjà levés. Mais, ajouta cette femme, il est bien sûr que la foi du propriétaire est richement récompensée, car son champ lui rapporte toujours cette année-là une moisson plus abondante qu'à l'ordinaire. Un paysan incrédule qui refusa de recevoir la procession en fut bien puni : la main de dieu s'appesantit sur lui, et son champ ne lui produisit rien. Je conçois, dis-je, que le trépignement ne doit causer aucun dommage à la semence. Cette femme ouvrit de

Belgique.

grands yeux et me regarda d'une manière très-significative, oui, me répondit-elle, car, sans doute, la puissance de dieu est grande. Je la compris et gardai le silence.

Les villages que nous avons trouvés sur la route sont assez agréables. On y remarque cependant plusieurs cabanes faites de torchis; mais elles sont vastes, et leur intérieur est très-propre. La physionomie des habitans est en général noble et distinguée. La nature a traité moins avantageusement les femmes. Aucune ne m'a paru belle. Le Liégeois est enclin au plaisir, et naturellement sociable; je parle de ce que partout on nomme le peuple. Mais le caractère de la classe la plus nombreuse a droit, sans doute, d'attirer l'attention de l'observateur; et si je ne me trompe, ce penchant à la gaîté annonce l'heureux état de l'habitant des campagnes.

Nous n'avons pas vu dans cette partie de notre voyage, des villes opulentes ni remarquables par leur commerce ou par de riches manufactures. Elles sont presque toutes peuplées d'artisans, de taillandiers ou d'autres ouvriers en fer. Le grand nombre de forges et de mines qui existent dans le pays, favorisent ce genre d'industrie.

La ville de Luxembourg, très-rapprochée de nos anciennes frontières, a de tout temps passé pour une ville inexpugnable. Le roc presque inaccessible sur lequel elle est bâtie, était on ne peut pas plus favorable à l'établissemnnt d'une forteresse. On y a attaché plus d'importance à cause de ses fortifications, que sous d'autres rapports. L'un des ingénieurs qui ont le plus contribué à l'agrandir est M. de Bauffe, mort à Belgrade en 1738. Non-seulement il y a ajouté beaucoup d'ouvrages, mais il a pratiqué, sous les roches, une multitude de mines et de contremines. Le long siège que Luxembourg a soutenu en dernier lieu contre l'armée française, est la preuve la plus forte que l'on puisse donner pour démontrer jusqu'à quel point l'art y a secondé la nature. Belgique.

C'est auprès du château placé au sommet d'Ulm, que l'on a commencé les premières constructions de la ville. Les bâtimens que l'on y voit disposés dans une enceinte heptagone, forment ce que l'on appelle la ville haute ou ancienne : la ville neuve ou basse, qui est dans la plaine, est séparée de l'autre par la rivière d'Else : les environs de la ville sont de grandes vallées remarquables par une multitude de torrens qui s'écoulent du flanc des montagnes.

Belgique. Nous avons vu de ce côté plusieurs vignobles; mais il y en a davantage sur les rives de la Moselle. Les caves de Luxembourg sont creusées dans le roc, comme celles d'Epernai en Champagne. Elles sont très-favorables pour conserver et faire les vins. Non-seulement on n'a point à craindre les variations de températures qu'occasionne ordinairement l'humidité; mais si les bouteilles viennent à casser, il n'y a rien de perdu. Ce plancher étant généralement assez propre, le liquide va se réunir intact dans une fosse ménagée exprès, et on l'en retire à fur et à mesure. La bonne qualité des caves est tellement essentielle à la conservation des vins, que l'on peut attribuer à cette cause la diversité des opinions sur le vin du Rhin. Il y a des gourmets qui le trouvent délicieux, d'autres qui n'ont pour lui qu'une médiocre estime. Cela dépend beaucoup de la manière dont ce liquide est préparé. En Allemagne, on se sert ordinairement de cuves énormes : celle de Heidelberg, près Manheim, qui contient sept cent cinquante tonnes, mesure de Paris, en est un exemple. Dans les lieux où l'on ne se sert point de ces cuves bannales, où l'on en construit de plus petites, la fer-

mentation vineuse doit nécessairement s'opérer d'une autre manière, et probablement avec infiniment moins d'énergie. Il en est de-même des soins que l'on prend pour conserver les vins, du choix des caves et d'une infinité de circonstances dont aucune ne laisse pas de produire des effets sensibles. Belgique.

Arlon, que nous avons trouvé à quelques lieues de là, a pour origine un village dans lequel on avait élevé un temple à la lune. Les autres petites villes que nous avons parcourues ne nous ont pas donné une grande idée de l'opulence de ses habitans.

La principauté de Luxembourg était autrefois la province la plus considérable de tous les Pays-Bas. La maison des ducs de Luxembourg a long-temps subsisté en France : les seigneurs de cette branche avaient à Paris un hôtel dans l'emplacement où est le palais qu'on nomme encore aujourd'hui le Luxembourg. La reine Marie de Médicis acheta cet hôtel pendant sa régence, et le fit abattre pour y bâtir le palais que nous connaissons encore sous ce nom. Quelque chose de remarquable, c'est que le peuple avait tellement retenu, tellement adopté ce nom de Luxembourg, que Gaston, duc d'Orléans, l'ayant eu pour apa-

nage après la mort de sa mère, voulut en-
Belgique. vain le changer. Ce fut en vain que l'on mit au-dessus cette inscription : *Palais d'Orléans.* Le peuple demeura fidèle à sa routine.

Enfin, on y était si fort attaché, que tout récemment, nous avons vu le palais du Luxembourg changer plusieurs fois et de destination et d'inscription, sans que l'ancien nom se perdît. Nous l'avons successivement transformé en une maison d'arrêt, en palais national du directoire, palais provisoire des consuls de la république, palais du sénat conservateur : inutilement une inscription annonçait-elle ces diverses métamorphoses, le mot de Luxembourg était dans toutes les bouches. Cela n'est pas surprenant, puisque Louis XIV, malgré le juste enthousiasme qu'avaient inspiré les mémorables événemens de son règne, n'a pu parvenir à faire substituer le nom de place de Louis le Grand à celui de place Vendôme. Toutes les puissances de la terre échouent contre les caprices de l'opinion publique, qui montre autant d'attachement et d'obstination à l'égard de certaines choses, de certaines idées, que d'insouciance et de légèreté par rapport à d'autres. Quelquefois c'est

c'est une cire molle qui reçoit docilement toutes les impressions qu'on veut lui donner; souvent, s'il m'est permis de me servir d'une semblable comparaison, elle ressemble à du métal fondu, jeté dans un moule humide et qui, au lieu de suivre la route que l'artiste lui a tracée, rejaillit au contraire en-dessus, et forme une surface convexe. Belgique.

Depuis notre entrée dans les Pays-Bas, nous n'avons trouvé que des chaussées magnifiques. Encouragés par la bonne qualité du terroir et l'air d'opulence qui règne dans tous les villages, nous avons suivi une belle route ombragée par un double rang de peupliers, d'ormes, de tilleuls, plantés assez près les uns des autres. Elle nous a conduits à la jonction des Deux-Nethes et de la Demer qui, à quelque distance plus haut, reçoit elle-même la Dyle. En suivant le cours de cette dernière rivière, nous entrons dans Malines.

La ville de Malines est belle et bien bâtie. Les rues en sont larges, régulières et fort propres : elle regarde en triangle celles de Louvain, de Bruxelles, d'Anvers, où l'on se rend par trois belles routes pavées, cha-

Belgique. cune de quatre lieues de long. Elle était autrefois située sur la seule rive gauche de la Dyle.

Elle s'agrandit très-lentement sur la droite. Les incursions fréquentes des Normands forçaient de mettre cette barrière à leur rapacité : elle ne les arrêta pas cependant bien long-temps, et leurs déprédations continuelles contraignirent les seigneurs de Malines à la fortifier dès le commencement du dixième siècle.

Les maisons y sont bâties dans le goût gothique. Les combles des maisons s'élèvent à une grande hauteur, et se terminent en pointe. Non-seulement l'intérieur, mais l'extérieur même des maisons sont entretenus avec la plus grande propreté; les murailles, continuellement réparées, éblouissent par leur blancheur excessive, surtout lorsque le soleil y darde ses rayons. C'est ce qui a fait donner à Malines le surnom de la *Nette*, lorsqu'il était de mode de donner aussi des sobriquets aux principales villes du Continent.

Les deux seuls monumens qui méritent quelque attention, ce sont la place d'armes, vaste et régulière, et la cathédrale. On ad-

mire dans cette basilique tout le luxe de l'architecture gothique. Des figures allégoriques font l'ornement des deux côtés de la nef. Les murailles sont décorées de peintures à fresque, moins précieuses à la vérité que les excellens tableaux qu'on en a enlevés pour enrichir le muséum de Paris : mais ce qui doit particulièrement fixer l'admiration, c'est la tour du clocher de cette cathédrale, qui a trois cent quarante-huit pieds de haut, encore n'est-elle pas conforme au premier plan ; on n'y a pas ajouté la flèche qui l'élèverait d'un tiers de plus. Belgique.

En l'an 1720, on plaça aux quatre côtés, des cadrans, chacun de cent quarante-quatre pieds de circonférence, dont les chiffres horaires avaient sept pieds de long. En les considérant d'en bas on serait loin de leur soupçonner cette grandeur prodigieuse. Les habitans de Malines ont véritablement une grande affection pour ce monument, qu'ils regardent comme la huitième merveille du monde. Ils verraient de mauvais œil un étranger qui n'en serait pas extasié ; et la première question qu'ils adressent aux nouveaux débarqués, est celle-ci : Avez-vous vu la tour de Saint-Romuald ?

Belgique.

Il ne faut pas s'étonner après cela du zèle de leurs aïeux à donner un riche tombeau à leur patron. L'ancienne châsse du saint était d'argent doré, et pesait trois mille six cents marcs; elle était enrichie de quantité de pierreries. Ce trésor ne put échapper au pillage lors des guerres affreuses qui consumèrent ce beau pays : les habitans se cotisèrent et contribuèrent aux frais d'une seconde châsse de vingt-quatre mille huit cents onces, plus légère et moins précieuse que la première. On pourrait donc mesurer au poids leur dévotion et la comparer à celle de leurs ancêtres.

La population de Malines est de vingt-cinq mille habitans, nombre, à la vérité, peu proportionné à son étendue; mais on ne s'en douterait guères, en parcourant des rues où règne un éternel silence. Le commerce de cette ville occupe en effet toute la population. Tandis qu'aux environs les cultivateurs infatigables trouvent dans les entrailles de la terre de quoi alimenter la population, et exporter encore du superflu; les habitans de la ville, non moins industrieux, se livrent à la fabrication des cuirs dorés, de colle à drap, renommée dans la

p'upart des manufactures de France, de toiles peintes, d'indiennes imprimées et d'articles de chapellerie. Belgique.

Mais la branche de commerce qui a fait à plus juste titre la réputation de cette ville, c'est la fabrication de ses dentelles, recherchées dans tout pays par leur beauté, leur solidité, le bon goût et la délicatesse des dessins. Ces dentelles se fabriquent dans les caves; elles occupent des bras débiles qui trouveraient difficilement de l'emploi dans un autre genre de travail. Les amateurs nous saurons gré, sans doute, d'entrer dans quelques détails sur ce que nous avons été à portée d'observer ici. Cette espèce de dissertation sera d'autant mieux placée, que notre but est d'éclairer le public sur la manière dont les Anglais font assez souvent la réputation de leurs fabriques. Notre désir, en publiant une anecdote curieuse à ce sujet, est de réveiller dans l'ame des manufacturiers du continent, cette noble émulation, cette concurrence louable, plus propre à abattre les prétentions exclusives de ces insulaires, que tous les cris de *delenda Carthago*, qu'on ne cesse de proférer contr'eux; tandis que charmés d'avoir détourné notre

Belgique. attention du but qui seul devrait nous occuper, ils n'en continuent pas moins de marcher vers la perfection.

La dentelle, proprement dite, est faite en fil de lin. On nomme *blonde* celle qui est faite avec de la soie blanche. Il faut bien distinguer la dentelle du *point*; quoiqu'assez ressemblans au premier coup-d'œil, ils diffèrent essentiellement en ce que l'une est faite sur un petit coussin où l'on a préalablement disposé des épingles suivant le dessin que l'on veut donner à la dentelle. On fait ensuite jouer deux à deux, ou quatre à quatre, entre ces épingles, un certain nombre de fuseaux, et on en compte quelquefois jusqu'à cent quatre-vingt; les fils de la belle dentelle sont si délicats, le travail en est si compliqué, qu'il faut environ dix mois pour fabriquer une belle paire de manchettes; et l'orsqu'on réfléchit que ces manchettes ne se vendent, suivant leur qualité, que depuis cinq jusqu'à quatorze louis la paire, on ne peut s'empêcher de se récrier sur la modicité du prix: il est vrai que le salaire n'est pas considérable. Les ouvrières ne gagnent pas plus de trois à douze sols par jour; celles-là seules qui dirigent les ateliers ont trois livres par journée de travail.

Le point n'est pas la même chose que la dentelle; au lieu de se faire comme celle-ci avec des fuseaux, et d'une seule pièce, il passe par plusieurs mains. Quelques ouvrières en font le réseau, qui sert comme de châssis aux ornemens dont l'embellissent ensuite tour-à-tour à l'aiguille des ouvrières plus exercées. En voyant la multitude de mains nécessaires pour confectionner un beau point d'Alençon, on se rappelle la manière de faire, des auteurs du Vaudeville, qui, comme on sait, ont mis leurs pièces en fabrique. Chacun y travaille à sa partie; l'un se charge de l'invention du canevas, un autre de l'exposition, un second de l'intrigue, un troisième du dénoûment, un quatrième de semer ce qu'on appelle du *trait* dans un dialogue, quantité d'autres fournissent chacun leurs couplets; un dernier enfin y met du remplissage, et c'est ordinairement celui-là qui a, dit-on, le plus à faire. Belgique.

Nous venons d'expliquer la différence bien simple qui existe entre le point et la dentelle; et voici quel a été l'objet de nos définitions : c'est que tous les jours nous appelons *point* d'Angleterre, ce qui n'est

Belgique.

autre chose que de la dentelle façon de Malines ou façon de Bruxelles. Quel est donc le motif de cette erreur? Il tient d'une part à la jalousie, de l'autre à l'ignorance des premiers manufacturiers anglais. Les fabriques de la Belgique florissaient et alimentaient toute l'Europe, tandis qu'il n'en existait pas une seule en Angleterre. Quelques spéculateurs avides débauchèrent des ouvriers flamands, et les attirèrent à Londres en les flattant de l'espoir d'un gain considérable : mais il fallait accréditer leurs premiers essais ; il fallait frapper un grand coup qui leur procurât une grande concurrence. Que firent-ils? Ils envoyèrent à Malines, à Bruxelles et dans d'autres cités de Flandre des dessins d'un goût plus exquis que ceux dont on faisait usage alors. Ils firent des commandes considérables ; et lorsqu'ils eurent amassé une quantité immense de ces dentelles, ils les revendirent à *perte*, sous le nom fastueux de *point* d'Angleterre. Les commerçans du continent eurent la honte de se laisser prendre à ce piége grossier ; et sans s'apercevoir de cette fraude, sans découvrir même qu'on leur en imposait sur la dénomination de la

marchandise, ils tournèrent leurs regards vers les négocians anglais : encouragés par le prompt débit et le bon marché de ces dentelles, ils en demandèrent d'autres ; de sorte que les hardis entrepreneurs profitèrent de cet aveuglement général, et couvrirent au-delà les faux frais que leur avait coûtés leur imposture. Belgique.

Que l'on réfléchisse donc bien à ce fait attesté par des autorités irrécusables, et par le nom même qu'à retenu le prétendu point d'Angleterre, et l'on se convaincra que si les productions britanniques ont en effet quelque supériorité sur les nôtres, cela ne procède pas d'une plus grande intelligence de leurs ouvriers, mais du bon esprit de leurs capitalistes qui ne négligent rien pour porter une manufacture à sa perfection; qui, au lieu d'embrasser à-la-fois plusieurs genres d'industrie, au lieu d'élever à grands frais de nombreux établissemens, tournent toutes leurs spéculations, tous leurs soins sur une seule branche de fabrication, sur un établissement unique dont ils réparent, corrigent, améliorent sans relâche les machines et les procédés. Une loi sévère de ce pays punit de mort tout

Belgique.

ouvrier qui chercherait à passer sur le continent, sans permission, tout étranger qui chercherait à pénétrer les secrets des manufactures, à débaucher les ouvriers : eh bien! cette législation rigoureuse a été adroitement instituée pour nous faire illusion sur les véritables moyens d'accroître notre prospérité. Quantité d'ouvriers anglais ont passé en France, nous avons eu des plans de leurs machines, des détails circonstanciés de leurs procédés, et nous sommes presque toujours demeurés inférieurs, parce que les Anglais ne sont pas d'autres hommes que nous. Peu importe que ce soient eux ou des Français qui conduisent nos ateliers; peu importe que nous ayons des plans, des dessins de machines, si nos capitalistes timides n'osent risquer les fonds et augmenter comme en Angleterre le salaire et le courage des ouvriers. Voilà le véritable secret, c'est que nos entrepreneurs ne sont pas hommes à supporter des privations de gains, des épuisemens de capitaux pendant plusieurs années, pour les racheter ensuite avec usure. Avant de se vanter de faire mieux que les Anglais, ils doivent commencer par vendre à aussi vil prix qu'eux-mêmes, à

qualité égale ; c'est là le seul expédient qui nous mettra en état de tarir les sources de l'industrie de nos rivaux. Belgique.

En sortant de Malines, nous en avons considéré ces belles cultures de lin dont l'usage est si précieux pour la dentelle et le point. On se convaincra facilement de l'importance de ce végétal, lorsqu'on saura que le plus bas prix du lin destiné pour le point, est de soixante francs la livre : on en connaît des qualités qui valent jusqu'à seize et dix-huit cents francs.

Fin du septième Volume.

547684

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le septième Volume.

VOYAGE EN ALLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER. *Précis historique sur l'Allemagne.* page 1

CHAP. II. *Entrée dans la Suabe. — Kell. — Anciens habitans de cette province. — Son état actuel. — Ville de Fribourg en Brisgaw. — Traité de Rastadt. — Bade. — Les fameuses lignes de Stolhseffen. — Duché de Wirtemberg. — Stutgard. — Palais du prince et ses réflexions sur nos spectacles.* 31

CHAP. III. *Route de Stutgard à Ulm. — Description de cette ville. — Bataille de Nortlingue. — Ville d'Ausbourg. — État de cette ville. —* Interim *de Charles-Quint. — Duché de Bavière. — Munich. — Évêchés de Salzbourg et de Passau. — Ratisbonne.* 54

CHAP. IV. *Description de Vienne. — Eglises, Cour. — Bibliothèque impériale. — Médailles. Pierres gravées. — Cabinet d'histoire naturelle. — Trésor. — Galerie de tableaux. — Petit Belveder.* 86

CHAP. V. *Établissemens militaires. — Arsenaux. — École de génie. — Économie. — Hôpitaux. — Orphelins. — Sourds et muets. — Université. — Académie des arts. — Artistes. — Fabriques. — Environs de Vienne. — Schoenbrun.* 107

CHAP. VI. *Constitution Germanique. — La Bulle d'Or. — Forme à observer dans l'élection des Empereurs. — Cérémonial de leur couronnement. — Caractères du gouvernement général de l'Allemagne.* 127

CHAP. VII. *Joseph II. — Léopold. — François II. — Prince Kaunitz. — Détails militaires. — Description de l'Autriche. — Les villes de Krems et de Newstad, de Lintz et de l'Ens. — Le duché de Stirie. — La Carinthie. — Singulière prise de possession de ce duché.* 148

CHAP. VIII. *Route de Vienne à Prague. — Description de cette ville. — Château. — Bibliothèque. — Eglises. — Pont. — Fameuse retraite de Prague. — Description*

de la Moravie et de la ville d'Olmutz. — Chute d'une espèce de manne en Moravie. — La Silésie. — Ville de Breslau. — Bataille du roi de Prusse. — Productions, manufactures et commerce de la Silésie. — La Lusace. 168

CHAP. IX. *Commencement de la Saxe. — Le duché électoral. — L'électeur obligé de se retirer à Varsovie. — Lettre curieuse du roi de Prusse à ce prince. — Description de la ville de Dresde. — Le fameux cabinet de l'électeur. — Boet, artiste suédois à Dresde; curiosité de sa maison.* 192

CHAP. X. *Freibourg, mines d'amalgamation. — Kœnigstein. — Meissen. — Leipsich. — Wittemberg.* 217

CHAP. XI. *Postdam. — Château de Sans-Souci. — Berlin. — Arsenal. — Écoles militaires. — Bibliothèque. — Salle d'Opéra. — Fabriques. — Château de Rheinsberg, appartenant au prince Henri.* 235

CHAP. XII. *Précis de l'histoire de la Prusse et du Brandebourg, et aperçu de la vie du Grand Frédéric.* 266

CHAP. XIII. *Mœurs des anciens Germains, comparées à celles des nouveaux Alle-*

mands. — Duché et ville de Magdebourg. — Halle. — Histoire de Francke. — Principauté d'Halberstadt. — Brunswick. — Hildesheim. — Hanovre. — Histoire des rats de la ville d'Hamelen. — Gottingen. 318

CHAP. XIV. *Duché et ville de Clèves. — Wesel. — Évêché de Munster. — Paix de Westphalie. — Osnabruck. — Ville d'Emden. — Brême.* 337

CHAP. XV. *Hambourg. — Promenade. — Police. — Sociétés. — Bourse. — Sénat. — Objets de consommation. — Environs. — Hôpitaux et commerce. — Goslar, Paderborn, Cassel.* 348

CHAP. XVI. *Harpourt. — Tombeau d'Elisabeth, reine de Hongrie. — Abbaye et principauté de Fulde. — Ville et description de Francfort sur le Mein. — Darmstadt. — Worms. — Mayence. — Trèves. — Le Palatinat. — Manheim. — Spire. — Philisbourg. — Wurtzbourg. — Bamberg. — Nuremberg. — Hennebergs. — Cobourg et Schwartzberg. — Observations sur les monnaies d'Allemagne.* 365

VOYAGES AU CENTRE DE L'EUROPE.

Voyage sur les rives du Rhin, dans le Brabant, la Belgique et la Hollande, fait en 1790, par Georges Forster, l'un des compagnons de Cook.

CHAPITRE PREMIER. *Départ de Mayence. — Coblentz. — Neuvied. — Secte et maison des hernutes. — Cologne. — Sa description. — Palais électoral. — Bibliothèque. — Collection de raretés. — Le dôme ou cathédrale. — Superstition de ses habitans. — Dusseldorf.* 396

CHAP. II. *Galerie de Dusseldorf. — Notice abrégée de ce qu'elle renferme de plus capital. — Juliers. — Aix-la-Chapelle. — Son état actuel. — Manufacture d'aiguilles.* 413

CHAP. III. *Précis du premier établissement du gouvernement germanique. — Ses avantages et ses inconvéniens. — Digression sur la ligue anséatique.* 432

CHAP. IV. *Liége et ses environs. — Saint-Tron. — Ville de Limbourg. — Principauté de Luxembourg. — Malines. — Sa description. — Sa manufacture de dentelles.* 450

Fin de la Table des Chapitres du septième Volume.